



HAL
open science

La collection Mourey comme économie morale.

Flavie Ailhaud, Noël Barbe

► **To cite this version:**

Flavie Ailhaud, Noël Barbe. La collection Mourey comme économie morale.. Ministère de la Culture - DRAC Bourgogne Franche-Comté. 2018. halshs-03939653

HAL Id: halshs-03939653

<https://shs.hal.science/halshs-03939653>

Submitted on 30 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La collection Mourey comme économie morale

Recherche

Flavie Ailhaud
Noël Barbe



Direction régionale des Affaires culturelles Bourgogne Franche-Comté
Fédération départementale des chasseurs du Doubs
2018

« Dans la pensée aussi, *entrer* implique de se déplacer ; de quitter pour pouvoir pénétrer. On entre dans une pensée comme on entre dans un groupement, une confrérie ou un parti : cela ne peut se faire sans une certaine acceptation, du moins temporaire, à titre d'essai... »

François Jullien, *Entrer dans une pensée ou Des possibles de l'esprit*, Paris, Gallimard, 2012, p. 15.

« La langue de la science sociale parle les concepts. Et en effet : il n'appartient qu'à une langue de théorie d'engendrer le surplus extra-ordinaire dont le seul travail empirique n'est pas capable. »

Frédéric Lordon, *La société des affects. Pour un structuralisme des passions*, Paris, Éditions du Seuil, 2013, p. 46.

Sommaire

<u>Face à. Pour introduire</u>	4
<u>1. L'architecture temporelle d'une collection</u>	16
1. Une collection contemporaine	17
2. Le visible et l'invisible de la taxidermie	18
3. Des restes animaux comme des (en)moments humains	26
4. La collection figuration d'un monde passé et disparu	35
<u>2. Des formes d'attention au monde</u>	37
1. Des formes d'attention au monde	38
2. « L'art de faire attention »	44
3. Construction des savoirs entre expérience et théorie	46
<u>3. Économie des existences. Esthétiques</u>	53
1. Esthétique 1. Dans le domaine de l'art ?	54
2. Esthétique 2. La collection comme configuration d'un monde	56
3. Esthétique 3. Invention de soi et pastorale	59
<u>4. Une collection en forme de critique du monde</u>	60
1. Appauvrissement de l'expérience d'un monde appauvri	61
2. L'art de la chasse	65
3. L'équilibre des mondes	72

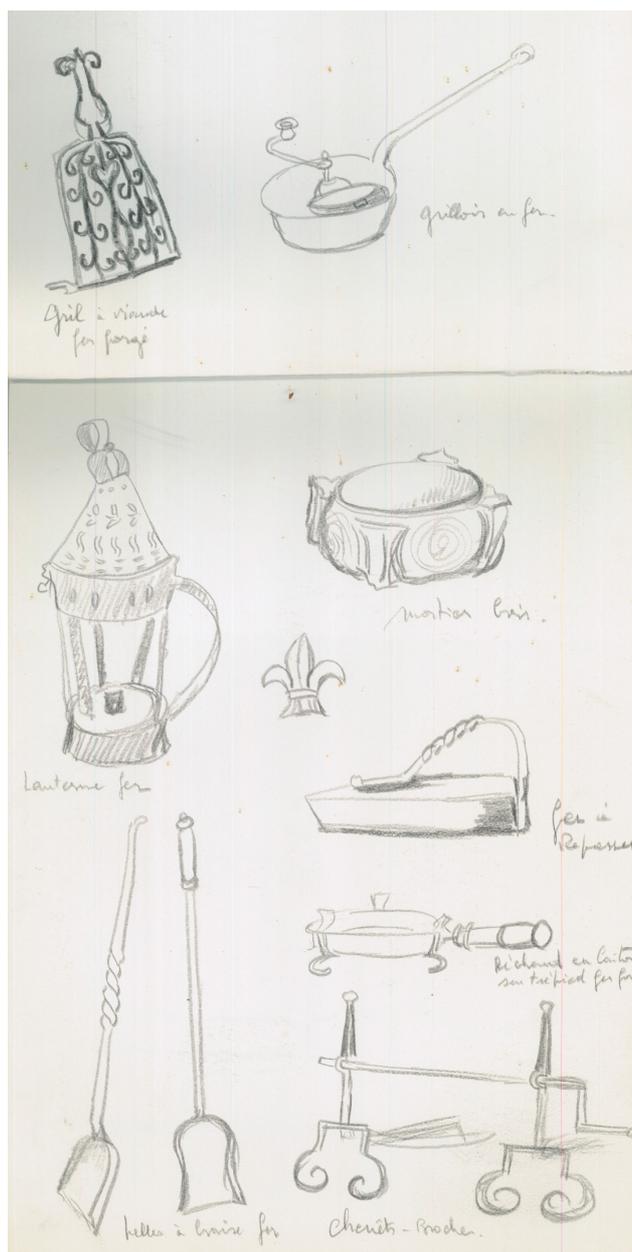
Face à. Pour introduire

1. Rien à première vue ne distingue la maison, son importance physique peut-être, la véranda de l'entrée aussi. Une petite plaque frappe d'emblée : « Mr et Mme Gérard Mourey ». La pratique de laisser le nom des morts sur la boîte aux lettres n'est pas inhabituelle, pour autant elle interroge d'autant plus que Gérard Mourey est décédé depuis plus de vingt-deux années, en juin 1995. Cette plaque, devant la porte, se révélera n'être que la manifestation et l'indice d'une présence maintenue, et ce dans un rapport disproportionné à ce qui, à l'intérieur de la maison, rend Gérard Mourey là. Dans le couloir d'entrée une photographie le représentant et quelques peintures de sa main. D'autres – natures mortes, scènes de basse-cour et d'étable – dans la salle à manger dont le manteau d'une cheminée est orné d'une scène de chasse « gravée » dans le métal – « *et sur la cheminée vous avez vu aussi, le rabat il y a des chiens, c'est lui qui l'a fait ça aussi* » –, ainsi qu'une panoplie de fusils aux crosses sculptées, tout comme l'est le support qui les rassemble, d'un oiseau, d'une date – 1967 – de deux fleurs et des initiales « GM ». Quelques trophées de chasse aussi.

Au rez-de-chaussée, dans une vitrine murale d'une autre pièce, sur la gauche, sont disposées des dizaines d'oiseaux taxidermisés – « *ce sont des petits oiseaux* ». Des images tirées de catalogues *Manufrance* parsèment les murs de l'escalier de bois qui monte au premier étage. Là, se répartissant autour du grenier, deux pièces en enfilade et à côté une troisième. L'une avec des trophées de chevreuils ou de sangliers accrochés aux murs ou posés à plat, parfois alignés comme en une harde progressant de front et dont chacun des individus semble explorer du regard ce qui l'entoure. Des défenses de sangliers sont accrochées à des écussons de bois où une date est inscrite. Aussi, entiers, des renards, quelques oiseaux et de petits mammifères. Plus étrange peut-être un chien et une tête de lion. Plus tard, leurs histoires considérées comme particulières nous seront dites. Dans la pièce qui fait suite de nombreux oiseaux mis en position, des scènes aussi – ainsi des chats sauvages. Tous taxidermisés bien sûr. Enfin dans une troisième pièce des papillons dans des boîtes accrochées aux murs, des minéraux mis en vitrine et instruits par des noms de lieux, des œufs dans des tiroirs. Enfin dans des armoires quelques objets entraperçus que le monde des musées inscrirait sans doute sous la catégorie des arts et traditions populaires. Comme l'impression d'être étouffé par le nombre des artefacts.







Dessin G. Mourey

Tout cela réalisé – nous y reviendrons bien sûr – et installé par Gérard Mourey dans des dispositifs d'exposition que l'on serait tenté de référer peu ou prou à certains des moments et paradigmes de l'histoire de la muséographie ou de la collection. La série comme ordonnancement selon leurs variations d'éléments inscrits dans une certaine homogénéité – ainsi des « petits oiseaux », des cailloux ou des papillons –, mais nous ne sommes pas là dans le rassemblement d'échantillons représentatifs des espèces. Le diorama comme « reconstitution tridimensionnelle d'un environnement naturel »¹ – incorporant des artefacts et produisant un effet de réel, mais les réalisations de Gérard Mourey n'en relèvent pas vraiment, comparées par exemple à celles d'une taxidermiste professionnelle installée dans la région. Si l'image historique du cabinet de curiosités peut venir à l'esprit, pour autant la chose n'est pas si simple. Tour à tour, du XVI^e au XVIII^e siècle,

¹ Jean Davallon, Gérald Grandmont, Bernard Schiele, *L'environnement entre au musée*, Lyon/Québec, Presses Universitaires de Lyon/Musée de la Civilisation, 1992, p. 105. Dans le domaine de la taxidermie la pratique du diorama vient de l'habitude, au XVIII^e siècle de protéger les spécimens en les plaçant dans des boîtes, Alexis Turner, *Taxidermie*, Paris, Gallimard, 2013.

pôles d'érudition et espaces de prestige, microcosmes et abrégés de l'univers, les *Wunderkammer*, les *studioli* sont composés de pièces étranges, de singularités, de choses mémorables en tant qu'ils ont un lien avec la totalité du monde. La collection a alors pour vocation de rassembler ce que l'on appelait « raretés » ou « singularités », excluant le banal et l'ordinaire² qui sont le lot de ce que nous appellerons désormais la collection Mourey.

Ainsi est-il difficile de la faire entrer dans un cadre préétabli, toujours elle déborde. Reste à savoir ce dont est fait le débord.



Anonyme, *Cabinet de curiosités*, estampe, MNHN, 1599.

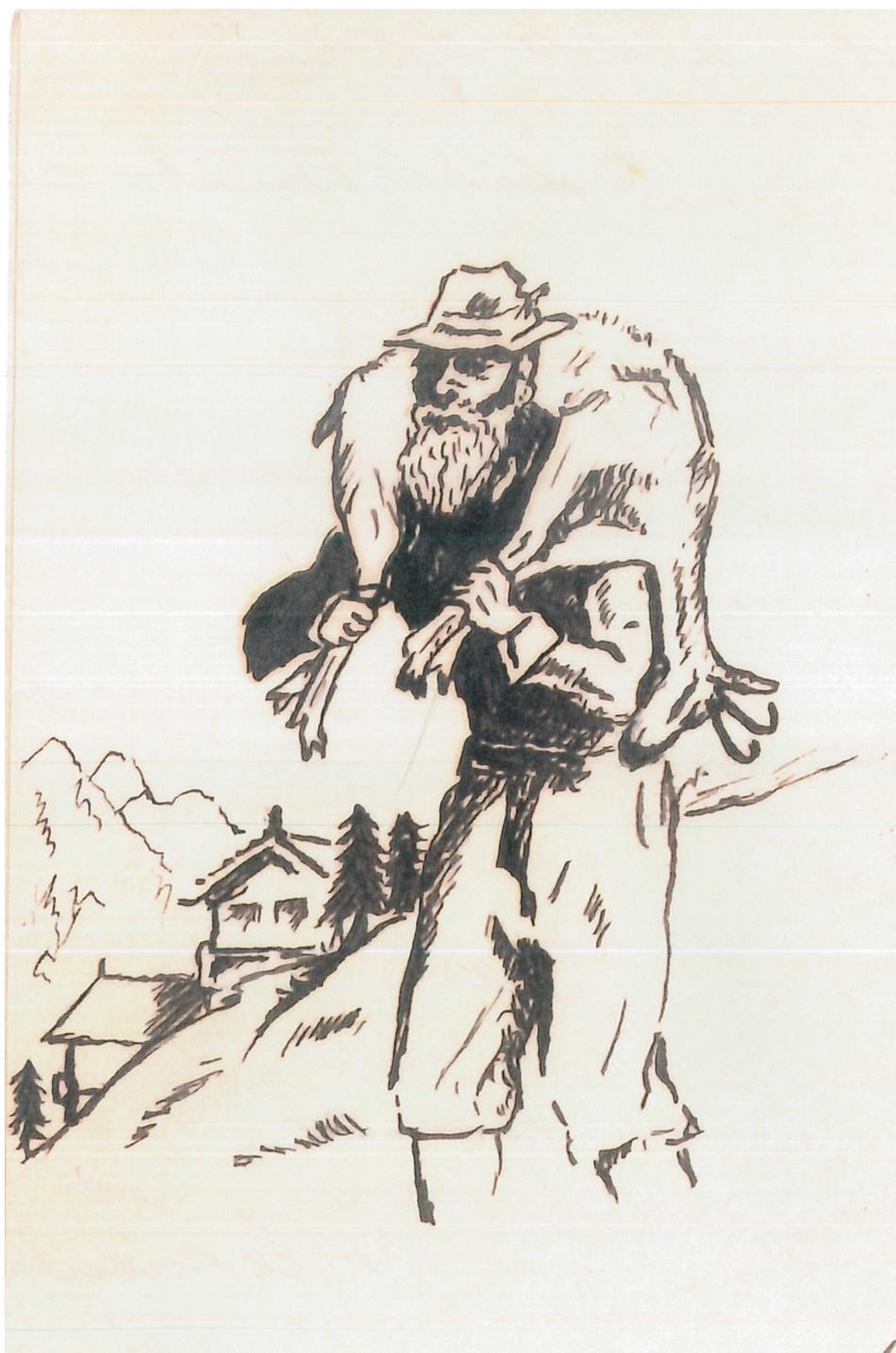


Remps Domenico (1620-1699), *Cabinet de curiosité*, Museo dell'Opificio delle Pietre Dure

² On se reportera à Krzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1987, p.73 ; Antoine Schnapper, *Le Géant, la licorne, la tulipe. Collections françaises au XVIII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1988 ainsi qu'à *Collections et collectionneurs dans la France du XVIII^e siècle*, Paris Flammarion, 1988 ; Roland Schaer, « Des encyclopédies superposées », in : C. Georgel (dir.), *La jeunesse des musées. Les musées de France au XIX^e siècle*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1994, p. 38-51.

2. Dans et dès cette première visite, et les propos qui l'accompagnent, comme une évidence s'impose – première elle-aussi, elle sera par la suite éprouvée et confirmée à de nombreuses reprises et différentes façons – le caractère d'unité de la collection en tant que modalité du monde, au-delà de sa diversité matérielle – animaux, fossiles, peintures, sculptures...

Au cours de l'enquête consécutive à cette première visite de mars 2017, apparaîtront d'autres artefacts comme des dessins. Le trait est fin, l'encre essentiellement noire et certains d'entre eux figurent sur les lettres envoyées à fréquence très régulière à son épouse, alors que Gérard Mourey était militaire, effectuant le service du même nom. Le plus souvent ce sont des animaux – ceux que l'on chasse ou des chiens chassant –, parfois des hommes en tant qu'ils sont en lien avec le gibier.



Dessin G. Mourey

Ainsi celui qui sur son dos porte un chamois sorte de parenté en clin d'œil – qui évidemment n'a pu exister – avec le personnage de l'un des textes d'Erri de Lucca, *Le poids du papillon*, et qui nous ramène, comme la collection, à la question du temps en tant qu'il pèse sur les destins.

« Un papillon blanc vola à sa rencontre et autour de lui. Il dansa devant les yeux de l'homme dont les paupières s'alourdirent. Les hottes pleines de bois, les animaux portés sur son dos, les prises tenues avec les dernières phalanges de ses doigts : le poids des années sauvages lui apporta sa note sur les ailes d'un papillon blanc. Il regarda le vol en zigzag qui tournait autour de lui. De son épaule pendait la tête renversée du chamois. Le vol alla se poser sur la corne gauche. Cette fois-ci, il ne put le chasser. Ce fut la plume ajoutée au poids des ans, celle qui l'anéantit. Sa respiration s'assombrit, ces jambes se durcirent, le battement des ailes et le battement du sang s'arrêtèrent en même temps. Le poids du papillon avait fini sur son cœur, vide comme un poing fermé. Il s'effondra, le chamois sur son dos, face contre terre. »³

Les deux corps, de l'homme et du chamois⁴, retrouvés après l'hiver, encastrés l'un dans l'autre, devront être séparés à la hache. Enterrés, ils le seront ensemble.

Mais, dans l'enquête, au-delà et avec la taxidermie et l'exercice graphique, ce sont aussi d'autres activités qui sont mises en relation et attachées à cette collection – pratique de la musique, activité thérapeutique, gestion de la faune... – ou encore des moments de vie de faible ou forte intensité. Au principe de ce regroupement le déploiement de la vie et des qualités – au sens général – d'un homme, devenues le lieu de véridiction de la collection d'animaux taxidermisés et de minéraux, c'est-à-dire de vérification-falsification du sens donné à la collection⁵. Une vie humaine rendue présente par le récit et qui donne corps à une collection d'animaux morts... il y a là comme une sorte de paradoxe, à moins de voir dans sa narration l'une des modalités de la chasse et ses histoires, dans une sorte de prolongation, de redoublement ou d'exercice d'un lien constitutif⁶.

C'est une « collection en personne »⁷ qui donc nous fait face, non parce que les objets qui la composent seraient ainsi vus, mais parce que le sens qui lui est donné est indexé sur la singularité d'une vie. Dans un texte publié en 1931, Walter Benjamin décrit la relation établie et entretenue par le collectionneur avec les choses : « la relation la plus profonde que l'on puisse entretenir avec les choses : non qu'alors elles soient vivantes en lui, c'est lui-même qui au contraire habite en elles »⁸. Le texte du philosophe est consacré aux livres, mais la différence est-elle si grande ? La parenté entre la bibliothèque et la vitrine animalière ou géologique tient dans le fait qu'ici les animaux taxidermisés ou les cailloux, comme les livres, véhiculent le monde⁹. Benjamin précise : « c'est seulement à l'heure où il s'éteint que le collectionneur est compris »¹⁰.

Loin de grands principes taxinomiques des sciences de la nature et l'illusion de leur portée universelle en tant qu'ils seraient les ressorts de l'action des hommes, c'est à des définitions et des

³ Erri De Luca, *Le poids du papillon*, Paris, Gallimard, 2011 (2009), p. 68-69.

⁴ Comme une variation du motif du double corps. Cf. par exemple, s'agissant du champ politique Ernst Hartwig Kantorowicz, *Les Deux Corps du roi. Essai sur la théologie politique au Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1989.

⁵ Michel Foucault, *Naissance de la biopolitique*, Paris, Gallimard/Seuil, 2004, p. 31-35.

⁶ Cf. Jérôme et Valentine Del Moral (eds.), *Récits de campagne et de chasse*, Paris, Robert Laffont (collection Bouquins), 2005. Ce volume vaut davantage pour le rassemblement d'histoires que pour sa brève introduction.

⁷ Laurent Thévenot, « Le régime de familiarité. Des choses en personne », *Genèses*, 17, 1994, p. 72-101.

⁸ Walter Benjamin, *Je déballe ma bibliothèque. Une pratique de la collection*, Paris, Rivages, 2000, p. 56.

⁹ Cf. Christian Jacob et Marc Baratin (dirs.), *Le pouvoir des bibliothèques. La mémoire des livres dans la culture occidentale*, Paris, Albin Michel, 1996,

¹⁰ *Ibid.* p 27.

expériences situées de cette collection que nous sommes confrontés, soit d'autres modalités de son objectivation. Appliquer à cette collection les sciences de la nature, ce serait l'inscrire dans le domaine des vérités inertes. Dans une sorte de circularité les objets qui la composent sont le point d'appui, l'occasion ou l'opportunité – mais sans qu'ils ne soient jamais oubliés – de dire Gérard Mourey... mais pas seulement et plus que cela. C'est à partir de là que la collection se dit, c'est là que réside sa réalité au-delà donc de quelque principe naturaliste que ce soit et d'une lecture qui en serait réductrice et laisserait échapper le sens de ce qui se joue là, du cœur de l'aventure qui a conduit à cette accumulation d'objets que certains pourraient penser hétéroclite. Tout le reste n'est qu'auxiliaire – ainsi des approches naturalistes déjà citées, d'une histoire locale de la chasse qui les prendrait comme supports... – et ne peut que l'être – ainsi une muséographie purement utilitariste démembrant la collection pour la faire servir à d'autres fins selon des critères, des thématiques, un appareil de monstration établis par recours à des techniques de *benchmarking*. Aujourd'hui les objets ne sont moins – l'ont-ils jamais été – des signes venus représenter telle ou telle espèce, ils sont désormais les éléments à partir desquels s'articulent une histoire, des pensées et des réflexivités. Peut-être aussi des espèces mais par d'autres détours que ceux de la représentation en particulier ceux de l'interprétation¹¹. Ils sont dispositifs phonatoires. Mais de quoi ?

3. La seconde évidence, *a priori* paradoxale, est que la collection dans son existence comme dans son devenir, s'articule à l'absence de son auteur, manifestant sa présence et qu'elle est située dans la perspective d'une sauvegarde parfois indexée sur le motif moral de l'hommage nécessaire.

On pourrait déplorer une telle absence, d'un point de vue documentaire s'entend, déroulant indéfiniment et vainement des plaintes à propos d'une histoire à jamais disparue avec lui. La situation est classique et vorace le cœur des pleureuses du document. Elle est même paradigmatique de certaines des sciences sociales, ainsi la convocation des absents par l'histoire via diverses traces matérielles qui, contrairement à ce que peut affirmer une idéologie positiviste, ne possèdent aucune transparence et ne rendent pas le passé immédiat¹². Elle l'est aussi dans le monde des musées ou des monuments lorsqu'il s'agit de ré-humaniser des collections d'objets dont les utilisateurs sont disparus. La situation pourrait là se comparer à celle du préhistorien devant les peintures pariétales, point de locuteurs venant expliquer les raisons de leurs productions graphiques et il faut alors recourir à d'autres méthodes de phonation des artefacts, d'autres modes de production des objets de connaissance¹³.

Se lamenter sur l'absence serait supposer que l'enquête, en tant qu'elle est instrumentée par les sciences sociales, viserait à documenter le réel ou serait réduite à la production de *data* alors qu'elle ambitionne de le penser et de l'interpréter¹⁴, et qu'au final une telle situation – l'absence – autorise et permet de le faire sans avoir à en discuter le principe. Situation paradoxale sans doute. Le défaut de présence – parce qu'il est éloignement définitif entre la collection et son créateur, donc peut-être d'un sens premier – permet, clairement, de prendre acte que les discours se font au présent et en réflexivité, soit que lors des entretiens menés les personnes réfléchissent sur et avec Gérard Mourey, à égalité, parce qu'ils le pensent comme ressemblant, ce qui n'empêche ni respect, ni admiration. L'absence ouvre à un autre mode d'approche qui met l'accent sur les expériences, des rendus compte et leur analyse de la fréquentation de Gérard Mourey et/ou de sa collection. En quelque sorte, c'est la collection émancipée de la documentation, moins dans une relation

¹¹ On se reportera à Jean-Claude Gardin, *Une archéologie théorique*, Paris, Hachette, 1979.

¹² Cf. Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975 et *L'Absent de l'histoire*, Tours, Mane, 1973. Plus récemment Patrick Boucheron, « Préface », in : Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*, Paris, Payot & Rivages, 2017.

¹³ N. Barbe, « Une archéologie de l'absence. André Leroi-Gourhan et les prises de l'art » in : C. Geel et A. Viguier (dirs), *Arts et techniques I*, Limoges, ENSA Limoges/Naima Digital art publishing, 2017.

¹⁴ Cf. sur ce point Yves Citton, *L'avenir des humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?* Paris, La Découverte, 2010 ; ainsi que Frédéric Lordon, « Philosophie et sciences sociales : vers une nouvelle alliance ? », *Cahiers philosophiques*, 132, 2013, p. 110-126.

d'objectivation que dans un intérêt pour les processus de subjectivation qui l'accompagnent¹⁵, et un concept nous semble rendre intelligible la situation, celui d'économie morale au sens de Didier Fassin soit : « la production, la répartition, la circulation et l'utilisation des sentiments moraux, des émotions et des valeurs, des normes et des obligations dans l'espace social »¹⁶. C'est l'économie morale de la collection Mourey, et la collection Mourey comme économie morale qui *in fine* est l'objet de l'enquête, la production d'une éthique ou d'une vie éthique de Gérard Mourey, soit l'énonciation de ce qu'est une bonne vie en tant qu'elle est en relation – et appréhendable à travers elles – avec l'ensemble des formes du vivant dans des aspects normatifs et critiques.

4. « Au commencement, il y a un mort » écrivent, dans un article devenu célèbre, les historiens Michel de Certeau, Dominique Julia et Jacques Revel, poursuivant à propos de la littérature populaire :

« Les études désormais consacrées à cette littérature ont été rendues possibles par le geste qui la retire au peuple et la réserve aux lettrés ou aux amateurs. Aussi n'est-il pas surprenant qu'ils la jugent "en voie de disparition", qu'ils s'attachent maintenant à préserver des ruines, ou qu'ils y voient le calme d'un en-deçà de l'histoire, l'horizon d'une nature ou d'un paradis perdu. En quête d'une littérature ou d'une culture populaire, la curiosité scientifique ne sait plus qu'elle répète ses origines et qu'elle cherche ainsi à ne pas rencontrer le peuple »¹⁷.

Ici, *a contrario*, la collection Mourey, moins que chose morte, est rendue au présent et à son analytique. La maison est un espace d'hantologie : le mort hante les vivants et le lieu, il est là sans être là, prenant parfois, pour nous par exemple, une figure spécifique celle du fantôme : « être hanté par un fantôme, c'est avoir la mémoire de ce qui, au fond, n'a jamais eu la forme de la présence »¹⁸. De ce point de vue le registre est le même par exemple que quelques-unes des maisons consacrées à Louis Pasteur¹⁹. Pour le dire autrement, Elizabeth Hallam, Jenny Hockey et Glennys Howarth distinguent quatre catégories d'humains en s'appuyant sur deux couples d'opposition social/biologique et mort/vivant²⁰. Gérard Mourey est mort biologiquement mais un agent actif – et ce sous différentes modalités – dans le monde social existant. De la parole portée sur lui ou à son propos et qui le rend présent, au trouble émotionnel que celle-ci peut susciter ou encore aux réflexions, débats et réactions provoqués par le projet de transférer sa collection de l'espace privé en un lieu institutionnel²¹, ce qui la transforme en problème public c'est-à-dire en objet de débat et

¹⁵ Michel Foucault, « Le sujet et le pouvoir », *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994, p. 222-243.

¹⁶ Didier Fassin, « Les économies morales revisitées », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 6, 2009, p. 1237-1266. La formule a été inaugurée par l'historien Edward P. Thompson, « The moral economy of the English crowd in the eighteenth century », *Past & Present*, 50, 1971, p. 76-136.

¹⁷ M. de Certeau, Dominique Julia et Jacques Revel, « La beauté du mort », in : M. de Certeau, *La culture au pluriel*, Paris, Éditions du seuil, 1993, p. 45-46.

¹⁸ Jacques Derrida dans le film *Ghost Dance* de Ken McMullen, 1982.

¹⁹ Sur le concept d'hantologie on se reportera à J. Derrida, *Spectres de Marx. L'État de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale*, Paris, Galilée, 1993. Et sur Louis Pasteur à Noël Barbe, « Les revenances de Louis : domestiquer Pasteur ou être domestiqué ? », in : N. Barbe et D. Raichvarg (dir.), *Les vies de la pasteurisation. Récits, savoirs, actions : 1865-2015*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2015, p. 245-254. D'ailleurs à l'entrée de la maison Pasteur d'Arbois, une plaque émaillée indique le nom de son ancien propriétaire.

²⁰ Elizabeth Hallam, Jenny Hockey, Glennys Howarth, *Beyond the Body. Detach and Social Identity*, Londres/New York, Routledge, 1999.

²¹ Entendant ici institution dans le sens que lui donne Luc Boltanski soit « un être sans corps à qui est déléguée la tâche de dire ce qu'il en est de ce qui est ». *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard, p. 117.

de préoccupation publique²².

Plusieurs mises en forme de cette collection ont vu le jour dans l'espace ouvert par le projet de son transfert, il y en a au moins cinq. D'abord celle de la famille qui entend en faire un bien public. « *On cherchait déjà depuis longtemps à en faire un bien public... la mettre au profit de tout le monde* ». Le second cadrage est juridique, opéré dans une note à la Fédération départementale des chasseurs du Doubs par Bertrand Ménier, notaire à Baume-les-Dames : « Les conjoints Mourey souhaitent faire profiter ladite collection au plus grand nombre en vous la transmettant mais tout en ayant un droit de regard sur celle-ci ». Il en examine alors la recevabilité juridique au regard des statuts de la Fédération et du principe de spécialité des associations, promouvant une solution appuyée sur un article du Code de l'environnement où les fédérations de chasse se voient reconnaître un rôle dans la connaissance et la préservation de la faune sauvage et de la biodiversité. Puis au regard des formes juridiques possibles de transmission, et enfin de la juridiction nationale et internationale de la protection des espèces protégées. Cette dernière aussi constitue la grille de lecture de la direction régionale de l'Environnement, de l'aménagement et du logement de Bourgogne Franche-Comté.

Le troisième cadrage, politique, fait de la collection l'élément d'un dispositif de conviction visant à convaincre le public non-averti, voire réticent, de ce que la chasse, du moins telle qu'elle est encouragée dans le Doubs sous la férule de la Fédération départementale, serait une bonne pratique nommée par ses promoteurs « la belle chasse ». Ainsi il s'agirait de « transmettre les valeurs identitaires de la FDCC » pour « être compris et toléré » par les non-chasseurs mais aussi de convaincre les adhérents de ce « concept »²³ de « belle chasse », de « réhabiliter un geste ». Il faut offrir « une belle image de la chasse » et rendre fier chaque chasseur de sa passion. Pour d'autres il faut « *favoriser les bonnes pratiques* ».

Le quatrième cadrage, conséquent du troisième, se fait aux conditions du *benchmarking*. Rappelons là que le *benchmarking*, est une technique de management, à l'origine créée pour contrôler les filiales des multinationales, qui consiste à sélectionner des références standard de performance permettant de comparer les résultats d'une entité productive. Recourir au *benchmarking* s'agissant de construire les fils rouges d'un projet muséographique suppose d'établir d'abord la validité d'un espace de comparaison des structures muséographiques et des critères choisis pour ce faire, ensuite de considérer les dispositifs muséographiques comme des produits différenciés alors que l'on pourrait tout aussi bien les approcher en termes d'économie des singularités²⁴ et ainsi annuler toute possibilité de mise en équivalence. Dans le projet muséographique du cabinet Âme en science, à l'image de fragilité que la Maison de la réserve de Labergement-Sainte-Marie donnerait de la nature, au manque du « quelque chose » qui transporterait le visiteur de la Maison du parc naturel régional du Haut-Jura ou à l'absence d'une dimension narrative de la muséologie du Musée Pergaud à Belmont sont opposées la disponibilité de la thématique de la « nature authentique », de la « vraie nature » ou de la « nature sublimée par l'art » ; les nécessités d'un dispositif de production de l'émotion et de la proposition d'une « expérience mémorable » ; la problématique de l'immersion authentique exemplarisée par le Musée des maisons comtoises auquel elle est empruntée²⁵. Dans

²² On se reportera sur la question à Erik Neveu, *Sociologie politique des problèmes publics*, Paris, Colin 2015 et à, pour exemple, J. Gusfield, *Contested Meanings. The Construction of Alcohol Problems*, Madison, University of Wisconsin Press.

²³ Il faut entendre là moins, pour reprendre le dictionnaire, l'idée générale et abstraite que se fait l'esprit humain d'un objet de pensée concret ou abstrait afin de produire de la connaissance que la manière dont une entreprise est conçue.

²⁴ Sur ce dernier point on se reportera à Lucien Karpik, *L'économie des singularités*, Paris, Gallimard, 2007.

²⁵ Soulignons ici que dans l'étude de ce cabinet, les structures muséographiques convoquées dans l'opération du *benchmarking* sont assez mal caractérisées du point de vue des paradigmes disciplinaires qu'elles mettent en œuvre, revendiquées ou non de façon explicite. Ainsi qualifier le Musée des maisons comtoises de musée ethnologique relève d'un manque de finesse intellectuelle puisque sa directrice même s'en défend, ou d'un coup de force intellectuel.

ce cadrage la question de la production du sens de la collection disparaît ou bien elle fait l'objet d'une réduction, le rapportant à une dimension psychologique et désynchronisée du monde : « l'âme du collectionneur »²⁶. Nous revoici alors dans « la beauté du mort » qui permet là l'instauration d'une fantasmagorie soit la production marchande d'une imagerie que les chasseurs se font d'eux-mêmes et qui entend donner forme à la conscience²⁷, mais aussi ferait travailler des manières de construire le discours muséographique à faible portée, ainsi du rapport nature-culture²⁸.

5. Enfin il y a une quatrième mise en forme possible du problème, un quatrième cadrage, celui auquel nous souscrivons et mettons en œuvre dans ce travail, c'est celui de l'actuel. Plus haut nous nous sommes interrogés sur ce qu'était *in fine* la collection Mourey : une série ou un agencement de séries, pour certaines de ses composantes des dioramas ou encore un cabinet de curiosités. À ce point elle nous semble qu'elle est une archive – et non des archives au sens des gestionnaires de paperasses – et ce en trois sens. D'abord elle a à voir et renvoie à son créateur et son histoire, à son commencement soit un principe temporel à l'œuvre aussi dans sa matérialité même. Ensuite l'archive est « pouvoir de consignation », c'est-à-dire littéralement de rassemblement de signes « en un seul corpus, en un système ou une synchronie dans laquelle tous les éléments articulent l'unité d'une configuration idéale »²⁹. Elle a donc une cohérence et le rassemblement fait œuvre. Aussi l'archive est un lieu d'exercice de l'autorité et la collection Mourey est un lieu où est décrite et par laquelle s'exerce une autorité s'agissant des modalités de relation au monde, en particulier des relations au vivant. Sa présence autorise leur critique.

L'analyse est située dans le temps et l'espace social. Le temps est bien sûr celui de la cession de la collection, de la prévision donc de sa séparation d'avec son lieu premier de constitution, tout comme d'une grande fatigue de la veuve de Gérard Mourey qui nous a conduit, à un moment donné, à nous interroger sur la suspension de l'enquête. La question n'est pas de psychologie individuelle, et l'espace social est celui de la familiarité dans le sens où ce sont des proches, famille amis et connaissance que nous avons rencontrés, avec des récurrences de discours. Il convient aussi sans doute à ce point de l'introduction de prévenir une critique sans doute à venir. La langue des sciences sociales, si elle procède de la langue naturelle, est une langue de concepts et c'est là sans doute que se mesure sa plus-value³⁰ en tant qu'elle produit de l'intelligibilité.

²⁶ Gérard Mourey et sa collection pourrait être saisi comme un personnage épistémologique. Marc Berdet, « Chiffonnier contre flâneur. Construction et position de la Passagenarbeit de Walter Benjamin », *Archives de Philosophie*, 3, 2012, p. 425-447.

²⁷ Pour paraphraser W. Benjamin et M. Berdet, *Le chiffonnier de Paris. Walter Benjamin et les fantasmagories*, Paris, Vrin, 2015.

²⁸ Sur cette question, cf. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005. Aussi toute une partie de travaux d'art contemporain s'équipant des techniques de taxidermie par exemple, met en tension une telle coupure. Cf. <http://taxidermy-in-art.tumblr.com/>.

²⁹ *Ibid.*, p. 14.

³⁰ F. Lordon, *op. cit.*, p. 117.

1. L'architecture temporelle d'une collection

Krzysztof Pomian distingue quatre grandes familles dans les manières dont le monde occidental a problématisé le temps. Il peut être pensé stationnaire, cyclique, linéaire ou comme la combinaison de ces différentes conceptions, une telle combinaison prenant le nom d'« architecture temporelle »¹. Certaines de ces conceptions du temps sont aujourd'hui fortement ébranlées, mais la notion d'architecture temporelle soit l'articulation de différentes problématisations du temps, peut être ici retenue et c'est à l'analyse d'une telle architecture qu'est consacrée cette partie, à la collection Mourey en regard du temps, d'un temps ni abstrait ni homogène².

La collection Mourey³ articule au moins deux ordres du temps. D'abord dans sa matérialité même elle fait travailler la rupture d'une continuité – ce qui n'est ni absence ni annulation de ce qui précède – soit d'une linéarité. Mais aussi un passé rendu présent parce qu'elle est rapportée à l'individualité de son créateur ou provoque la narration d'un monde passé.

1. Une collection contemporaine

Mais d'abord, la collection Mourey est contemporaine. « *Là on est en décalage, c'est sûr, c'est obligatoire* ». Elle peut apparaître désuète, hors-mode, peu dans l'air du temps, ou bien son créateur vu appartenant à un autre monde, révolu désormais. La configuration spatiale dans laquelle elle est installée participe d'un tel sentiment sans doute, au sein de l'espace domestique et dans des modalités d'agencement datées. Enfin, les conditions même de sa possibilité de constitution semblent désormais hors de portée.

« Mais c'était un type bien Gérard Mourey, un type riche à connaître avec des valeurs humaines intéressantes, un type bien. Mais.... Je ne sais pas si notre monde laisse encore de la place pour les gens comme ça, parce qu'on ne peut plus vivre comme ça, si maintenant vous prélevez un papillon c'est compliqué, si vous prélevez un animal c'est compliqué alors est-ce qu'il y a encore de la place pour des gens comme ça ? Je ne suis pas sûr, je ne suis pas sûr qu'on puisse encore garder ce genre d'individu, la loi va les contraindre à ne pas vivre ça. Est-ce que c'est juste, encore une fois monsieur, je vous laisse le débat, je vous laisse y répondre ».

« Une très belle philosophie de vie, aujourd'hui on ne peut plus la tenir moi-même j'aurais voulu avoir celle-là mais ce n'est plus possible, c'est très compliqué. »

Pour autant c'est parce qu'elle paraît anachronique ou déphasée qu'elle est contemporaine⁴, parce que mise à contribution pour tenter de comprendre ce qui fait époque, parce qu'à rebours elle met à l'épreuve le présent. En cela, ce qui peut apparaître comme paradoxal, la collection est constituée ou peut être pensée en trace du présent, elle est indice de ce qu'il est précisément parce qu'elle pose au passé des questions du présent en des termes différents mais qui permettent, de notre point de vue, de la comprendre⁵.

¹ Krzysztof Pomian, *L'ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984.

² François Jullien, *Du temps*, Paris, Le Livre de Poche. 2012, p. 8.

³ Rappelons ici que nous entendons par collection Mourey, l'ensemble matériel qui la compose en tant qu'il est saisi et pensé au cours de entretiens que nous avons menés soit comme un objet intellectuel.

⁴ Giorgio Agamben, *Qu'est-ce que le contemporain ?* Paris, Éditions Payot & Rivages, 2008.

⁵ L'helléniste Nicole Moraux écrit : « Il faut user d'anachronisme pour aller vers la Grèce ancienne à condition que l'historien assume le risque de poser précisément à son objet grec des questions qui en soient pas déjà grecques ; qu'il accepte de soumettre son matériau antique à des interrogations que les anciens ne

2. Le visible et l'invisible de la taxidermie

1. Dans sa matérialité même et les gestes qu'elles supposent ainsi que leurs conséquences, la taxidermie fait travailler le temps jouant sur les ruptures des vies animales et leur réfection, la transformation des formes, et le transport des instants.

Dans un article tout aussi séminal que lumineux Pomian, encore lui, fait de la collection, en général, l'opérateur d'un lien entre le visible et l'invisible.

« Toutes les collections que nous avons étudiées remplissent une même fonction, celle de permettre aux objets qui les composent de jouer le rôle d'intermédiaire entre les spectateurs, quels qu'ils soient, et les habitants d'un monde auquel ceux-là sont extérieurs. »⁶

On pourrait ajouter que ce monde n'est pas nécessairement celui de l'origine des objets.

S'agissant de spécifier la collection d'animaux naturalisés de Gérard Mourey, il faut préciser ce qui est là à l'œuvre, ce qui se joue entre invisible et visible et les relations entretenues entre ces deux espaces de l'expérience, opérant par un détour temporel. En 1827, dans son traité de taxidermie, Dupont – naturaliste, préparateur pour la faculté de médecine de Paris, de pièces d'anatomie moulées en cire, membre de plusieurs sociétés savantes – définit l'existence d'un besoin de taxidermie motivé par l'admiration des beautés de la nature, l'envie de les connaître et de les posséder.

« C'est alors que l'on sent le besoin d'un procédé qui, conservant à la nature morte ses formes gracieuses et primitives, puisse rendre aux objets les apparences de la vie et les caractères extérieurs sur lesquels les naturalistes ont fondé leurs classifications ; de là la taxidermie ou l'art de conserver et d'empailler les animaux. »⁷

Il s'agit de « posséder des animaux tels que la nature veut qu'ils soient dans leur état sauvage » et non de les transformer en « un ridicule amas de peaux »⁸. Pour ce faire, « lorsque Le naturaliste va à la chasse, il est deux points essentiels qu'il lui importe de ne pas perdre de vue : c'est d'une part d'étudier les mœurs, les habitudes et surtout l'attitude des animaux, et de l'autre de les recueillir de la manière la plus avantageuse pour les classer dans sa collection »⁹. Quelques décennies plus tard, M. d'Aubusson, en 1890, pointe l'importance de conserver pour l'oiseau mort, « autant qu'il est possible, la physionomie et la pose naturelles »¹⁰. À la fin du XIX^e siècle le dictionnaire Littré définit la taxidermie comme l'« Art de préparer la peau et le squelette des animaux morts, de manière à leur conserver toutes leurs formes ». Tandis qu'à l'entrée « Naturaliser », tout juste introduite, la définition indique :

« Préparer les dépouilles des animaux, pour leur rendre l'aspect naturel. J'ai porté chez le fourreur une belle peau de renard, pour en faire une descente de lit ; la tête sera naturalisée. »

En 1973, Jean Labrie, dans un ouvrage édité initialement deux ans auparavant, recommande de :

« - Bien observer la position de l'animal avant de l'abattre, cela vous sera utile lors de l'empaillage »

se sont pas posées ou du moins n'ont pas formulées ou, mieux, n'ont pas découpées comme telles ». « Éloge de l'anachronisme en histoire », *Espaces Temps*, 87-88, 2005, p. 132.

⁶ K. Pomian, « Entre l'invisible et le visible : la collection », *Libre*, 3, 1978, p. 27. On se reportera aussi à son livre *Des saintes reliques à l'art modernes. Venise-Chicago. XIIIe-XXe siècle*, Paris, Gallimard, 2003. Et de façon plus récente à Odile Vincent, *Collectionner ? Territoires, objets, destins*, Paris, Créaphis, 2011.

⁷ M Dupont, *Traité de taxidermie ou l'art de conserver et d'empailler les animaux*, Paris, Mansut fils, 1827, p. 6.

⁸ *Ibid.*, p. 8.

⁹ *Ibid.*, p. 6.

¹⁰ Amédée Alléon, *Nouveaux procédés de taxidermie*, Paris, Mulo, 1896, p. 8.

- Dès que l'animal est abattu, notez dans un calepin (...) la couleur de ses yeux »¹¹.

À la suivre, après ce bref détour par des textes participant à la définition de la taxidermie¹² ou à l'instruction de sa pratique, dans l'enquête la matérialité de cette pratique et les désirs qui la sous-tendent s'inscrivent dans une série d'oppositions temporelles : tuer soit suspendre le cours de la vie/la re(re-)présenter et donner les apparences à ce qui n'est plus soit une forme relative de continuité, observer et comprendre attitudes et mouvements des animaux/les reconstituer selon les lois de la *mimesis* à l'aide d'artefacts techniques et dans une esthétique de la vie. Le travail de taxidermie est production de la nature autour de cette césure temporelle, comme un pli du temps puisque tout le monde sait bien que la mort est passée par là et que la ligne de vie a été défaite. Le taxidermiste est donc plieur et c'est dans ce geste que se déploie une correspondance entre le vivant et ce qui a l'apparence de la vie selon le régime de la ressemblance.

« C'est curieux cette passion, il tuait les animaux mais par ailleurs il voulait les conserver, les faire revivre. »

« Il aimait redonner à la bête ce qu'elle était quand elle était vivante, je ne sais pas si vous avez vu avec les oiseaux et puis les canards qui se posent ? »

Mais si elle fait travailler la continuité temporelle par l'attribution d'une apparence vitale, la taxidermie est aussi ce qui fige l'instant, et ce de deux points de vue. D'abord le trophée ou l'animal taxidermisé sont la trace du moment de l'acte de chasse et/ou de l'instant de la mort animale.

« Et puis alors eux ils avaient trouvé une autre passion qui était la taxidermie et puis de donner un souvenir à leurs actes de chasse. »

Tout comme la photo, ils sont moyens de possession de l'instant dans lequel s'opère une vie singulière et trace de ce qui a eu lieu. Développant un paradigme dit indiciaire, l'historien Carlo Ginzburg souligne que, au cours de sa longue histoire comme chasseur, l'homme a appris à « reconstruire les formes et les mouvements de proies invisibles à partir des empreintes inscrites dans la boue, des branches cassées, des boulettes de déjection, des touffes de poils, des plumes enchevêtrées et des odeurs stagnantes »¹³, c'est-à-dire qu'il a construit la capacité d'un rebours, « à partir de faits expérimentaux apparemment négligeables, à une réalité complexe non directement qui n'est pas directement expérimentable »¹⁴. Peut-être ajoute-t-il que l'idée de narration serait née de cette expérience de « déchiffrement d'indices minimes »¹⁵, de ces savoirs indiciaires. C'est en ce sens que l'animal taxidermisé et le trophée sont traces, parce qu'ils appellent la narration du moment qui se trouve à leur origine soit la mort, l'histoire de la partie de chasse, ou celle de sa fin. Comme une empreinte serait-on tenté, provisoirement de dire.

« Alors voilà Gérard Mourey [nous regardons les photos], là j'avais 22 ans c'était en 60 et des poussières, là on avait tué un grand cerf comme ça c'était le premier là-bas dans la région vers les monts de Gy en Haute-Saône. Là c'est un vieil album que j'avais fait à l'époque en 61, j'avais vachement collé alors j'ai pris la page, là il est ici avec mon père, avec des lièvres, voilà là c'est lui. Je n'ai plus que ça et puis le cerf mais je n'ai plus que le massacre parce qu'au début il me l'avait fait avec la tête et ça s'est un peu abîmé alors je n'ai gardé que le massacre comme on fait beaucoup en Haute-Marne, le massacre sur un écusson comme ça. »

¹¹ Jean Laubrie, *La taxidermie L'art du rempaillage et de la naturalisation des animaux*, Montréal, Les éditions de l'homme, 1973, p. 30.

¹² Ces références bibliographiques ont été volontairement consultées après l'enquête.

¹³ Carlo Ginzburg, *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, 1989, p. 148. On pourra aussi à ce propos se reporter à Louis Liebenberg, « Tracking Science. The Origin of Scientific Thinking in Our Paleolithic Ancestors », *Skeptical Magazine*, 3, 2013, p. 18-24.

¹⁴ C. Ginzburg, *op. cit.*, p.148-149. Sur cette question on se reportera aussi à Luc Boltanski, *Énigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes*, Paris, Gallimard, 2012.

¹⁵ *Ibid.*, p. 149.



Coll. particulière



Coll. particulière

Ensuite le taxidermiste fige l'animal dans une position que parfois le commentaire entraîne dans un processus narratif. Mais l'animal taxidermisé est aussi trace du taxidermiste – il s'agit d'éviter « les amas de peaux bourrées » ! – et en cela ils sont attribuables et portent la signature, invisible pour le novice, de leur créateur.

« *Après, avoir un trophée c'est l'artiste qui est derrière* ». Dans un ouvrage récent sur la taxidermie, Alexis Turner note :

« En taxidermie, c'est l'habileté technique et la qualité d'observation du praticien qui font la différence entre le beau, le médiocre et le laid. Celui qui a consacré du temps à regarder la nature et qui sait transporter ses observations sera à même de recréer une posture proche de la vie et une anatomie exacte, aptes à suggérer le mouvement. Une naturalisation approximative donne souvent une impression de raideur et de tension, elle semble parfois trop rembourrée. Il est aussi essentiel, si l'on veut atteindre à un certain réalisme, d'utiliser des yeux de verre bien adaptés »¹⁶.

¹⁶ Alexis Turner, *Taxidermie*, Paris, Gallimard, 2013, p. 20-21.

Les collectionneurs d'art primitif considèrent que la vérité des pièces de leurs collections est dans leur usage antérieur, que leur valeur repose sur le fait qu'elles ont été auparavant utilisées. La réalité de l'objet par la crasse ou la saleté qu'il porte en atteste, par exemple¹⁷. Ici la vérité de l'animal taxidermisé réside dans le moment fixé, la vraisemblance de sa posture et la ressemblance avec celles qu'il a tenues sans doute auparavant comme d'autres de son espèce observés. Cet effet de vérité est le fruit du travail du taxidermiste s'appuyant sur la connaissance en général des animaux et sa capacité à travailler en régime de *mimesis*. Il lui est attribué la capacité de capter l'apparence réelle des choses¹⁸, de donner une présence pleine à la chose et à sa part de sensible, de produire l'artifice de la vie sans en avoir jamais vu sa manifestation singulière.

« Vous allez chercher votre truc moi je me souviens je lui disais : “mais comment vous avez fait, vous ne l'avez jamais vu dans le champ ?” et il me dit : “mais elle ne se tenait pas comme ça ?” »

« La nature, il fallait l'avoir dans les yeux. »

Reconstruire la singularité à partir de la généralité qu'elle contient, c'est aussi ce qui est visé dans certains traités de taxidermie.

« La physionomie et la pose d'un animal ne sont pas moins essentielles (que la place de la peau nldr) car elles conservent à chaque genre le caractère ethnologique (sic !) qui lui est propre. »¹⁹

Mais aussi il est prêtée au taxidermiste une technicité en matière de traitement de peaux, de plumes et de poils, de sculpture et de façonnage, d'un travail sur le regard de l'animal avec lequel le chasseur peut communiquer.

La taxidermie est un art de la mémoire, elle intervient dans l'après-coup, nécessairement, que l'on taxidermise les animaux que l'on a tué ou des bêtes mortes apportées par d'autres. Dans les deux cas elle est souvenir secondaire, souvenir d'un moment passé si l'on est chasseur et taxidermiste, souvenir du souvenir du chasseur si l'on se contente de la refaire. Mais l'animal taxidermisé peut aussi relever moins d'un souvenir pris sur le vif que par référence à un modèle scientifique et à la connaissance en général de l'espèce. Il devient, du moins aux yeux de son créateur, singularisation d'une généralité, l'individu d'une espèce aux traits communs.

« Vous êtes sans doute un habitué du jardin des Plantes, dit le bibliophile à l'artiste. – Monsieur, reprit modestement Grandville, je n'ai vu les animaux que dans Buffon. C'est là que je les étudie (et il montrait une petite édition anglaise de l'Histoire naturelle : Extracts from Buffon, in-12) ; voilà le livre d'où je suis sorti. »²⁰

Gérard Mourey possédait une bibliothèque. « Ils avait des beaux livres de personnes qui dessinaient les animaux dont les Portelette là ».

Si donc il y a parfois recours aux caractéristiques de l'espèce pour opérer la taxidermisation, la collection d'animaux taxidermisés, ou certains de ses spécimens, viennent dire, inversement et au-delà des singularités présentées, l'état ou le statut d'une espèce. Voire même ce que fût un monde social et culturel.

« Cette collection si on la prend je dirais de manière un peu plus globale (...) et ben on s'arrête à un moment donné sur une période d'existence de notre civilisation campagnarde qui part, qui est finie et qui n'existera plus. Sans nostalgie hein ! Pas

¹⁷ Brigitte Derlon et Monique Jeudy-Ballini, *La passion de l'art primitif. Enquête sur les collectionneurs*, Paris, Gallimard, 2008.

¹⁸ Ce qui est une question récurrente de la philosophie de la perception.

¹⁹ A. Alléon, *op. cit.*, p 10-11.

²⁰ Charles Blanc, « Notice sur Grandville », in : Grandville, *Les métamorphoses du jour*, Paris, G. Harvard, 1854, p. VIII-IX. Grandville est l'un des illustrateurs des Fables de la Fontaine.

pour faire : “ c’était mieux là où c’était mieux là”, c’est véritablement un arrêt sur image qui n’existera plus, c’est une donnée. »

« Il y avait des papillons en ce temps-là, il n’y en a plus maintenant. Parce que moi je me souviens on passait la nuit sous les lampadaires à attendre les papillons qui tapent le lustre et qui tombent par terre. Une partie de ce qu’il y a dans la collection c’est tous des papillons que vous ne verrez plus maintenant, et je vous parle de ça c’est quand on est arrivé ici en 69 donc il y a 40 ans. »

La collection Mourey est donc pensée, dans son rapport au temps, comme une trace. La trace est la modalité des rapports entre un visible et un invisible, entre ce qui a été là et n’est plus que par ce qui est encore là dans un rapport de contiguïté. Elle est trace d’un état de nature et d’un état de la nature, d’une apparence vitale passée mais restaurée. Elle est trace d’un moment, celui de l’acte de chasse, et embrayeuse d’histoires. Elle est trace parce que sont lisibles dans ses composants une capacité à faire, un goût. Enfin elle est trace parce qu’elle suppose le contact et le rapport direct – entre l’animal vivant et l’animal taxidermisé – mais aussi la séparation – l’animal taxidermisé n’est pas l’animal réel – cette séparation étant le lieu dans lequel viennent s’installer les discours sur le temps²¹. Elle est figure.

2. D’autres pratiques figuratives apparaissent dans le cours de l’enquête, particulièrement la photographie et le dessin. Elles se révèlent être des parentés figuratives.



Coll. particulière

La photographie peut être inscrite dans la pratique même de la chasse. « *Nous, c’est déjà la photo, c’est déjà lui mettre une branche de sapin, la photo.* ». Elle peut aussi l’être dans des récits autobiographiques des chasseurs ou de rapport, s’agissant de Gérard Mourey ou d’autres. Comme une pratique

²¹ Cf. sur ce sujet Georges Didi-Huberman, *La ressemblance par contact. Archéologie, anachronisme et modernité de l’empreinte*, Paris, Éditions de Minuit, 2008.

parallèle ou bien substitutive lorsqu'elle vient peu à peu remplacer le coup de feu lorsque, dans le cours de la carrière du chasseur, l'âge avance.

« Oui, oui, oui, je me souviens même qu'avec le premier patron, ça a dû être abandonné avec le second, il faisait de la photo, je me souviens que moi quand j'étais petit, être monté au grenier et voir encore, vous savez les négatifs en verre. Et toutes les premières photos qu'il a faites, je pense qu'il les développait lui-même. »

« Au début qu'on chasse, c'est malheureux mais c'est comme ça, on veut faire des beaux trophées, enfin les trophées on n'en parlait même pas mais c'était plus la chasse pour la chasse que... et maintenant plus on vieillit, plus on vieillit, maintenant, je ne sais pas si vous avez vu, j'ai un appareil photo et je fais beaucoup plus de photo à la chasse que je ne tire de coup de carabine. »

« Je ne le vois pas revenir avec du gibier, je le vois plus en contemplatif. »

Le recours à la photographie dans le discours peut être aussi de l'ordre de la métaphore, désignant l'opération mentale de mémoration puis remémoration à l'œuvre chez le taxidermiste dans son effort de restauration ou de présentation d'un moment de vie, le moment fixé dans l'esprit tel la lumière sur les ingrédients de sa fixation technique par l'acte de photographier.

« Oui et puis la bête que vous lui aviez amenée, elle était photographiée dans ses yeux il ne faisait pas une photo pour vous la remettre. »

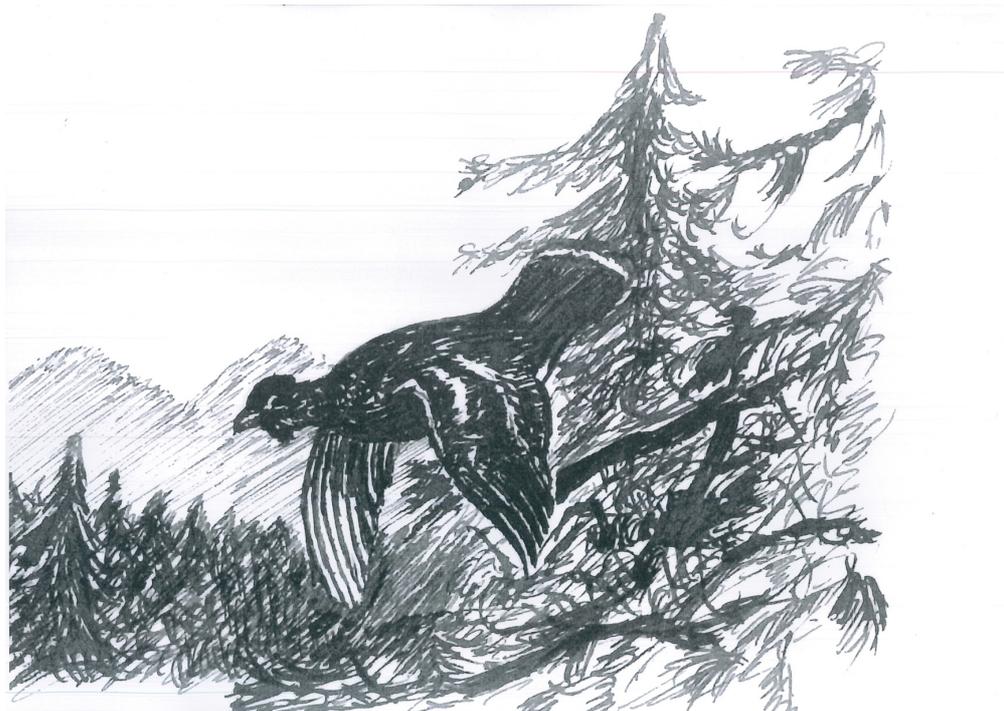
« Oui mais lui cette photographie qu'il avait, il la remettait quand il faisait sa bête, fallait voir le temps qu'il mettait pour faire une tête, ce qu'il nous demandait, c'était peu par rapport au temps qu'il mettait et puis chaque tête était différente, ça il n'y avait pas et vous pouviez lui emmener... un truc qui était formidable, il avait 10, 15 têtes quand il trempait des peaux, il pouvait en sortir une il n'allait pas se tromper. »

« Monsieur Mourey il faisait attention, une bête quand elle sautait, il faisait attention à tout. Un lièvre c'est pareil, il a empaillé un lièvre à des gens et le gars il a dit : "mais, tu m'as vu le tuer ? C'est exactement, j'ai pris une photo on croirait le même, pareil" mais c'était... on ne peut pas... c'était un conte. »

L'apparement de l'objet taxidermisé et de la photographie, les effets attendus du travail des taxidermistes « classiques », s'inscrivent dans le régime de la ressemblance et dans une continuité de pratiques.

Le dessin, de son côté, partage certaines des caractéristiques de la taxidermie. Lui aussi est dans l'après coup, toujours, rétention d'un moment passé. Les dessins de Gérard Mourey, comme tous les autres, le sont si l'on suit là Jacques Derrida pour qui ce qui vient d'être tracé est passé²². Plus, il est peu probable que le renard dans la neige, l'oiseau étirant ses ailes pour s'envoler ou en vol, le lièvre sautant aient pris la pause. On ne peut compter sur ses modèles, ils sont peu fiables, point d'atelier où les retenir en position et pas plus de modèle vivant. Le dessin est alors souvenir du souvenir de l'instant animalier.

²² Jacques Derrida, *Mémoires d'aveugle. L'autoportrait et autres ruines*, Paris, Réunion des musées nationaux, 1990.



Dessin G. Mourey

L'enseignement du dessin à l'école primaire a fait l'objet de débats pédagogiques à la fin du XIX^e siècle, en particulier entre le philosophe Félix Ravaisson-Mollien et le statuaire Eugène Guillaume, l'un soutenant un apprentissage d'après modèle l'autre la méthode géométrique²³, le second l'emportant provisoirement dans un contexte marqué par le positivisme et le scientisme, le premier défendant l'idée que l'art est une voie royale de connaissance et que la beauté renvoie au mouvement intime de l'être qui se donne. *A priori* la pratique de Gérard Mourey s'inscrit plus dans le registre du modèle, dans le lien entre connaissance et pratique graphique.

Les temporalités dans lesquelles la pratique du dessin s'inscrit sont parentes de la photographie et de la taxidermie. Elles peuvent être prises dans des parcours biographiques et la pratique du dessin présentée comme une étape dans la narration vocationnelle de l'entrée dans la pratique. Ainsi une taxidermiste en exercice :

« Oui, ben... mon père son atelier était dans la maison donc j'ai toujours été au milieu de tout ça, j'ai commencé par dessiner et par peindre. Donc les tableaux sont de moi aussi, alors depuis toute petite je dessinais les animaux, je les regardais, je les peignais, je ne faisais que ça, je le regardais faire et ensuite j'ai fait mon premier oiseau, j'avais 13 ans. Et ensuite il m'a dit : "il faut commencer par les oiseaux parce que c'est le plus dur et plus tu en fais, plus tu auras la main" ».

Elle peut être, s'agissant de Gérard Mourey, une pratique constante puis substitutive, comme la photographie, mais cette fois de la taxidermie.

« Et puis bon apparemment de tout temps il a dessiné parce que tout le monde nous le rapporte quelque part et il a toujours griffonné des petits dessins à droite à gauche aussi bien sur des bouts de papier à l'école que sur des courriers, sur un tas de choses ».

« Il avait peut-être compris que taxidermiser c'était d'un autre temps, à la fin de sa vie il ne taxidermisait plus, pratiquement plus, il n'aimait d'ailleurs plus chasser, je ne sais pas si ses enfants vous l'ont dit, il n'aimait plus chasser, il aimait dessiner les animaux ».

²³ Eugène Guillaume, *La théorie du dessin et de quelques parties des arts*, Paris, Perrin, 1896 ; Félix Ravaisson, *L'enseignement du dessin*, Corbeil, Creté, 1880. Sur la polémique, cf. Christiane Mauve, « L'art à l'école ? », in : Collectif Révoltes logiques, *Esthétiques du peuple*, Paris/Saint Denis, La Découverte/Presses universitaires Vincennes, 195, p. 131-144.

ou les regarder mais plus... et je vous promets que dans les chasseurs qui m'entourent le nonante pour cent des chasseurs n'aiment plus tirer. »

Mais aussi point d'appui pratique de la taxidermisation.

« C'était un dessinateur animalier, ça l'intéressait parce que lui il a toujours dessiné les animaux et aussi ça lui permettait de trouver des positions pour sa collection en plus de voir les animaux. Parce que je vous dis, lui il allait à la chasse mais il pouvait très bien le laisser passer, simplement le regarder. »

« Le dessin l'aidait beaucoup dans la phase finale qui donnait une expression à l'animal. »

« Alors après quand il regardait ses dessins il disait : "j'aimerais bien faire cette position là mais comme je peux y arriver ?". »

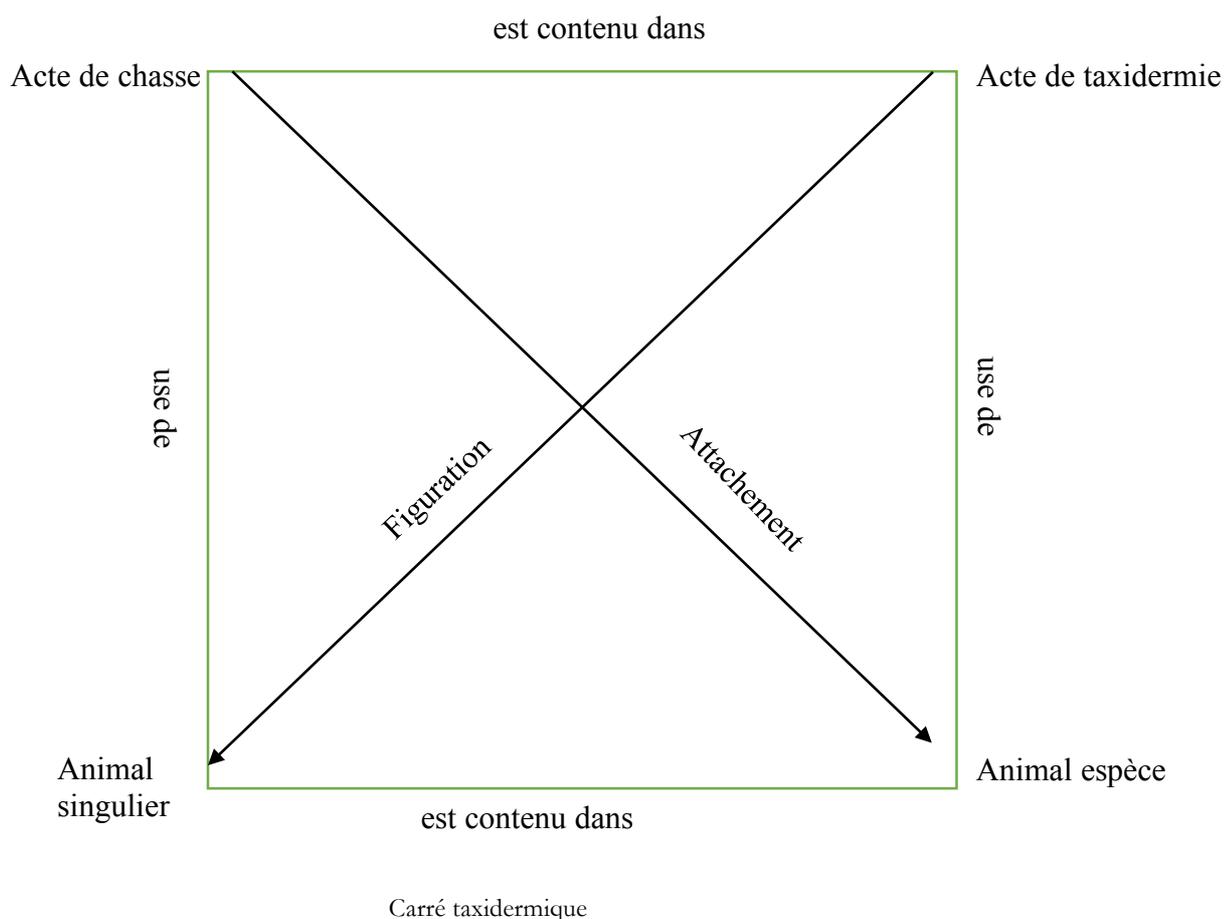
Enfin le dessin est art de la mémoire.

« Non non, non c'est la mémoire, il dessinait beaucoup, il avait toujours son cahier de dessin, il dessinait et après il refaisait chez lui mais ça n'a jamais été sur photographie, toujours sur dessin, il faisait des dessins au crayon et après il reprenait là-dessus. »

« Non alors, il prenait des croquis dans la nature et il dessinait les grandes lignes d'un paysage et puis le reste, je pense que c'était dans sa tête, au niveau des couleurs, de la composition. Oui parce que l'ai déjà vu prendre des croquis, c'était quelques traits au crayon, ce n'était pas quelque chose de très structuré disons. »

3. Dans son rapport au réel et à son temps l'animal taxidermisé est dans un rapport substitutif : il se substitue au moment de l'acte de chasse, il se substitue au nom de l'espèce et par sa connaissance à l'animal singulier, il se substitue en tant qu'il se veut vivant à l'animal réel. À cela il faut ajouter une quatrième dimension substitutive du trophée puisqu'il est dans une relation métonymique avec le réel.

On pourrait là définir comme un *graphe taxidermique*, carré où les coins seraient occupés par l'acte de chasse, l'acte de taxidermiser, l'animal tué puis taxidermisé et enfin l'espèce à laquelle il appartient. Le second contient le premier en tant que trace du troisième, le troisième est contenu dans le quatrième en tant que singularité. Entre le premier et le troisième, entre le second et le quatrième des relations d'usage : l'acte de chasse use de l'animal qui va être tué, comme l'acte de taxidermiser use des comportements connus de l'espèce. Entre le second et le troisième une relation de figuration, entre le premier et le quatrième une relation d'attachement ou de préférence à intensité variable. C'est entre ces coins et ces relations que l'on peut placer l'animal taxidermisé. Pas donc de représentation, l'animal taxidermisé n'est jamais la représentation de celui qui a été tué et que le taxidermiste n'a jamais vu. Une forme de spectre pour le taxidermiste comme pour nous : rendre présent un animal qu'il n'a jamais vu vivant. Comme la photo de ce qui a existé sans l'avoir vu.



3. Des restes animaux comme des (en)moments humains

La narration de la collection convoque le temps passé dans le présent qui l'énonce, ce faisant elle le classe et le diffracte en différents moments de vies animales et humaines. Elle le plie et le découpe elle joue de synchronie, de diachronie et d'anachronie²⁴.

Alors par des récits, de collection d'objets elle devient collection d'instantanés ou de moments. Une puissance évocatrice lui est donnée, et sa présence active sans cesse restaure un continuum avec le disparu. Ici l'invisible, ce ne sont plus les animaux alors qu'ils étaient vivants mais le collectionneur lui-même. L'objet de la collection est le collectionneur et la collection peut être ici comparée à certaines œuvres grecques qui énoncent leur propriétaire ou leur concepteur²⁵. C'est un autre niveau d'agency²⁶ – de pouvoir d'agir – dont est dotée la collection Mourey. Autrement dit dans ce moment saisi d'une vie animale sont les moments d'une vie humaine.

1. « *Ce qui reste des collections, je dirais que c'est l'âme de mon père* ». L'approche sociologique ou anthropologique de la collection, à plusieurs reprises, a souligné la forte dimension biographique que revêt le fait de collectionner, son aspect autoréférentiel pour reprendre Jean Baudrillard : « Le collectionneur cherche à reconstituer un discours qui lui soit transparent, puisqu'il en détient les

²⁴ Jean Baudrillard, *Le système des objets. La consommation des signes*, Paris, Gallimard, 1968.

²⁵ Cf. Horts Bredekamp, *Théorie de l'acte d'image*, Paris, La Découverte, 2015 (2010), p. 80.

²⁶ Cf. Alfred Gell, *L'art et ses agents, une théorie anthropologique*, Dijon, Les Presses du réel, 2009 (1998).

signifiants et que le signifié dernier en est au fond lui-même »²⁷. « La collection est un discours à soi-même et c'est soi-même que l'on collectionne. »²⁸ Ici et parce qu'il est mort ce n'est pas le collectionneur qui nous livre le signifié de la collection, mais certains de ses familiers qui, en un renversement, du collectionneur font le signifié de la collection. Elle devient collection des moments relationnels vécus avec lui, ou plus exactement collection d'expériences humaines, celles que l'on a vécues avec le fondateur ou bien les siennes propres en tant qu'elles sont relues aujourd'hui depuis le sens qu'on leur attribue.

La collection autorise et prend l'un de ses sens dans un temps biographique qui met l'accent et déroule certains des moments de la vie du collectionneur, sur ses dispositions et capacités, ses manières de les acquérir, sa carrière de taxidermiste et la relation qu'elle entretient avec d'autres objets de collection ou son inscription en différents lieux de sa pratique.

Son caractère, son rapport à la nature, sa façon de faire sociabilité, les raisons de la collection, bref ses dispositions et sa rationalité sont renvoyés à l'enfance vue comme fondatrice s'agissant tant des relations au père que des épreuves traversées, le mariage comme les renforçant ou la guerre les mettant à l'épreuve.

« Je pense qu'au départ il y a quand même une influence de son père quelque part, son père est mort très jeune, 52 ans, ils ont été séparés pendant la guerre et son père était quelqu'un pour lui d'exceptionnel qui lui a manqué très vite puisque... mais je pense qu'il y a eu une influence de son père, élevé dans une ferme et qui étaient des gens très proche de la nature, après son intérêt a toujours été la nature, ça ne s'explique pas vraiment. »

« Oui, je pense qu'il en avait besoin aussi, après c'était naturel, il avait besoin de ça mais c'était un peu sa vie, il s'est occupé de ses frères quand son père est mort, il a trouvé ma grand-mère mais il est toujours sorti avec des copains, les copains de la musique... oui il avait besoin d'être entouré, après avec sa famille, nous on était tout le temps fourrés là-haut quand même... souvent, c'est vrai, oui il avait besoin d'être entouré, même si on ne parlait pas forcément, il y avait du monde dans la maison, moi je le vois comme ça. »

« Ils se sont bien rencontrés, (...) Oui parce que ma grand-mère elle ne jette rien mais rien. (...) Elle collectionne tout, les poupées, les petits pots, les faïences, elle aussi c'est une collectionneuse, pire que lui je crois, c'est amasser (...) alors est-ce que ça s'explique aussi par le fait qu'ils ont connu la guerre ? »

Ces moments sont vus comme les éléments principaux et nous sont livrés en une généalogie²⁹ de la collection et de l'activité de sa constitution. Ils en sont les conditions d'existence. La biographie est là cause et la collection une conséquence.

De ce point de vue d'autres moments interviennent, ainsi de la naissance de la passion taxidermiste, comme son évolution, qui peuvent être déployés le long de parcours professionnels et de rencontres. D'abord « homme à tout faire » à l'âge de 14 ans, à la pharmacie Rondot de Morteau devenue plus tard Genevard, il prépare par correspondance, sans doute sous l'impulsion de son employeur qui « le trouve intelligent », le diplôme de préparateur en pharmacie qu'il réussit avec brio.

« Un commis, donc au départ c'était balayer la cour, laver les bouteilles parce qu'ils faisaient beaucoup de préparation en ce temps-là à la pharmacie. »

« Et puis après, il a appris à connaître mon papa qui était de bonne composition et qui était intelligent alors il lui a dit : "tu es intelligent, tu peux apprendre", alors il l'a inscrit, il a appris par des cours par correspondance, donc il a fait ces cours par correspondance, il a eu son brevet de préparateur, après son brevet de premier préparateur. »

²⁷ J. Baudrillard, *op. cit.*, p. 127.

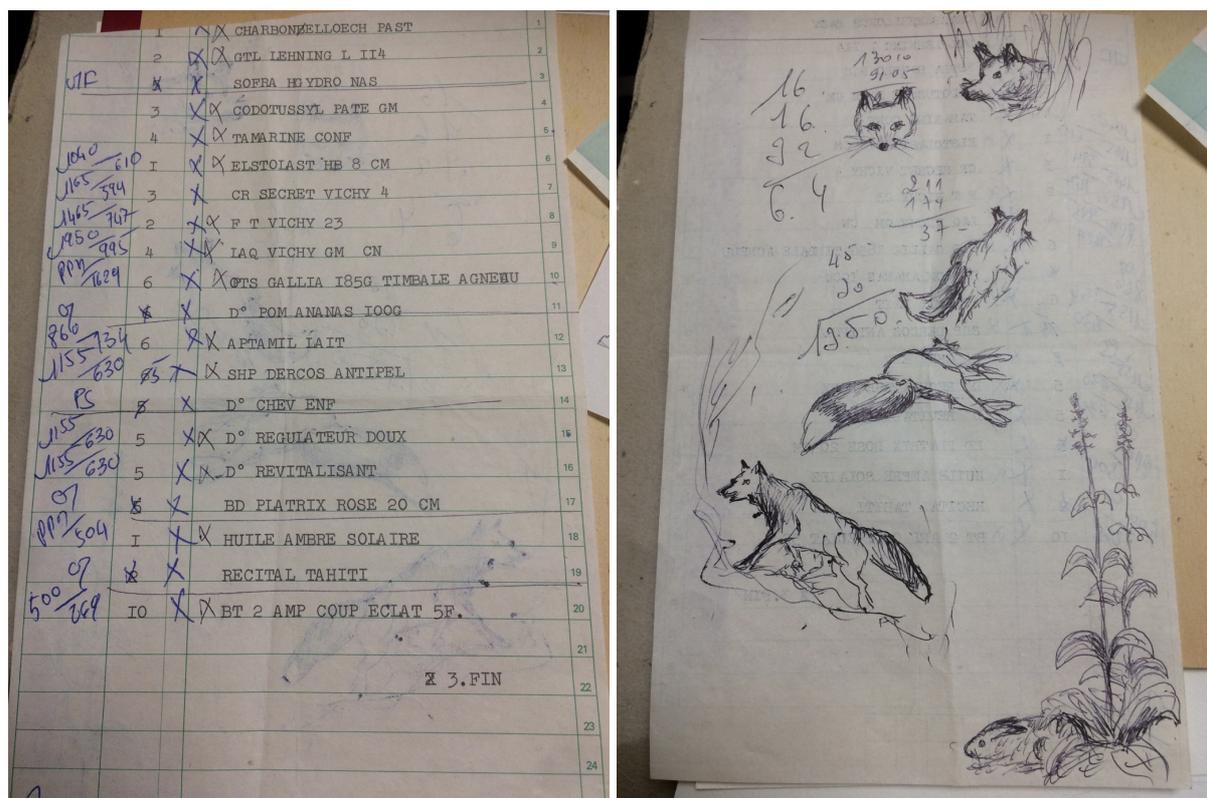
²⁸ *Ibid.*

²⁹ Au sens de M. Foucault, « Qu'est-ce que les Lumières ? » (1984), in : *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Quarto Gallimard, 2001, p. 1381-1397.

Il faut lire dans ce parcours le signe d'une pugnacité et de sa reconnaissance. Depuis notre temps, il est considéré non comme un simple vendeur de médicaments, mais comme un « vrai pharmacien », parce que composant des préparations, des pommades, des gélules, et aussi parce qu'il soignait.

« Aujourd'hui un pharmacien d'une part il a des laboratoires, il est visité par ces laboratoires qui lui demande de vendre ses médicaments mais qui est véritablement préparateur en pharmacie ? À vous faire un véritable médicament ? Lui il savait le faire, c'était un véritable pharmacien. »

« Je me souviens de certains dépuratifs ou de certaines pommades qui sont d'ailleurs très efficaces, et que j'ai réinterrogé Dominique, donc le fils Genevard et il me dit : "mais je n'ai plus le droit de les faire ça !, on m'a complètement interdit de le faire, d'ailleurs c'est ton père qui m'a appris à le faire mais il me dit, je n'ai plus le droit, ils risquent de fermer mon officine si ils retrouvent ce genre de produits", alors que c'est des produits complètement naturels, je me rappelle d'un truc qui s'appelle l'onguent de la sœur Maria, c'est un truc, c'est un cicatrisant super efficace, c'est fait à base de cire d'abeille, d'huile essentiel de lavande, certains produits, d'ailleurs on a encore la recette par-là, voilà il faisait des trucs à la fois super naturels et super efficaces, on sait bien la cire d'abeille le pouvoir qu'elle peut avoir. Mais ça c'est sûr vous avez une crevasse, vous la mettez le soir, le lendemain matin vous n'avez plus rien, c'est fini, ça ne suinte même plus, il me disait : "j'en vendais énormément aux maçons qui ont des crevasses des trucs comme ça et ben je ne peux plus en faire". Alors ça c'était des recettes du premier pharmacien. Après que vous dire, c'est vrai que finalement il a appris et il s'est passionné toute sa vie. »



Au recto la pharmacie, au verso le dessin. Dessin G. Mourey ;

Au-delà de l'appréciation de ce que devrait être une « vraie » activité pharmacologique et une critique de la manière dont elle s'exerce aujourd'hui, il faut voir là la reconnaissance d'une capacité. Un lien peut alors être dessiné entre la pratique de la taxidermie et l'activité pharmacologique

nécessitant des connaissances morphologiques, autorisant l'accès à certains des produits nécessaires pour taxidermiser et le savoir de leur composition.

« Comme je vous le dis, je vais être violent dans mes propos mais c'est la vérité, ce n'était pas un bon taxidermiste mais c'était d'abord un très bon pharmacien qui est devenu taxidermiste par la connaissance de la pharmacologie. »

« ... Oui il y avait l'officine derrière, il faisait ses produits, il faisait sa pharmacie. Je suis persuadé moi que c'est ça qui lui a donné la possibilité de faire de la taxidermie, d'avoir des produits pour conserver les animaux (...). L'arsenic, d'avoir accès à l'eau oxygéné, des produits comme ça pour faire ses animaux donc il a pu avoir accès à ça, faire ses pâtes arsenicales, faire ses animaux avec ça donc il s'est dit : "mais je peux faire ça moi". Et puis vous savez, quand vous avez des connaissances de pharmacien, vous connaissez un peu l'anatomie aussi donc vous êtes en rapport avec tout ça donc il a dû commencer avec cette promiscuité-là de dire : "et ben, je vais aller dans les connaissances pharmaceutiques". »

Après les événements fondateurs et l'opportunité cognitive représentée par l'activité de préparateur en pharmacie, c'est le thème de la rencontre qui est convoqué, celle qui s'opère avec un autre taxidermiste, un « empailleur » de Grand'Combe-Châteleu.

« C'était un autodidacte extraordinaire parce qu'il n'a appris que par lui-même. Un taxidermiste local qui s'appelait monsieur Mautey, je ne sais pas si vous en avez entendu parler c'était un taxidermiste qui était installé à Grand'Combe-Châteleu, il était allé apprendre avec lui, qui était aussi un autodidacte, parce qu'il existe aussi des taxidermistes de profession mais eux sont rares et il avait lui aussi une l'opportunité d'être un taxidermiste contemplatif et il pouvait encore faire des espèces à cette époque-là qu'il pouvait encore naturaliser et qu'on ne peut plus faire maintenant. »

L'autodidaxie du taxidermiste de Gand'Combe est rapportée à une économie du temps occupé par le travail, et à la tentative d'y pallier pour changer les positions assignées.

« Il a appris tout seul, moi je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un lui avait appris, sûrement pas parce qu'il travaillait, il a appris tout seul à faire ça. »

Mais aussi à une position sociale particulière :

« C'est un monsieur qui habitait chez mes parents, il déjeunait, il dînait, il vivait chez nous et nous on l'a toujours appelé grand-père, il était dans la maison et voilà. »

Gérard Mourey venait le lundi, jour de fermeture de la pharmacie, en moto ou en Dauphine. Les souvenirs se font précis. L'apprentissage se fait par observation, puis la prise en charge d'une première tâche celle du dépeçage.

« Je le vois encore Gérard, il s'asseyait sur un tabouret à vis à côté de mon grand-père et il le regardait et puis après petit à petit quand il y a eu des moments où... les moments où il y avait de la chasse il y avait de l'affluence donc il aidait à dépouiller c'était comme ça. »

« Parce qu'il a appris en regardant et après il a essayé, je me rappelle qu'il venait l'aider pour dépecer. »

Il a pu également observer l'organisation des relations avec les clients.

« Et puis c'était bien organisé parce qu'il avait son cahier, les gens ramenaient les têtes de chevreuil, chacun avait son petit numéro, c'était tout de suite mis à... c'était bien réglementé chez mon grand-père. Parce qu'après, je me souviens quand le travail était fini nous les gamines on écrivait ses cartes : "monsieur le travail que vous m'avez confié est terminé". »

« Oui il avait des cartes de la poste directement, elles étaient déjà imprimées. Alors c'était : "monsieur, j'ai l'honneur de vous annoncer que le travail que vous m'avez confié est terminé" et puis on avait les adresses parce que sur son cahier, il nous confiait son cahier où il y avait tous les noms, les adresses, le numéro du chevreuil, tout était inscrit. »

Certaines des techniques employées à Grand'Combe-Châteleu sont dites conservées et réactivées par Gérard Mourey.

« Et puis l'ossature c'était fait avec des fils de fer, oh oui ! Mais Gérard avait gardé le même procédé. »

« Après qu'il ait appris à dépouiller il avait le même principe, parce que ça allait dans des bains, ça allait... et puis après en ayant regardé tout ça il a vu... et après il a essayé de faire chez lui tout ça Gérard je pense, moi je sais pas ce qu'il a fait après chez lui, ce qu'il faisait mais c'est à force de voir et tout et une fois que vous avez les tactiques... et quand vous aimez quelque chose, c'est comme quelqu'un qui regarde quelqu'un coudre, s'il a envie de coudre, obligatoirement il va essayer et il va peut-être s'y reprendre 3, 4 fois et après il y arrivera. »

La relation entre les deux hommes est dite se transformer en relation d'amitié³⁰, à l'abri de modalités pécuniaires, présentée en opposition avec des relations de parenté distendues et intéressées.

« Non, parce qu'après s'il venait c'était en ami, vous voyez bien ce que c'est, Gérard Mourey travaillait chez lui et puis mon grand-père chez lui mais ils ne se faisaient pas de la concurrence de toute façon. Gérard il a beaucoup travaillé pour lui personnellement. »

« Et puis ils s'aimaient beaucoup les deux, c'était un peu son confident parce que mon grand-père quand il est mort il a demandé Gérard Mourey... Et puis au point de vue pharmacie c'est vrai qu'il était un petit peu responsable de la pharmacie à Morteau alors si vous voulez... non et puis c'était son confident à la fin. Et puis Gérard, je me rappelle c'était beaucoup plus tard, ils étaient tous les deux chasseurs, c'était des chasseurs ces gens-là et bien il l'invitait, il l'a eu invité à la chasse en Haute-Saône Gérard Mourey. »

« Non... mon grand-père personne ne s'occupait de lui quand il était pauvre pis le jour où il est mort il a eu une collection de frères et de neveux qui sont arrivés, [Rires]... Incroyable ! Alors ils étaient là tous les dimanches à vendre toutes ses bêtes... déjà ils ont restitué ce qu'il y avait, ça a été... bon... ils n'ont pas connu l'homme mais ils ont connu son argent... »

Des traits communs et des ressemblances sont dessinés, parmi lesquels leurs qualifications comme artistes, observateurs et amoureux de la nature. Enfin tous deux seront reconnus tant par les armuriers, intermédiaires entre chasseurs et taxidermistes, que par des institutions patrimoniales, signe de la qualité de leur travail.

« Oui en fin de compte c'était un artiste pour moi, il ne faut pas oublier ça ! Comme celui qui peint ou n'importe quoi, lui au bout il y a quelque chose qui sortait, on ne l'a jamais considéré comme un artiste mais il avait un don. »

« Oh ben elles avaient de l'expression ! Ses animaux ils avaient une expression, il savait... comme maintenant, les méthodes qu'ils ont... parce que mon grand-père, il prenait un bout de bois, il peignait la langue par exemple, d'un sanglier de n'importe quoi. Après il avait demandé chez Villemain à la tournerie qui lui faisait un peu le tournage de la tête parce que lui c'était une tête en bois dedans, c'était modelé avec de la paille de bois, de la colle... et il retournait une bête, il ne restait jamais un petit morceau de viande faut pas croire hein ! Un oiseau n'importe quoi c'était dépouillé, c'était... après il remettait un petit peu de produit, je ne sais pas ce que c'était, de l'arsenic, je ne sais

³⁰ « L'amitié, ce rapport sans dépendance, sans épisode et où entre cependant toute la simplicité de la vie, passe par la reconnaissance de l'étrangeté commune qui ne nous permet pas de parler de nos amis, mais seulement de leur parler, non d'en faire un thème de conversations (ou d'articles), mais le mouvement de l'entente où, nous parlant, ils réservent, même dans la plus grande familiarité, la distance infinie, cette séparation fondamentale à partir de laquelle ce qui sépare devient rapport. », Maurice Blanchot, *L'amitié*, Paris, Gallimard, 1971, p. 328.

pas, pour surtout qu'il n'y ait pas de bêtes, oui les bêtes ne se seraient jamais mises après ses bestioles, jamais jamais. »

« Non, non, non, il a fait des têtes de sangliers, des... : "tu veux, tu viens, tu veux, ma foi ça fait tant, tu viendras le rechercher quand ce sera prêt". Je pense à quelqu'un, je ne veux pas... mais peut-être qu'il aurait dit peut-être... je ne sais pas... il n'a jamais rien refusé. Oh là là c'est vrai, il avait fait des têtes de cerf, et il a même dû travailler pour... la Citadelle ? Il a dû refaire des trucs, il n'y avait pas un élan là-bas ? C'est à la Citadelle qu'il y a un élan ? Ou à Montbéliard, un des deux, je ne sais pas si on ne lui avait pas amené pour qu'il le restaure où je ne sais pas quoi. »

« À la fin il était très connu, il travaillait énormément pour madame Bondat, Aubert et Poirot les armuriers de Besançon. »

La narration de Gérard Mourey peut, de la généalogie, se déployer en une topographie, d'abord le lieu de son enfance qui délimite ses intérêts de taxidermiste.

« Si vous voulez, mon père il est originaire de la Haute-Saône mais il est arrivé ici il était tout petit, c'était pendant la guerre, il est arrivé sur Morteau et puis ses racines c'était Morteau donc nous notre nature c'est la Franche-Comté. Donc ce qu'on cherchait le plus c'était d'avoir des animaux de Franche-Comté. »

Puis le lieu initial de sa pratique de taxidermiste. D'abord le premier atelier au fond de la cour de la pharmacie et les moments qui s'y actualisent.

« Donc les gardes c'était de 7 heures le samedi à 7 heures le samedi d'après, à 19 heures donc c'était une semaine, c'était jour et nuit et c'était le dimanche entier et le lundi entier parce que c'était fermé le lundi la pharmacie à cette époque-là donc le dimanche et le lundi il faisait les 24/24 si vous voulez et c'est pour ça qu'on habitait dans la pharmacie à Morteau. Et pendant ces gardes bien sûr il n'y avait pas des clients toutes les 5 minutes, ce n'était pas en continue, déjà les gens n'allaient pas à la pharmacie comme ils y vont aujourd'hui donc... c'était pas la même mentalité mais ça lui a permis de connaître Morteau et ses environs, il connaissait tout le monde, du moins tout le monde le connaissait. Il faisait dans le cagibi tu te rappelles ? C'était un petit cagibi qui était au fond de la cour, il l'avait demandé à monsieur Genevard. »

« Pendant la garde, dans le laboratoire au fond, des fois le dimanche après-midi il empaillait entre deux clients... Et dans les dépendances de la pharmacie, tout au fond de la cour, il y avait une espèce de cave je dirais, qui a été son premier atelier avant qu'on vienne à Noël-Cerneux. »

« Ce qu'on appelait le cagibi, c'était un truc qui devait faire 3 mètres sur 3 en gros, qui était au fond d'un garage et puis juste à côté de ce cagibi il y avait de nouveau une espèce de pièce qui devait faire pareil, 3 mètres sur 3. Alors la première pièce c'était pour les bains, le tannage, des trucs comme ça, le stockage, un peu de bois, de trucs dont il avait besoin et la première pièce, devait être, d'ailleurs j'en parlais avec elle dimanche, une buanderie à un moment parce que je me souviens qu'il y avait une sorte de bassin en ciment, donc je pense que ça à été à une époque une buanderie pour la maison, la pharmacie actuelle, non c'est plus une pharmacie maintenant, ils l'ont changé de place et donc il avait dû négocier ça avec son patron, pour avoir cette petite pièce et faire son atelier, donc c'était un atelier minuscule parce que moi je me souviens, il avait un petit établi avec un étaux juste en entrant, il avait une table et une chaise, juste devant ce petit bassin où il se mettait pour travailler, il y avait un poêle à mazout et donc il faisait pour lui dans ce petit atelier qu'il avait improvisé au fond de ce garage, et je me souviens même quand il était de garde à la pharmacie, il allait travaillé dans son petit atelier mais c'était à l'autre bout de la cour, alors on était nous au 3ème étage, on ouvrait la fenêtre de nos chambres et puis on sifflait parce qu'il y avait un client qui avait sonné

dans la grande rue alors nous on sifflait, c'était le sifflé marocain, hop on le sifflait depuis le troisième étage dans la cour, au fond de l'atelier. »

Aussi le déploiement de la collection dans l'espace domestique. L'espace intime de la famille est habité par le collectionneur, tout comme aujourd'hui il habite, via ses collections et sa production graphique, ce qui fut sa maison à Noël-Cerneux.

« Quand on était à la pharmacie, quand j'ai eu 12 ans à peu près, il a demandé une chambre supplémentaire pour moi mais en fait dans ma chambre j'avais déjà les fusils, les bêtes empaillées, j'avais une table où je pouvais me mettre dessus, mon lit et puis un rayon dans l'armoire. (...) Le reste était déjà occupé par les œufs, les œufs d'oiseaux qu'il avait récupérés, parce que ça c'est... oui... la collection d'œufs, il y avait une partie des oiseaux empaillés et il y en avait aussi au mur. Si bien que quand les copines venaient dans ma chambre, au premier abord elles faisaient demi-tour... (...) des animaux empaillés il y en avait déjà dans ma chambre à Morteau, il y en avait partout, dans les chambres... oui c'était un peu entassé dans les chambres, il y en avait partout... »

Le cours de sa vie peut être pensé comme une succession de collections, chaque sorte d'entre elles – œufs, papillon, fossiles, animaux naturalisés, peinture – correspondant à une période biographique. La vie de Gérard Mourey est pluralité de période.

« Il a commencé les sculptures après quand même, les cannes tout ça c'était après, c'était déjà tard, donc je pense qu'il avait besoin de se recycler, d'apprendre et de nous transmettre parce que moi je me rappelle qu'il nous apprenait comment dessiner. »

« Parce qu'il aimait mais il aimait... maintenant on dirait plus la chasse photographique. »

« Après papy la chasse... moi ce que je m'en souviens c'est qu'il revenait... je ne le vois pas revenir avec du gibier, je le vois plus en contemplatif, je le vois plus aller... à la rigueur il prenait son canif et il sculptait un bout de bois... »

« Parce que c'est vrai que les fossiles il les a découverts un peu « sur le tard » entre guillemets parce qu'en 70, il avait quoi ? Il était plutôt dans la quarantaine... Oui on voyait bien que c'était quelque chose qu'il découvrait, parce que autant il s'était intéressé à tout ce qui était animal et végétal autour de lui, tout d'un coup il a découvert qu'il y a eu un autre monde... animal... et ça, ça l'a passionné. »

« Mais sur la fin de sa vie il n'avait plus envie de taxidermiser, c'est Suzette qui faisait, sa femme qui faisait le boulot, je sentais bien que c'était plus son truc, il avait passé la main, il lisait, il dessinait, il était devenu contemplatif. »

2. À côté ou avec le déroulé du fil d'une vie, le récit de la collection convoque aussi des moments et relations familiales. Ce peut être ceux où se réalise le travail de taxidermiste et la distribution des rôles qui l'accompagne.

« Voilà c'était un truc familial et il y a des souvenirs qui restent du coup après. » La division du travail attribuée à l'épouse le travail sale de dépeçage, tâche peu visible et pourtant essentielle puisque qu'il s'agit de retirer de l'animal mort toute ce qui pourrait être le support à un développement ultérieur de pourriture. Dans les récits, c'est le modelage qui est valorisé, le tannage comme le dépeçage sont peu présents, et en cela ils diffèrent de la description de son travail que peut opérer un taxidermiste aujourd'hui. Dans le cas de Gérard Mourey, c'est la capacité du taxidermiste à redonner vie, le travail de refiguration qui sont mis en avant et par là-même la connaissance des animaux par la posture et le regard.

« Alors, moi de ce que je m'en rappelle, ma grand-mère elle était assise à sa table et mon grand-père il était debout à l'établi et il y avait un morceau de bois qu'il taillait par exemple pour la forme d'une tête de chevreuil, alors, je le vois encore, il mettait la

tête, il mettait la peau, il enlevait, il recreusait un œil, il refaisait une joue et ça, ça pouvait durer des heures sur une tête pour que la peau se fonde sur le bois. »

« Après c'était plutôt lui qui empaillait et qui mettait en forme, par exemple l'animal à l'affût tout ça c'était lui qui faisait plus ça que la mamie, la mamie elle dépouillait, elle faisait un peu plus le sale... »

Mais l'épouse fait aussi le minutieux, ainsi des oiseaux *« parce que c'était plus minutieux pour pouvoir mettre la paille dedans »*. Ou encore elle emploie son ingéniosité et sa capacité à recycler les objets en découpant, afin de fabriquer des oreilles, des morceaux de carton dans les publicités en carton pour les savons de la pharmacie Rondot.

« C'était de la récup et c'était des belles pubs, c'était les savons Rondot détache-tout, un truc dans le genre. »

De leur côté les petits-enfants peignent les langues alors qu'elles sont encore en bois, les gencives des crânes décolorés pour avoir été bouillis, ou la couleur des yeux.

« Sinon il nous faisait travailler aussi parce qu'il nous faisait peindre les langues. »

« Pour la taxidermie, moi je me rappelle avoir peint les gencives des... parce que du coup, comme pour faire la taxidermie il faut bouillir les crânes donc il ne reste plus rien, derrière il faut remettre les couleurs et ça on a fait. »

« Et peindre les yeux, lui il faisait la pupille et nous on faisait derrière la couleur. »

Les yeux semblent être les premiers éléments de l'activité du taxidermiste auxquels les enfants ont accès tant dans la famille Mourey que chez le taxidermiste de Grand'Combe-Châteleu. Leur manipulation relève autant du travail, du jeu que de la recherche du trésor. L'objet de leur travail, contrairement à celui des adultes, n'est pas constitué de matière organique.

« Oui et puis nous tout gosse, on allait à l'atelier, on était vers mon grand-père et on aimait bien, on allait fouiller dans les yeux et tout ça, on disait : "il a des beaux yeux celui-là", parce qu'il commandait des yeux, alors nous on allait regarder, fouiner. »

Plus tard il s'agira d'entretenir les collections.

« Il fallait qu'on aille toutes les années faire les poussières et les carreaux aux collections. »

« Fallait toujours que ce soit propre, il ne fallait pas de lumière pour ne pas abîmer les animaux, fallait épousseter, soulever chaque truc, elle [l'épouse de Gérard Mourey] en a pris soin, ils en ont pris soin vraiment beaucoup et elle ne pouvait plus faire les carreaux ça faisait vraiment beaucoup alors nous on y allait. »

En 1864, à l'occasion de la vente des collections du fondateur du journal *Le Cabinet du curieux* Eugène Piot, Baudelaire évoquait les collectionneurs :

« Il m'a toujours été difficile de comprendre que les collectionneurs pussent se séparer de leurs collections autrement que par la mort. Je ne parle pas, bien entendu, de ces spéculateurs-amateurs dont le goût ostentatoire recouvre simplement la passion du lucre. Je parle de ceux qui, lentement, passionnément, ont amassé des objets d'art bien appropriés à leur nature personnelle. À chacun de ceux-là, sa collection doit apparaître comme une famille et une famille de son choix »³¹.

Cet apparentement du collectionneur avec l'objet de sa passion et dans lequel il entraîne sa propre parenté – comme un cercle donc de parents humains et non-humains – peut après sa mort se transformer, pivoter en quelque sorte et le discours sur la collection en tant qu'elle représente son auteur permet de dire les façons de s'apparenter avec celui-ci, que l'on soit réellement ou non parent. Le temps est celui des héritiers, comme autant de traces de Gérard Mourey.

« [C'est] quelqu'un qui marque, qui laisse une empreinte. »

³¹ Baudelaire, « Vente de la collection de M. Eugène Piot », in : *Œuvres complètes II*, Paris, Gallimard, p.771.

« Ce n'est pas donné à tout le monde vous savez de bien raconter et de donner ses passions. Lui il avait ces privilèges-là de pouvoir passer et de pouvoir transmettre. Ce n'est pas évident hein ! Et il prenait le temps de le faire, on ne prend plus le temps de rien, la preuve je vous fais venir le samedi. »

« Je ne vais pas répéter ce qu'a dit Yves mais c'est lui qui nous a quand même appris la chasse, alors on était déjà chasseur avant qu'il arrive, petits chasseurs et lui il nous a appris pas mal de choses. »

« Il faisait : "Viens" comme ça [en chuchotant], il faisait venir les enfants derrière le comptoir et il les faisait piquer une pâte de fruits. »

« Je me suis retrouvée à partager un verre de Porto exceptionnel avec le curé, l'oncle de mon mari et Gérard. Et mon mari qui était aussi à ce moment-là dans le périmètre. Donc voilà comment moi j'ai l'approche de mon oncle, c'est une approche un peu romantique en fait parce que moi j'avais 16 ans, j'ouvrais des yeux comme ça devant ces personnes qui avaient des échanges musclés autour de plein de sujets, des sujets de société, des sujets de religion. »

« Je garde quelque chose de très lumineux des échanges qu'on a eus parce que c'était vraiment après quelque chose qu'on voudrait toute sa vie retrouver, des échanges vraiment. »

L'affirmation d'un commun peut se faire au nom d'attitudes héritées et partagées : esprit de collection, rapport au gibier ou à la nature dans une forme revendiquée de respect et d'humilité, modes de sociabilité liées à la chasse et la production d'un moment social qu'elle permet, intérêt pour tel ou tel type de collection...

« Je les connais par cœur (les collections) alors j'y vais moins, oui j'y vais beaucoup moins, j'y ai déjà amené mes petits-enfants et puis je n'aime pas trop déranger non plus, pas toujours aller les voir... »

« Il y a une petite cabane, nous on était en train de casser la croûte là et lui il était un petit peu plus loin. Il arrive, trempé comme nous et il dit à son fils : "qu'est-ce que tu as tiré ?", "j'ai tiré un chevreuil", "et puis t'est allé voir au coup de fusil ?", "non", "tu n't'es pas allé voir au coup de fusil !", "non", "dis-moi où c'était", alors il est parti, on a continué de casser la croûte et une demi-heure après il avait le chevreuil. Il n'acceptait pas qu'on tire qu'on n'aille pas voir, qu'on ne... "on ne laisse pas une bête comme ça ! Ou tu ne tires pas !". Ah oui, il s'était fait tirer les oreilles son fils. Voilà. »

« Chasser que pour la viande c'est mortel, vous voyez le côté viandard c'est catastrophique, à ce moment-là vous tuez n'importe quoi, vous tuez une femelle qui a des petits, vous tuez pour la viande, à ce moment-là ce ne peut pas être possible, il faut chasser et pour la viande et aussi dans une éthique de choix d'animal à prélever par son trophée ou par le prélèvement qu'on doit faire sur une population de gibier. L'un ne va pas sans l'autre. En tout cas c'est ce que j'ai... je suis obligé d'affilier mon père à Gérard Mourey parce que je ne peux pas faire autrement, c'est ce qu'ils m'ont appris. »

« Oui la nature et le fait d'être avec des potes, de boire un coup et puis voilà. »

« Il y avait aussi toute cette notion d'habitude, on se retrouvait au casse-croûte à midi, Gérard Mourey amenait toujours une boîte de champignons que sa femme lui faisait, c'était son truc et mon père était restaurateur donc il amenait des terrines et autres choses et c'était ce moment sympathique du casse-croûte où il fallait absolument que ce soit un moment sympa, ça faisait aussi partie de ça. Bien sûr des bêtises, des conneries, des choses qui sont racontées à tel ou tel moment qui ne sont pas automatiquement... mais ça faisait partie du feu. »

« Ça c'est du Gérard, quand on allait à la chasse dans le Jura, on s'arrêtait toujours à ce petit chalet pour casser la croûte. »

« Moins, alors j'y vais un peu avec la gamine parce que je lui ai montré ça et elle tout à coup ça la passionne aussi, géologue, paléontologue, elle a 10 ans elle a le temps de changer mais c'est marrant. »

4. La collection figuration d'un monde passé et disparu

Le dispositif d'enquête fait apparaître la collection comme un opérateur de la narration de mondes sociaux et historiques disparus, sans nostalgie, et pour cela de critique du monde contemporain³². Déjà nous avons évoqué son rôle de figuration d'un « pan de l'histoire de notre civilisation » et donc d'un déjà passé, ou d'espèces disparues ou raréfiées. À cela il faut ajouter des modes de rapport aux animaux et des modalités de chasse, aux relations entretenues entre les humains, à l'esthétique des pratiques.

« Par contre ce que je peux dire c'est qu'on avait plus de liberté dans ce qu'on faisait, on ne se posait pas de questions, des fois moi si je n'avais pas envie d'aller avec les gens du village chasser le chevreuil, hop, j'allais aux grives, et mon père pareil, hop, un soir il rentrait du boulot : "on va faire un tour aux grives ?", "si tu veux", on faisait les haies en allant à l'étang, on revenait on avait nos deux grives, on était fin heureux, c'était pas la chasse de maintenant. Maintenant quand je les vois partir avec des gilets orange ça me fout les boules, ça me fout les boules ! Je les vois, tu en comptes un tous les 100 mètres c'est pire qu'en Alsace. »

Plus généralement, c'est toute une sociabilité disparue qui est rendue apparente, elle a trait à la pratique de la musique à Morteau, aux relations de voisinages, à des valeurs pensées comme moins présentes comme la solidarité, ou à la place de préparateur de pharmacie. Avec les collections de géologie, c'est un passé long qui est objet d'intérêt et d'une passion qui ne s'arrête pas au ramassage des « cailloux » même s'il est attentif aux opportunités qui peuvent se présenter – tel un chantier – et à leur exposition. L'intérêt est de les documenter par la carte et par les livres de géologie. C'est alors un temps plus long, qui est convoqué et, à partir des ramassages, documenté et exploré.

« Il y a beaucoup de coins qui sont éphémères dans ce genre de truc là, un chantier de maison, un chantier d'enfouissement d'une canalisation, d'une ligne électrique, des trucs comme ça, mais c'est un peu comme l'archéologie finalement, c'est exactement le même principe, une autoroute qui se fait. »

« Il n'y a pas une route qu'il ne connaissait pas dans le département je pense, on passe par là et ils venaient de l'élargir, de la rouvrir etc. Alors bien sûr il y avait eu des travaux à la pelleteuse dans la falaise et ce qui avait été pris dans la falaise amont était déversé dans le versant aval de la falaise et au milieu il y a la route, et : "tiens, ils ont fait des travaux, on va jeter un œil". »

« ...oui ce n'est pas simplement prendre quelque chose parce qu'on l'a trouvé, soit par hasard, soit en le cherchant, c'est aussi le comprendre quelque part. Et c'est vrai que lui il était tout de suite à essayer de trouver le livre qui était lié à la nouveauté du moment parce que ça le passionnait et qu'il savait que les livres lui apporteraient plus de connaissances, de choses mais ça a toujours été. On avait une grosse bibliothèque. »

« On a eu pas mal de livres sur les fossiles, la géologie. »

Enfin c'est une autre économie du temps qui apparaît et pour partie évoquée s'agissant de la transmission, un temps moins contraint et permettant la création et l'entretien de relations humaines, le temps d'éprouver et de saisir la nature, d'accumuler les savoirs et de les croiser..., l'avenir en ligne d'horizon.

« Q. Il avait un souci de l'avenir en fait ?

³² Sur ce point, cf. la partie 4.

R. *Un petit peu oui, je ne sais pas, on peut dire ça comme ça parce qu'il savait qu'il y a des choses qui allaient disparaître. »*

2. Des formes d'attention au monde

Lorsque « l'homme n'est plus le centre du monde mais parmi les choses »¹ s'ouvre à lui un univers infini sur lequel *porter* son attention. À moins que ce ne soit son attention portée sur le monde qui ne le décentre de lui-même et le déplace parmi les choses. Quelle que soit la primauté de l'un sur l'autre, c'est bien de formes d'attention dont il est question dans l'approche du monde par Gérard Mourey, de manières d'être à ce qui l'entoure, de modes de relation à et d'attention comme modalité de savoir.

1. Des formes d'attention au monde

« Il faut (ré)apprendre l'art de faire attention ». « Ce que nous avons été sommés d'oublier n'est pas la capacité de faire attention, mais l'*art* de faire attention. Si art il y a, et non pas seulement capacité, c'est qu'il s'agit d'apprendre et de cultiver l'attention, c'est-à-dire littéralement, de *faire* attention. Faire au sens où l'attention, ici, ne se rapporte pas à ce qui est *a priori* défini comme digne d'attention, mais oblige à imaginer, à consulter, à envisager des conséquences mettant en jeu des connexions entre ce que nous avons l'habitude de considérer comme séparé »². Être attentif c'est en premier lieu être conscient de ce qui existe et le prendre en considération comme existant, c'est-à-dire *prêter* attention. En second lieu, au-delà de la constatation d'une existence, il s'agit de *faire* attention, *donner* attention dans le sens vertueux de la *prudence* dans une philosophie de l'action, d'être dans le soin, la sollicitude, la prévenance face à ce à quoi nous prêtons attention. Être attentif devient ensuite autant une opération visuelle qu'une action de l'esprit, autant un geste sensoriel qu'un geste cognitif, une aptitude qu'une volonté. Faire attention c'est aussi se situer, prendre place ou prendre position³ et cela au moins doublement : dans l'espace d'abord à la même hauteur de ce que l'on voit et perçoit, premier mouvement donc, dans le temps ensuite puisqu'il s'agit de se situer dans un présent diriger vers un futur, second mouvement.

Prêter attention

« Pour qu'une chose soit intéressante, il suffit de la regarder longtemps »⁴. Gérard Mourey veille tout au long de sa vie et au cours de son quotidien à ce qui l'entoure en tentant d'abord de l'estimer, de le reconnaître en tant qu'existant, en tant que « digne d'attention » et ensuite de le comprendre. De cette recherche incessante naissent à ses yeux des sujets à observer, à connaître, à étudier mais aussi à aimer.

« Il allait partir et regarder pendant une heure de temps, je ne sais pas ce qu'il regardait mais il observait dans la nature. »

« On regardait, on allait vers les rivières et on regardait les canards comment ils se tenaient (...) et puis je vous dis, le papa il allait à la chasse, il se mettait sous un arbre et puis si une bête venait il voulait la regarder pendant une heure de temps s'il pouvait. »

¹ Claude Simon, « L'inlassable réa/encrage du réel », in : *Les chemins de la mémoire*, Ste-Foy, Éditions Le Griffon d'argile, 1993, p. 21.

² Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes : Résister à la barbarie qui vient*, Paris, La Découverte, 2009, p.112 et 76.

³ Cf. Georges Didi-Huberman, *Quand les images prennent position. L'œil de l'histoire 1*, Paris, Les éditions de minuit, 2009.

⁴ Gustave Flaubert, « Lettre à Alfred Le Poittevin du 16 septembre 1845 », in : J. Bruneau (ed.), *Correspondance 1*, Paris, Gallimard, 1980, p. 252.

Alors le fusil il n'était pas forcément chaud quand il rentrait ou alors quand on allait au lac de Neuchâtel il allait aussi bien regarder les cygnes, les mouettes... n'importe quel oiseau qui était là. »

Chacune des activités de Gérard Mourey, la chasse, la pêche, la peinture, la taxidermie pour ne citer que celles-ci, sont prétextes à l'observation – lorsqu'elles n'en sont pas le résultat, nous y reviendrons – de ce qui se déroule sous ses yeux.

« L'automne c'était en principe la chasse, souvent il prenait deux, trois semaines de vacances pour aller à la chasse et la chasse pour lui c'était plus une sortie qu'autre chose parce que ce n'est pas quelqu'un qui allait à la chasse pour... c'était plus pour voir, observer. »

Ou bien lorsqu'il commence sa collection de papillons :

« Toutes les occasions étaient bonnes pour aller aux papillons, une promenade, un pique-nique, on était attentif disons ».

Il se positionne *devant* les choses c'est-à-dire qu'il prend place ou position⁵ de manière à ce que les choses lui apparaissent. Autrement dit, c'est à partir du moment où l'on se met en situation de voir que l'on peut être en capacité de regarder, l'attention devient une sorte de dévoilement.

Depuis cette position, Gérard Mourey apparaît sans cesse « *branché sur le monde* », dans une sorte d'éveil le mettant en connexion permanente avec ce qui l'environne. Investigateur, « *inquisiteur de la nature* » nous dira-t-on.

« Quand il allait dans la forêt, il n'était pas tout le temps en train de marcher et il n'était pas tout le temps en train de chercher soit des morilles, soit... à certains moments il se postait au pied d'un arbre et il pouvait parfois se passer deux heures sans qu'il bouge et qu'en fait il captait tout, les sons, les chants d'oiseaux, les bruissements, ça il me l'avait expliqué. »

Ou encore, lors de son apprentissage de la naturalisation pour laquelle il est d'abord allé observer un taxidermiste :

« Il passait des heures là-bas chez le bonhomme, moi je me rappelle, j'avais 12, 13 ans j'y étais allé et je lui avais dit : "mais comment tu peux rester là-dedans, mais ça pue..." ; "ouais mais regarde..." et après il sortait et il disait : "il aurait dû faire comme ça, la bête elle est pas bien", mais il disait rien, il ne gênait pas les gens ».

L'attention dont il fait preuve ne se traduit pas en termes unilatéralement de position mentale ou de position physique. Comme chez Ricœur, l'attention ne se restreint pas au seul état de concentration⁶, ce qui reviendrait à réitérer un partage du corps et de l'esprit, une opposition entre matériel et spirituel telle que l'a initié la métaphysique classique et alors à rejeter l'attention du côté de l'esprit.

L'attention engage le corps et l'intellect et au-delà, un mouvement liant intrinsèquement les deux.

Si la question de l'origine (inaccessible) de son attention ne se pose pas, c'est celle d'une unité d'objet d'attention qui est exprimée.

« Ça ne s'explique pas vraiment, ça a toujours été le monde qui l'intéressait (...) en fait c'est toujours la même chose, au départ c'est tout ce qui est dans la nature. »

Il s'agit de penser cette unité en termes de continuité à travers ses objets d'investigation.

« La chasse, la musique, la taxidermie c'était un peu des fils rouges quelque part et voilà il y avait des passions satellites qui naissaient et qui disparaissaient tout simplement, donc dans les passions satellites il y avait les œufs, les papillons, les fossiles... (...) donc en fait il a marché par période, c'était une passion tout d'un coup qui se

⁵ Sur ce point et pour une définition de « prendre position », cf. G. Didi-Huberman, *op. cit.*

⁶ Paul Ricœur, *Anthropologie philosophique. Écrits et conférences 3*, Paris, Le Seuil, 2013.

déclarait, c'était une passion qui le tenait et petit à petit il en faisait un peu son objectif du moment. »

Cette continuité est dite sous forme d'une chronologie linéaire et continue de l'attention à/sur laquelle se cumulent, s'agrègent, s'enjoignent des moments exprimés, eux, sous formes d'épisodes sériels. Les relations entre « cette loi unique de l'attention générale »⁷ à laquelle des séquences viennent se greffer ne sont pas de l'ordre de la rupture de/dans l'attention, bien au contraire, elles ne sont qu'accroissement de celles-ci. Ainsi donc, si Gérard Mourey porte attention toute sa vie durant à la chasse, la taxidermie et la musique - certains nous dirons également le dessin - ce que nous appelons là la manifestation d'une « loi unique de l'attention générale », à celle-ci viennent s'ajouter des périodes ou séries - œufs, papillons, fossiles - qui viennent certes multiplier les objets d'attention mais surtout intensifier, amplifier le processus d'attention déjà existant et révéler la dynamique de l'attention à l'œuvre.

La narration de la naissance d'un « épisode » vient souligner l'unité et les liens de continuité dans le processus d'attention.

« Après toujours avec cette ligne rouge qui était la taxidermie, je me souviens avec lui et un mes voisins qui était là, on avait 15, 17 ans, on est parti un beau matin chercher des branches pour poser ses bêtes empaillées. Il n'aimait pas poser ses bêtes sur une branche ordinaire, fallait des racines, des choses un peu tarabiscottées, des choses qui soient belles, qui soient remarquables, et un dimanche matin, je me souviens, on est parti dans la vallée du Dessoubre parce que justement les rives du Dessoubre laissaient sortir des racines et ça faisait une belle collecte de racine. Un matin donc on est arrivé vers une petite maison au bord du Dessoubre qui était plutôt une maison estivale, de vacances, elle était fermée d'ailleurs, il n'y avait personne et sur les bords de fenêtre de cette maison, on trouve des cardioceras, je m'en souviendrais toujours, des ammonites de l'oxfordien. Et on se dit : "c'est super !", je ne sais pas si vous voyez, ce sont des ammonites caractéristiques du Jurassique et on se dit : "si les gens les posent là aussi négligemment que ça c'est qu'ils doivent en trouver à la pelle quelque part, donc on va chercher". On va chercher où ? Dans le Dessoubre parce que ça ne peut venir que de la rivière, il n'y a pas d'autre éboulement, affleurement près d'ici et je me souviens toujours on est descendu sous cette maison, la couleur nous a guidés, c'était des marnes grises, de l'oxfordien et on a vu des tâches de marne grise et on a commencé à mettre notre nez là-dedans, on a regardé au fond de l'eau et (...) oh ! C'était une super récolte parce que c'était des ammonites qui étaient posées comme ça partout par terre au fond de la rivière et c'était un peu un trésor donc c'est là qu'a commencé la période fossiles. »

En dernier lieu, pour la phénoménologie husserlienne, l'attention est d'abord considérée de prime abord comme une activité majeure et motrice de la perception⁸. Elle devient ensuite un processus articulé à des actes affectifs, à une intentionnalité affective ou à la disposition affective de l'individu⁹. Bref, l'attention entretient des liens avec l'affect et l'émotion et c'est en ce sens que les objets de l'attention de Gérard Mourey le touchent et deviennent des passions.

« C'était quelqu'un que tout passionnait (...) et je le rejoins sur l'étang c'était vraiment quelque chose qui le passionnait aussi bien pour la pêche que pour les grenouilles que pour la chasse que pour la flore, tout tout... il a adoré cet étang c'était quelque chose qui remplissait sa vie (...). »

Ou bien :

⁷Le registre foucaldien n'est pas utilisé ici sans raison. On reconnaîtrait une proximité avec le vocabulaire utilisé dans *L'Archéologie du savoir*, ouvrage qui vient préciser la construction du savoir historique là où nous cherchons à expliciter les logiques de penser de Gérard Mourey.

⁸ Cf. Nathalie Depraz, « Attention et surprise. Paul Ricœur en débat et au-delà », *Varia*, 23, 2015, p. 261-278.

⁹ *Ibid.*, p. 266.

« Quand il a commencé les fossiles on a dit : “il es fou“, il était capable de traverser la France pour fouiller une veine de fossiles dans le sud-ouest. Il partait deux jours... (...) Il s’est mis à partager cette passion avec le cousin de E. qui avait cette passion en commun avec Gérard, ils en ont fait des kilomètres pour aller chercher des fossiles ».

Donner attention

« Faire attention »¹⁰ dans le sens où l’emploie Isabelle Stengers ou *donner attention* tel que nous le traduisons ici s’entend dans le registre du don, du soin et de la responsabilité. Faire attention c’est avant tout être attentionné pour ce à quoi nous prêtons attention, ce à quoi nous sommes attentifs. C’est la question du partage qui est mis en avant, d’abord dans ce qu’il est possible de partager en termes de sujet, ensuite ce qu’il est possible de partager en termes de volonté d’échanger.

« On pouvait facilement le [Gérard Mourey] rejoindre sur au moins un sujet, c’est quelqu’un qui était très accessible en même temps et qui pouvait discuter avec n’importe qui » mais « Il s’en foutait un peu si les autres n’entraient pas dans son... (...) si vous faisiez vous la démarche de demander il le faisait volontiers. Ce n’était pas un pédagogue né si vous voulez, je ne crois pas. »

Ensuite, c’est la question de la place qu’il se donne dans ce partage, de sa position une fois encore, qu’il veut avant tout en réciprocité et non pas en surplomb, ni par rapport à l’objet auquel il porte attention, ni par rapport à ceux avec qui il peut partager cette attention.

« Il faisait partie c’est le mot, il ne se mettait pas ni au-dessus, ni en-dessous, il n’y avait pas non plus de dévalorisation ».

« Il ne venait pas vous chercher, si on s’intéressait à ce qu’il s’intéresse il prenait et il partageait, si on ne s’intéressait pas... je veux dire ce n’est pas quelqu’un qui allait vous imposer quelque chose. »

« Il nous apprenait les choses comme il les voyait mais ce n’était pas un professeur qui voulait apprendre aux autres ou qu’il se mettait au-dessus d’eux ou qu’il avait des choses à leur enseigner. »

« Ce n’était pas quelqu’un d’austère, c’était quelqu’un d’assez convivial, il ne se prenait pas au sérieux, il ne se prenait pas pour un puits de sciences, au contraire, il ne disait pas, ce n’était pas quelqu’un qui se vantait. »

Des gestes

L’attention que Gérard Mourey donne à ceux qui l’entourent se traduit par certains gestes ou attitudes qui viennent qualifier ses relations aux autres quand ils ne viennent pas le qualifier lui-même.

« C’était quelqu’un qui était très souriant, il avait un sourire comme ça et la différence c’est qu’il y a des gens qui sont souriants parce qu’ils sont heureux, tant mieux, lui il avait un sourire parce qu’il était heureux mais de te voir, de voir la personne qui est en face de lui. C’était une approche complètement différente (...). C’était un sourire qui était non seulement expressif mais aussi communicatif, qui donne envie aux gens d’aller vers lui c’est impressionnant. »

« Il avait une dimension un peu... heu... vous savez comme, comment il s’appelle, comme l’oncle Jules dans Le château de mère de Pagnol, l’oncle Jules avec les enfants, il ouvre son manteau et il a les sucettes dedans et puis les gamins sont là, même s’il n’avait pas tout à fait les sucettes dans la blouse blanche, il avait des pots de bonbons derrière le comptoir. »

La référence à l’oncle Jules des romans de Marcel Pagnol renvoie aux attentions de cet oncle extraordinaire qui régale les enfants de bonbons, fruits, parties de toboggan et promenades en âne. Au-

¹⁰ I. Stengers, *Op. cit.*

delà, il est également celui qui aime vivre, de bon vin notamment, et est maître des chasses familiales. Opposé politiquement à Joseph – père de Marcel et instituteur de la Troisième République – particulièrement sur des questions telles la religion et la laïcité qui marquent de ce début de XX^e siècle, il n'en est pas moins celui avec qui l'ont peut partager amitié, moments conviviaux, celui qui rassemble à défaut de nous ressembler.

« On allait à la pêche (...), tout l'après-midi on tripotait l'eau, on faisait de la boue, on colmatait les pierres et puis quand il arrivait il disait : "maintenant je vais faire un moulin", alors le moulin qu'il nous faisait, il mettait une tige de gentiane, donc creux, pour faire la gouliche comme il disait et puis avec la boîte de camembert, c'était des boîtes en bois à l'époque, il prenait le couvercle il faisait les pales avec le bois du couvercle, ça faisait une espèce de roue, voilà ça, c'était mon papa ».

Du don

Il y a dans le don quelque chose de l'ordre d'une « philosophie de la *relation* (des hommes aux choses, mais surtout des hommes entre eux) et de la *composition* (des affects et des motivations). Et, au fond, une certaine philosophie de la *vie*, comme dépense, élan, générosité¹¹ ». L'attention de Gérard Mourey aux autres se traduit par une générosité triplement qualifiée par la nature de ses dons : créations/compétences, savoirs et temps.

Dons de ses compétences

Gérard Mourey a fait de ses compétences des présents à des moments particuliers de la vie de ses proches. À un ami il a pu ainsi offrir un de ses tableaux :

« Je vais vous montrer tout ce qu'il a fait à l'encre de chine pour me faire plaisir pour mon anniversaire [Il nous emmène voir le dessin en question, il s'agit de deux bécasses mâles en position de combat]. Il a fait ça juste avant de mourir pour mes 60 ans ».

Lors d'un mariage d'un membre de sa famille, il a offert une sorte de concert improvisé :

« Il avait tout un tas de copains qui jouait de la musique, il avait tout un groupe, il y a un copain qui jouait de l'accordéon, il nous a fait une surprise à notre mariage, il est venu avec tous ses copains musiciens, ils ont joué toute la nuit et on ne le savait pas, il est arrivé de Morteau avec tous ses copains musiciens, ils ont animé toute la soirée ».

Ces dons participent à la reconnaissance de celui qui reçoit comme être ou individu particulier aux yeux de Gérard Mourey et à la reconnaissance même de la relation qui les lie, cette intention particulière est en même temps démonstration d'affection.

Don de ses savoirs

« Les gens allaient le consulter comme un médecin et puis à la fois aussi pour les choses de la nature parce que c'était vraiment un mycologue averti, pour le coup extrêmement érudit, il était connu pour ça à des kilomètres à la longue, les gens allaient le rencontrer, lui présentaient le panier de champignons sur le comptoir, enfin dans l'arrière-boutique de la pharmacie et je pense qu'il a évité pas mal d'empoisonnement dans sa vie, il a passé sa vie à expliquer aux gens qu'il ne fallait pas mélanger, il leur triait leurs trucs. »

Don de son temps

Le temps consacré aux autres devient des moments partagés, accorder de l'attention, une forme de prévenance.

« Pour moi c'était un papy aimant qui nous donnait du temps (...) je le voyais comme quelqu'un qui donnait beaucoup mais qui ne donnait pas du matériel ou quelque chose comme ça, s'il passait il avait toujours un petit mot (...) ou il faisait beaucoup de chose avec nous mais il ne donnait pas en argent si vous voulez. »

¹¹ Fabien Roberston, « Mauss, une philosophie du don ? », *Revue du MAUSS permanente*, 28 juin 2017 [en ligne]. <http://www.journaldumauss.net/./?Mauss-une-philosophie-du-don>.

Ou bien en comparaison, lorsqu'un de ses fils se reproche de nous avoir fait venir un samedi, faute de temps : « *Mon père, il ne vous aurait jamais fait venir un samedi, non ça il ne le ferait pas* ».

Du soin

Le mot *soin* en français est étymologiquement le fait de « songer à quelqu'un », en anglais *care* ou *caring* renvoient à des soins que l'on nomme « infirmiers » autant qu'à une éthique de la sollicitude¹². On peut voir deux formes de soin telles que pouvait le pratiquer Gérard Mourey, le premier que l'on peut qualifier de « vital » dans le sens où il engage la vie et la santé des personnes, le second que l'on peut désigner comme « moral » puisqu'il a davantage à voir avec la prudence comme vertu.

« À la pharmacie je me souviens, ce n'était pas rare que les gens viennent parce que le père Mourey il allait arranger le truc et moi je l'ai vu soigner un chien qui était passé sous un camion, alors c'était un de ses copains qui était chasseur, c'était un petit teckel je me rappelle, et je me rappelle ce chien il avait été carrément dépecé au-dessus des épaules, il n'avait plus rien et le gars il venait tous les soirs le faire soigner à Gérard. Il refaisait les pansements etc, jusqu'à ce que la peau repousse complètement. Et puis ce n'était pas rare que les gens viennent pour des petits bobos. Je me souviens un gars il lui avait enlevé un hameçon, avec sa canne à pêche il avait dû s'accrocher le lobe de l'oreille... Voilà des trucs comme ça, c'est anecdotique mais les gens allaient le voir pour tout autre chose. »

Gérard Mourey devient celui qui donne attention en soignant ou qui soigne dans l'attention, il prend en ce sens les traits qu'une figure christique, celui qui soigne dans la gratuité ou l'*agapé*.

À côté de cela, sans être un soin en tant que tel, il s'agit plutôt d'absence de nuisance ou encore de prudence ou de sollicitude :

« Il était à la pharmacie, tous les potins du coin il aurait pu les... mais chez nous je ne l'ai jamais entendu parler des gens dans ce sens-là. Par contre une mamie qui s'était brûlée les jambes il lui disait : "ben vous viendrez à 7h, je vous ferai le pansement tous les jours" pendant 8-10 jours ».

Dans leur *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Diderot et D'Alembert définissent la prudence en ces termes : « Les règles de prudence par rapport aux autres, sont principalement de ne s'entremettre des affaires d'autrui que le moins qu'il est possible, [...] à moins qu'un devoir évident ne l'exige, ou que nous n'y soyons directement appelés par les intéressés »¹³.

De la responsabilité

Faire attention, c'est enfin se penser dans le monde, dans le temps ou plutôt *avec* le monde et *avec* le temps. C'est ici la notion de responsabilité qui est engagée telle que Gérard Mourey a pu la subir puis la travailler.

« C'était quelqu'un qui était responsable, de par les responsabilités qu'il a eues et par celles qu'il se donnait ».

Ses premières responsabilités sont énoncées vis à vis de ses frères desquels il a eu la charge très tôt. Elles sont ensuite dites à partir de sa conception selon laquelle l'homme doit être responsable de ses actes face à ce qui l'environne. L'exemple de l'étang de Noël-Cerneux pour lequel il s'est investi en éclaire le paradigme.

¹² On comprendra par ailleurs que le « soin infirmier » n'est pas dépourvu de questionnement éthique. Cf. Isabelle Rémy-Largeau, « Philosophie du soin, *care* et soins infirmiers : Une revue de littérature pour une recherche au carrefour de la philosophie et du soin », *Recherche en soins infirmiers*, 117, 2011, p. 49 à 59. Plus largement sur la question du soin, cf. Frédéric Worms, *Le moment du soin : à quoi tenons-nous ? Éthique et philosophie morale*, Paris, Presses universitaires de France, 2010 et Lazare Benaroyo, Céline Lefève, Jean-Christophe Mino, et al. (dirs.), *La philosophie du soin. Éthique, médecine et société*, Paris, PUF, 2010.

¹³ Diderot et D'Alembert, « Prudence », in : *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Briasson/David/Le Breton/Durand, 175, t. 13, p. 527-528.

« Ils péchaient tout et Gérard a dit : “c’est complètement idiot ce que vous faites“ donc il avait déjà une vision plus écologique des choses et il leur a fait d’abord se mettre un quota et, avant de prendre les grenouilles, déjà les laisser pondre. Aujourd’hui, il y a des grenouilles ».

En 1989, Félix Guattari publie *Les trois écologies*, texte dans lequel il appelle à déployer la notion d’écologie sur les plans environnementaux, sociaux et mentaux ; déploiement qu’il nommait écosophie. Nous y reviendrons. « La nature a, nous dit-il, longtemps été considérée par les humains comme une mère aux capacités nourricière illimitées. Mais avec l’expansion technologique et la croissance démographique, son caractère de finitude est apparu de plus en plus nettement »¹⁴. Si cette thèse est aujourd’hui largement partagée et légitimée - nous entendons désormais sur les ondes et cela depuis quelques années, la date du « jour du dépassement » qui correspond à la date où l’humanité a déjà consommé la totalité des *ressources dites naturelles* que la terre peut renouveler en un an¹⁵ - la conception selon laquelle l’homme doit répondre de ses actes de manière pratique et morale est novatrice voire précurseur dans les années 1960, période à laquelle Gérard Mourey, lui, le pensait déjà.

« Il voulait éviter de faire ce qui détruit parce qu’il disait qu’on peut prélever sur la nature mais il y a une façon de la faire. C’est pour ça que je vous dis que c’était un écologiste en fait qui n’était pas nommé à l’époque parce qu’à l’époque on ne parlait pas d’écologie mais il avait déjà cette vision de... on peut prélever mais ce n’est pas inépuisable. »

2. « L’art de faire attention »

Reprenons : « si art il y a, et non pas seulement capacité, c’est qu’il s’agit d’apprendre et de cultiver l’attention, c’est-à-dire littéralement, de *faire* attention. Faire au sens où l’attention, ici, ne se rapporte pas à ce qui est *a priori* défini comme digne d’attention, mais oblige à imaginer, à consulter, à envisager des conséquences mettant en jeu des connexions entre ce que nous avons l’habitude de considérer comme séparé »¹⁶. Aussi bien les termes que leur ordonnancement sont importants : « art », « attention » « imaginer », « consulter », « envisager ». L’attention appelle l’imagination en tant que partie intégrante de celle-ci, que modalité de perception non plus dans l’unique acception de rendre visible mais dans celle de rendre possible. Dès lors, l’une et l’autre ainsi inter-liées produisent, provoquent, permettent des pratiques ou des agissements.

Pour Ricœur, l’attention n’est ni pré-perception, ni anticipation, ni même attente, elle signifie plutôt une attitude interrogative et explorative¹⁷. Dans sa philosophie, le travail de l’imagination peut se traduire en un certain usage du langage produisant alors une innovation sémantique¹⁸. En se détachant ici du domaine langagier, nous pouvons concevoir l’attention chez Gérard Mourey en lien avec ce pouvoir créatif de l’imagination¹⁹. Gérard Mourey se situe dans l’acte de création, il ne renvoie pas à la figure du devin qui voit ou pré-voit ce qu’il va advenir mais à celle du créateur dans le sens où il *fait* advenir, il rend possible les choses en plus de les dévoiler.

¹⁴ Félix Guattari. *Les trois écologies*, Paris, Galilée, 2006 (1989), p.405.

¹⁵ La date du 2 août a été retenue pour l’année 2017.

¹⁶ I. Stengers, *op. cit.*

¹⁷ P Ricœur, *op. cit.*

¹⁸ P. Ricœur, *Du texte à l’action. Essais d’herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986.

¹⁹ C’est également ce que tente de dégager Alain Loute pour repenser les liens entre imagination et attention, en se penchant notamment sur des réflexions de jeunesse de Ricœur portant sur le concept d’attention. A. Loute, « L’imagination au cœur de l’économie de l’attention : L’optimisme sémantique de Paul Ricœur », *Bulletin d’analyse phénoménologique*, 2, 2017, p. 494-524.

« Tout ce qu'il empoignait il fallait qu'il en fasse quelque chose. »

« C'était vraiment quelqu'un d'étonnant, le jour où il nous a montré la première canne qu'il a sculpté, je lui ai dit : "mais vous avez fait de la sculpture avant ?", "non, non, pourquoi ?", "je ne sais pas, moi si je prends un bout de bois, je ne vais pas sortir une tête de chouette". »

« En fait il ramenait des bouts de bois, tout le temps, et ce n'était pas n'importe quel bout de bois, il en ramenait avec des nœuds, des... Il disait : "ça je vais pouvoir poser une bête comme ça dessus" et il faisait des cannes dans les bois qu'il trouvait, il sculptait les cannes ». »

S'il imagine dans le bois une sculpture en devenir, sculpture de chien, de femme nue, de chouette etc., il procède à l'identique pour la roche qu'il interroge et dans laquelle il devine le fossile, peut-être ici davantage dans un acte de dévoilement mais qui ne va pas sans projection de possibilité c'est-à-dire sans compréhension de ce qui est regardé et sans imagination.

« Comme d'habitude, un jour on se promenait (...) on passe par [une route] qu'ils venaient d'élargir et de rouvrir. Alors bien sûr il y avait eu des travaux : à la pelleuse dans la falaise et ce qui avait été pris dans la falaise amont était déversé dans le versant aval de la falaise et au milieu il y a la route, et : "tiens, ils ont fait des travaux, on va jeter un œil". On commence à jeter un œil en aval, dans les déblais on va dire et là on a commencé à trouver des empreintes d'ammonites, mais des grosses ammonites mais c'était mal fossilisé, c'est à dire qu'on avait le caillou qui avait éclaté, on avait l'emprunte mâle d'un côté, l'emprunte femelle de l'autre et puis le tour était bien fossilisé mais le cœur on passait son doigt c'était encore de la marne fraîche et on effaçait la marque de l'ammonite en fait. Et puis on s'est dit : "si il y en a comme ça en aval, il y en a peut-être en amont", et donc on a commencé à regarder en amont, je me souviens, ce n'est qu'une falaise, on ne voit que du caillou, et puis à un moment donné on voit un caillou et il me dit : "tu crois que ça pourrait être le dos d'une ammonite ?", on voyais un truc à peine plus arrondi, à peine plus sphérique, un peu moins anguleux qu'un caillou normal disons et puis je lui ai dit : "ça ressemble, ça peut", et puis ça c'était le dimanche matin, moi j'étais reparti au lycée le lundi et je sais que le lundi il y est allé. Il m'a expliqué ça, c'était assez haut dans la falaise, oui je ne sais pas c'était à 2 mètres 50, lui il faisait 1 mètre 80 mais pour aller taper avec un burin là au-milieu il lui fallait un escabeau alors il avait trouvé un vieil escabeau, l'escabeau s'était cassé enfin il avait eu tous les maux du monde à se mettre sur trois marche et à dégager son ammonite mais il avait dégagé une gangue qui était une gangue à peu près comme ça et il a récupéré son ammonite je vous la montrerai, enfin je vois tout à fait laquelle c'est et elle était bien fossilisée jusqu'à cœur et il était tout content de me la montrer le samedi d'après. »

Sa capacité à explorer, voire à l'introspection, s'applique autant à ce qui relève des non-humains que des humains, il permet alors à certains d'entre eux d'être ou de devenir ce qu'ils ne sont pas encore.

« Ça a presque été mon deuxième père à moi parce que quand mon papa est parti en 72 j'avais 15 ans alors c'est lui qui m'a un peu suivi, à retrouver l'école, à bosser, à retravailler, j'étais un petit peu le cancre de l'école et c'est un peu grâce à lui que je m'en suis sorti, j'ai appris un métier qui me plaisait grâce à lui. (...) Il m'a donné les idées parce que moi je vous dis, à l'école j'étais un cancre, j'avais passé un CAP de mécanique mais... par hasard parce que ce n'était pas du tout mon truc, après je suis parti dans le polissage mais ça ne me plaisait pas du tout, ça n'allait pas du tout au boulot et puis du coup il m'a dit : "mais attends, tu peux faire autre chose, il y a des trucs pour les adultes, je vois que tu aimes le bois, tu es quelqu'un qui aime bien travailler avec le bois tu devrais essayer" et c'est comme ça qu'on est parti et puis depuis j'ai fait 40 ans de charpente. »

Pour Ricœur toujours, « l'imagination a une fonction projective »²⁰ nous l'avons dit, mais elle peut également transformer le pouvoir de faire ce que nous sommes en train de faire en un pouvoir d'effectuer des actions possibles, c'est ce que Ricœur appelle la « fonction générale du possible pratique »²¹. Ce qui revient à dire qu'il n'y a « pas d'action sans imagination »²².

Gérard Mourey développe des outils de l'attention, à moins que ce n'en soit les produits, peu importe d'ailleurs. La multiplicité des pratiques qu'il adopte est une forme de consignation de cet imaginaire, de cette forme d'attention particulière. Autrement dit, l'imagination ici vise un réel, elle n'est pas une mise à distance de celui-ci²³ ou la construction d'un autre monde, bien au contraire, elle est un moyen de se « figurer » ce monde ci, de le connaître et d'agir sur/avec lui. Elle ouvre ainsi des possibilités d'être au monde²⁴. Dans la tension existante entre connaissance et action il y a donc ce pouvoir de l'imagination. Parmi les pratiques de Gérard Mourey nous pouvons retenir ici le dessin, la sculpture, la peinture, la taxidermie mais aussi la chasse, la pêche, la recherche des champignons, de fossiles, de œufs ou de papillons. Toutes participent d'un « usage imaginaire du monde »²⁵ c'est-à-dire que, qu'elles soient résultats ou moyens de l'imaginaire, elles sont quoi qu'il en soit implications pratiques de l'imagination et en assurent ainsi la fixation dans une concrétude ou un tangible.

3. Construction des savoirs entre expérience et théorie

Gérard Mourey mobilise plusieurs ressources cognitives pour saisir le monde dans lequel il vit et avec lequel il bâtit des relations. Autodidacte, il acquiert aussi bien des savoirs livresques, que des connaissances par l'observation et la pratique ou par des mises en situation, tout en effectuant en même temps un travail de remémoration, de vérification et de consignation des événements ou de ce qui se déroule devant lui. Il construit ainsi en permanence des savoirs, ses propres savoirs, dans une articulation entre pratique et théorie, entre subjectivation et objectivation. Ce lieu d'articulation, cet « espace autre »²⁶ dans lequel évolue ce va-et-vient constant devient l'emplacement d'une troisième forme de connaissance que nous nommerons, à défaut sans doute, un entre-deux-connaissances, termes qui rend compte du mouvement continue, de l'oscillation à l'œuvre que nous figurons en l'enfermant dans un mot ou une catégorie conceptuelle pré-définie. Lire et inscrire, tels que nous les définissons, sont autant de gestes dans lesquels se déploie la construction de la (des) connaissance(s) de Gérard Mourey.

Entre-deux-connaissances

« On ne sait rien dans l'immersion pure, dans l'en-soi, dans le terreau du trop-près. On ne saura rien, non plus, dans l'abstraction pure, dans la transcendance hautaine, dans le ciel du trop-loin. Pour savoir il faut prendre position, ce qui suppose de se mouvoir et de constamment assumer la responsabilité d'un tel mouvement. Ce mouvement est approche autant qu'écart : approche avec réserve, écart avec désir. Il suppose un contact, mais il le suppose interrompu, si ce n'est brisé, perdu, impossible jusqu'au bout »²⁷.

²⁰ P. Ricœur, *Du texte à l'action*, *op. cit.*, p. 224.

²¹ *Ibid.*, p. 225.

²² *Ibid.*, p. 224

²³ Sartre, pour qui l'imaginaire est la capacité que le sujet a de néantiser le réel.

²⁴ P. Ricœur, *op. cit.*

²⁵ Pour paraphraser Ricœur qui lui parle d'un « usage imaginaire du langage », *ibid.*

²⁶ Michel Foucault, « Des espaces autres », in : *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Quarto Gallimard, 2001 p. 1571-1581.

²⁷ G. Didi-Huberman, *op. cit.*, p.12.

C'est à nouveau la question de la position adoptée qui surgit ici, celle de Gérard Mourey, là, dans une sorte de justesse entre « pratique ordinaire du monde » et « connaissances théoriques », entre logique pratique et « logique logique »²⁸. Il faut entendre dans le premier terme ce qui participe de la pratique ou de la pratique logique. À ce titre, les connaissances que Gérard Mourey obtient par l'observation, par exemple sur les animaux²⁹ ou sur les champignons :

« Il faut déjà les trouver les morilles, un coup il descend à Besançon, vous voyez le plat de Saône, vous voyez où c'est ? Là où il y a les marais, en descendant à Besançon, il voit toute une décharge dans les marais, des vieux cageots, des tas de trucs, il dit : "oh faut que j'aïlle là", il avait trouvé plus d'1 kilo 500 de morilles dans les poubelles au milieu des marais et puis des vraies, des noires, alors ce qui avait été déposé là, un vieux sommier, des vieux trucs en sapin, il avait trouvé un paquet de morilles à cet endroit-là. C'est-à-dire qu'il trouvait des morilles parce qu'il savait où elles poussaient, il leur fallait un certain sol, un certain endroit, nous on ne sait pas, on a beau draguer, draguer, draguer on ne trouve pas, lui il allait, il revenait, il soulevait son capot d'auto et il disait : "t'as vu ?" "il y en avait partout. "Où est-ce que tu les as trouvées ? " "ben là, et puis là, mais pas là" ».

Ou encore ce qu'il sait pour l'avoir pratiqué, en avoir fait l'expérience comme la taxidermie. C'est ici une compréhension sensible et empirique du monde, une connaissance pratique, ou un « sens pratique » tel que l'analyse Bourdieu, qui se différencie de la connaissance théorique selon plusieurs modalités : d'abord en termes de logique de et de construction de, ensuite par sa finalité qui vise l'efficacité et non pas cohérence. En effet, « il faut reconnaître à la pratique une logique qui n'est pas celle de la logique pour éviter de lui demander plus de logique qu'elle n'en peut donner et de se condamner ainsi soit à lui extorquer des incohérences, soit à lui imposer une cohérence forcée »³⁰. Et plus loin : « La théorie de la pratique en tant que pratique rappelle, contre le matérialisme positiviste, que les objets de connaissance sont construits, et non passivement enregistrés, et contre l'idéalisme intellectualiste, que le principe de cette construction est le système des dispositions structurées et structurantes qui se constitue dans la pratique et qui est toujours orientée vers des fonctions pratiques »³¹. Ce savoir pratique, Gérard Mourey l'exerce tout en l'articulant, le combinant, l'enrichissant à la connaissance théorique, en l'objectivant, c'est-à-dire en prenant une attitude extérieure par rapport aux choses observées et pratiquées. Par connaissance théorique il faut entendre un « savoir savant » acquis par méthode et outils scientifiques - scientifiques dans le sens stricte du terme - la capacité d'en tirer des lois générales, des cohérences, des théories. Si nous reprenons l'exemple des champignons, en plus de les avoir ramassés, observés, sentis, goûtés, etc., Gérard Mourey en connaît la taxonomie, la nomenclature et sait les classer selon les lois de la mycologie. Bref, il maîtrise les instruments d'objectivations faisant des champignons l'objet de la science mycologique cela grâce à ses études en pharmacologie ou bien parce qu'il se documente à partir d'ouvrages scientifiques sur le sujet.

- « Il les connaissait bien les champignons, à la pharmacie ils apprenaient à les connaître et pour renseigner les gens, là il était vraiment allé dans ce sens-là et il s'était perfectionné, il les connaissait même en latin les champignons, le nom des champignons

- Ça veut dire qu'il avait... qu'il lisait beaucoup ?

- Oh là là ! Énormément, tout le temps ! »

Il s'appuie donc sur deux types de savoir qu'il fait constamment dialoguer entre eux, prenant de la distance avec l'un et l'autre, tentant de les objectiver en prenant une posture critique par rapport à chacun. Cela il l'exerce en faisant se vérifier mutuellement ces deux savoirs.

²⁸ Pierre Bourdieu, « Le sens pratique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1, 1976, p.43-86.

²⁹ Comme Pergaud, voir F. Ailhaud, « L'autre animal de Louis Pergaud », in : F. Ailhaud et N. Barbe (dirs.), *Pergaud... l'Autre*, Besançon, Éditions du Sekoya, 2017, p. 61-106.

³⁰ P. Bourdieu, *op. cit.*, p. 53.

³¹ P. Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980, p. 87.

Lire

Ainsi, Gérard Mourey peut lire tout à la fois dans les choses, dans les êtres et dans les livres, en pratiquant une autopsie et en vérifiant alors sa « lecture pratique » par celle d'une « lecture scientifique » ou inversement.

Dans le premier sens exprimé de l'oscillation, de la pratique vers la théorie, nous pouvons reprendre l'usage de sa bibliothèque à travers notamment l'exemple de la construction de sa connaissance des fossiles :

« Il avait une bibliothèque, il fallait tout de suite qu'il ait des livres et puis qu'il absorbe, donc les papillons il n'y avait je ne sais pas, quatre, cinq livres de papillons pour déterminer quelle espèce, les oiseaux, les mammifères tout ça, bon ça, ça a toujours été un fil conducteur donc il en a toujours acheté de tout temps, après les fossiles, on a eu pas mal de livres sur les fossiles, la géologie et tout ça et puis la peinture, il a toujours été un adepte de l'art, ma mère m'a encore donné une collection de ces magazines qui sortaient hebdomadairement ou mensuellement, histoire de l'art ou des trucs comme ça, ça avait attiré à la sculpture, à la peinture, tout ce qui était artistique. (...) Les fossiles c'est pareil, on rentrait vite d'une collecte, on avait un bouquin, on essayait de déterminer, on avait une carte géologique : là on est dans telle couche, on doit chercher dans telle ou telle espèce. (...) Et les bouquins il fallait aller les chercher dans une bibliothèque universitaire à Besançon parce que ce n'est pas des bouquins qu'on allait trouver dans une librairie à Morteau. D'ailleurs je me souviens, il était copain avec Nicklès (...) c'était un géologue qui travaillait pour... je ne sais même pas quel institut français, et il a sorti des cartes géologiques de France qu'il nous a données d'ailleurs après et c'est un géologue qui avait répertorié la France par rapport à ses... alors c'est assez grossier parce qu'on ne rentre pas dans le détail d'une carte qui est au 1/25 000 ou 1/50 000, là on est à l'échelle de deux demie France si mes souvenirs sont bons. (...) Comme mon père le connaissait il avait dit : "ce serait intéressant que vous veniez un soir", il l'avait invité à manger, "je me mets aux fossiles, c'est une passion" alors Nicklès il s'est dit : "bon c'est un néophyte qui commence", il était venu avec un livre, très sympathiquement d'ailleurs, c'était un livre de néophytes effectivement et quand il a vu la documentation qu'on avait, il a dit : "ah mais vous en êtes à un stade bien plus avancé finalement" ».

À l'inverse cette fois, il opère le mouvement de la théorie vers la pratique, la seconde venant contrôler la première et mettant ainsi ses connaissances savantes et livresques à l'épreuve de la vérification pragmatique.

« Tout animal qu'il a naturalisé, il lui ouvrait l'estomac et il me disait aussi : "vous savez, il y a des racontars dans les livres, ils disent que la renarde peut manger 80 souris. Moi j'en ai défait des renardes, vous savez le maximum que j'ai trouvé ? C'est 13 têtes de souris, 13 maximum et c'était déjà énorme, quand je trouvais 13 têtes dans l'estomac, elles avaient déjà un ventre comme ça" ».

Inscrire

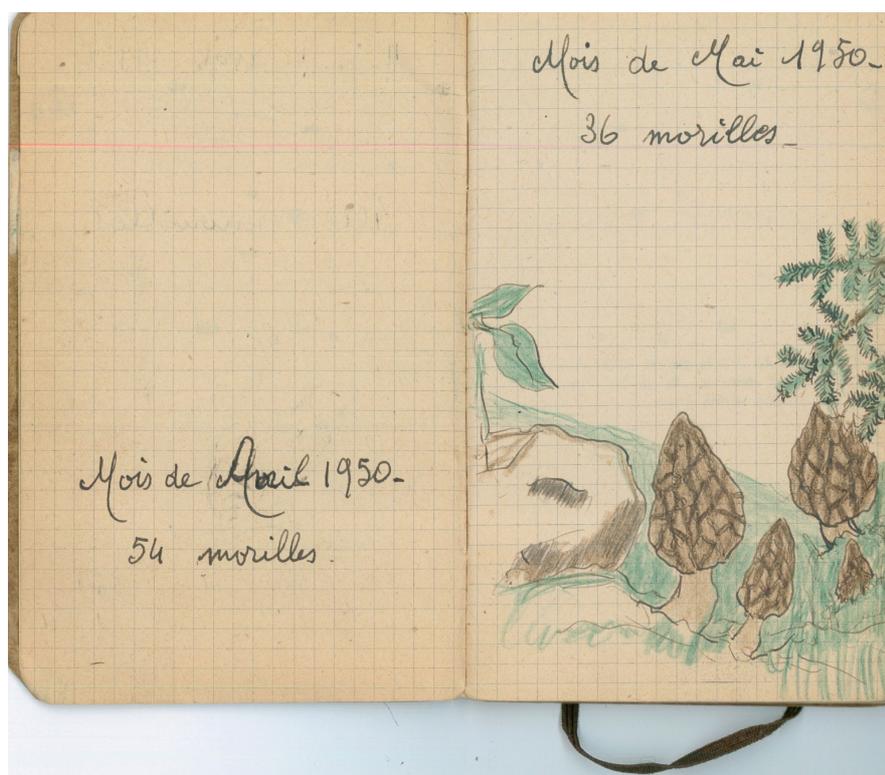
Dans les archives de Gérard Mourey, carnets, croquis et dessins, peintures s'accumulent. Comment participent-ils à la construction des formes de savoirs de leur auteur ?

Gérard Mourey a consigné dans des carnets qu'il a tenu une vingtaine d'années un certain nombre de notes dans lesquelles il rend compte de ses activités de prélèvements. De ces carnets, nous avons pu en consulter 19 allant de l'année 1949 à 1976 et ignorons à ce jour s'il en existe d'autres et le cas inverse, pourquoi ce recensement ne concerne pas toutes les années et pourquoi il s'interrompt. Au fil des ans, les faits relatés se font de plus en plus rares pour ne concerner plus que la deuxième quinzaine de septembre 1976. Ces carnets donnent un aperçu fragmentaire des pratiques de Gérard Mourey concernant la pêche, la chasse, la cueillette. Ce que nous ignorons également ce sont les

raisons qui l'ont amené à enregistrer ainsi ses activités et leur finalité. Néanmoins, nous pouvons penser que ces inscriptions participent – en même temps qu'elles en sont la manifestation – de la construction de cet « entre-deux-connaissances ».

Les carnets s'organisent sous forme de journal, chaque prélèvement y est référencé par date. Le plus ancien carnet s'étend sur plusieurs années, de 1949 à 1957. Il y figure des dessins de la dite prise comme par exemple des dessins de Morilles à côté de l'annotation « Mois de Avril 1950./54 morilles » et « Mois de Mai 1950./36 morilles ». Ce premier carnet porte également les traces de ce qu'on appellerait aujourd'hui sa « consommation énergétique » :

« 10 fagots, 3 bouteilles de gaz, 500 kg de charbon » et en face les dépenses monétaires de ces ressources. Aussi, un inventaire de dépenses diverses y est présent : « 6 chaises 6600 ; 7 douzaines d'œufs 1050 ; facture Lambert 85500 ; papier peint 1160 ».



Carnet de G. Mourey

En parallèle de ce carnet, Gérard Mourey commence dès 1956 - et ce donc jusqu'à 1976 - d'autres carnets dont la forme et la nature de ce qui est consigné se précisent. Il existe un carnet par année qui prend la forme d'un journal dans lequel ses prises sont référencées par jour et par mois. Ainsi peut-on y lire par exemple pour le mardi 22 septembre 1959 : « 3 écureuils, 1 gelinotte coq. Chateleu. Tiré un coq de Bruyère », pour le dimanche 21 mai 1961 : « 12 truites pour 7 livres. Dessoubre », le mercredi 1er mai 1969 : « 1100 escargots, moi 550 » ou le dimanche 14 mai 1961 : « Étuz, œufs, asperges des bois, nids ». Si le lieu de la prise et le poids n'est pas nécessairement indiqué, le nombre y est toujours inscrit. L'absence de prélèvement fait également l'objet de l'attention de Gérard Mourey puisqu'à plusieurs reprises est mentionné « bredouille ». Écraser un animal ou rater un tir participent de la même attention par rapport à sa prédation, on peut lire par exemple le mardi 29 décembre 1959 : « écrasé un chat sauvage à la source bleue, 8^e » ou le samedi 18 septembre 1976 : « loupé 1 pigeon à la combe au fusil ». Peuvent être aussi consignées des appréciations telles que « pêche formidable de 3h à la nuit : 17 truites pour 3 kg » ou encore pour l'année 1971 : « la plus mauvaise année de morilles que j'ai jamais vu » comme parfois apparaissent la mention des personnes avec lequel a eu lieu le prélèvement : « Avec Thierry », « Avec Feufeu »,

« avec ma femme et les gosses » surtout quand cela semble constituer un événement : le dimanche 26 septembre 1976, « Thierry tue son 1^{er} chevreuil à Chateleu ». Aucune allusion à des événements nationaux n'est faite, par contre certains événements locaux, familiaux ou rencontres amicales sont inscrits sur le même plan de diction et d'intérêt que les prises : le samedi 14 septembre 1957 : « mariage », le dimanche 30 avril 1961 : « déménager Feufeu » ou encore le dimanche 1^{er} mai de la même année : « Football avec la musique » et le dimanche 8 septembre 1969 : « camper à la Saule avec les copains de la musique ». Les dates d'ouverture et de fermeture de la chasse et de la pêche sont également précisées tout comme le temps « pluie » ou « par grand froid - 28 à - 30 C°, passage de canards » pour la date du mercredi 1^{er} février 1956. Ce sont également les moments durant lesquels il assure la garde de la pharmacie qui sont notés dans ses carnets, apparaissant, au même titre que certaines conditions météorologiques, comme des impossibilités de chasser, pêcher, cueillir. Globalement, ces carnets, dans la situation rétrospective dans laquelle nous sommes, renseignent sur la saisonnalité des pratiques de Gérard Mourey et le temps cyclique dans lesquelles elles se situent³². Mais, pour revenir à notre propos, ce que nous dit l'existence même de ces carnets c'est qu'ils constituent un outil d'externalisation de la pratique, une manière de mettre cette dernière à distance et ainsi de pouvoir l'analyser. Autrement dit, les carnets deviennent un instrument scientifique, qui, permet une approche théorique de la connaissance pratique, bref, ils sont objectivation qu'une pratique subjective.

C'est un nombre considérable d'images qui ont été produites par Gérard Mourey, croquis, dessins, peintures et... taxidermie. Ces images, en les abordant comme une expérience de la pensée et un exercice du savoir³³, interrogent, à travers leur production, le rapport que Gérard Mourey entretient avec ce qui l'entoure.

Croquis et dessins esquissés sur des feuilles çà et là, sur des verso de factures, des bons de commande, des cartons d'emballage, des nappes en papier lors de repas, sur le plâtre d'une pièce avant qu'il ne soit recouvert de papier-peint, *etc.*, apparaissent comme l'embryon d'un futur tableau ou l'ébauche d'un animal naturalisé à venir c'est-à-dire comme les traces d'une première expérience esthétique qui a le pouvoir de nous interroger, de nous ébranler, de nous inquiéter, de nous faire « saigner intérieurement » comme l'écrivait Georges Bataille et tel que le rappelle Georges Didi-Huberman³⁴, de nous déplacer. Bref, une fois encore il est question de position à partir de laquelle l'expérience est possible : expérience esthétique ; expérience sensible ; expérience intellectuelle à travers laquelle émerge un savoir entre sensible et abstraction, entre émotion et construction conceptuelle.

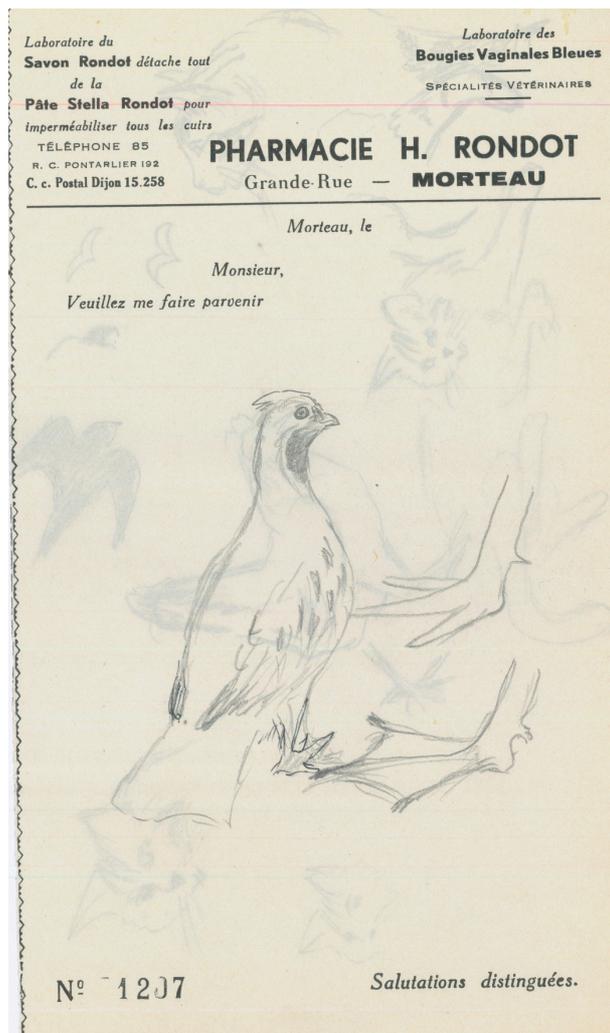
« Il prenait des croquis dans la nature et il dessinait les grandes lignes d'un paysage et puis le reste, je pense que c'était dans sa tête, au niveau des couleurs, de la composition. Oui parce que je l'ai déjà vu prendre des croquis, c'était quelques traits au crayon, ce n'était pas quelque chose de très structuré disons. »

« Il avait une grande finesse de cerveau et puis dans ses gestes, il était très fin pour peindre, pour faire des dessins à la plume, à l'encre de Chine. »

³² Nous pouvons faire une lecture plus approfondie de ces carnets de la même manière qu'ont pu être étudiés certains « journaux paysans ». Cf. à ce titre Tina Jolas et Solange Pinton, « Journal d'un paysan de la Creuse », *Terrain*, 28, 1997, p. 153-164.

³³ Ce sont là deux thèses ou questions transversales à la réflexion de G. Didi-Huberman et qui traversent l'ensemble de son œuvre.

³⁴ Dans un entretien « S'inquiéter devant chaque image », *Vacarme*, 37, 2006, p.6.



Dessins G. Mourey

Dessins, tableaux, taxidermie s'entendent comme un exercice visuel particulier dans lequel « le concept aide à regarder, puis le regard aide, réciproquement, à critiquer, à modifier, à faire bifurquer le concept »³⁵. Le dessin et les croquis particulièrement, parce qu'ils sont ici la plupart du temps étapes de l'œuvre, plus qu'œuvre finale, rendent visible et cristallisent les questionnements et réflexions de Gérard Mourey sur la manière de construire une image, de son « inquiétude du contact entre l'image et le réel »³⁶.

Ainsi en parlant de sa recherche en taxidermie :

« Le dessin l'aidait beaucoup dans la phase finale qui donnait une expression à l'animal » ;

« Il regardait ses dessins il disait : "j'aimerais bien faire cette position là mais comme je peux y arriver ?" ».

En plus de son observation accrue, pour dessiner les animaux Gérard Mourey se référait à d'autres dessins, ceux de dessinateurs animaliers tel que Joseph Oberthür (1872-1956) par exemple. Les illustrations de ce médecin, peintre mais aussi écrivain cynégétique³⁷, sont autant d'équipement pour entraîner son regard.

Gérard Mourey dessinait et peignait des lieux dans lequel il se rendait, ici l'étang de Noël-Cerneau, là un paysage forestier, ailleurs la campagne environnante. Peindre ou dessiner des paysages est une

³⁵ *Ibid.*, p.7.

³⁶ *Ibid.*, p.8.

³⁷ Joseph Oberthür, *Chasses et pêches, souvenirs et croquis*, Paris, Durel 1950.

manière de les parcourir : physiquement par le geste de s'y rendre et de les inscrire sur un support ; mentalement parce que dessiner ou peindre est un processus de sélection de mémorisation, de (re)production bref de pensée. Ce faisant, ce sont des rapports aux lieux qui s'esquissent et peindre ou dessiner deviennent une façon d'habiter un territoire. Ce territoire, nous le définissons ici comme un ensemble de lieux hétérogènes, non cartographiables et desquels on dépend³⁸. En effet, ce que peint Gérard Mourey n'est pas une version subjective d'un territoire objectif, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'une interprétation sensible d'une surface que l'on pourrait mesurer ou reproduire par exemple en traçant des traits pour les limites et des tâches vertes pour les bois. Ce n'est d'ailleurs pas la peinture en elle-même ou ce qui est dessiné qui importe ici mais le fait d'avoir engagé tel ou tel lieu dans la pratique picturale ainsi établissant entre eux un réseau, une interconnexion. C'est là une manière d'être aux lieux qui s'esquisse entre/parmi ces lieux à être.



Tableaux G. Mourey.



³⁸ Bruno Latour, « la mondialisation fait-elle un monde habitable ? », *Territoires 2040*, 2, 2010, p. 9-18. Cet article a été rédigé à l'occasion du rapport de Stéphanie Vuillemin et Clotilde Viannay, *Les représentations territoriales des Français : entre ancrage et mobilité*, rapport à la DIACT, dirigé par B. Latour en 2009.

3. Économie des existences. Esthétiques

1. Esthétique 1. Dans le domaine de l'art ?

Il ne s'agira pas ici, d'un point de vue normatif et attributif, de juger de la qualité, ou non, d'artiste de Gérard Mourey, de désigner ses gestes comme relevant du domaine de l'art ou de les en exclure. Notre rôle n'est pas celui-là et sans doute, si tel était le cas, serions-nous assez dépourvus pour le remplir tant du point de vue de nos capacités de jugement, que de celui de notre posture de recherche se refusant dans ce moment à toute hiérarchisation de valeurs, ou encore de l'absence de Gérard Mourey.

Par contre il s'agira de s'intéresser à l'attribution de la qualité d'artiste à Gérard Mourey – quelles productions l'autorise-t-elle ? –, de voir ce qui y est visé ainsi que ses modalités, particulièrement des imputations de don, de travail en singularité et unicité, d'une attribution de réputation ; toutes caractéristiques de la désignation de postures et d'actions comme relevant d'un régime artiste.

D'abord il nous faut remarquer l'emploi même du mot artiste pour qualifier Gérard Mourey. Ce qui est là désigné peut être la pratique de la taxidermie en général ou la sienne en particulier. Ils sont, et il est, artistes parce que taxidermistes, parfois taxidermistes parce que artistes. Dans les deux cas, le lien est alors direct et monocausal.

« Les taxidermistes ne sont pas toujours chasseurs d'ailleurs, la plupart du temps, je ne crois pas, alors c'est vraiment ce sens artistique je pense. »

« Oui et je me dis que c'est quand même des artistes ces gens-là, on ne peut pas aller contre, et mon grand-père, il était artiste dans son métier et puis voilà. »

« Oui en fin de compte c'était un artiste pour moi, il ne faut pas oublier ça ! »

« Oui il était plus artiste que tout être. »

« Oui c'est ça, c'est ce côté artistique qu'il avait. »

Au-delà mais avec la taxidermie, l'imputation de qualités peut être adossée à un ensemble de pratiques qui viennent s'y ajouter : la peinture, le dessin, la sculpture, la musique.

« Et puis pas qu'une collection. Parce qu'entre les animaux naturalisés, les fossiles, les papillons, les cannes sculptées, ses tableaux, parce qu'il peignait, c'était vraiment un artiste. »

« Il y a l'artiste évidemment, taxidermie, peinture, sculpture, il jouait de la musique aussi. »

Il y a attribution de qualités propres, particulièrement d'un talent, talent qui n'est pas mesurable, voire définissable de façon générale. Il ne peut être attribué qu'au regard de ce qu'il produit, ici en relation de *mimesis*.

« Il avait un véritable talent, mais il a appris, le dessin il a lu, il a lu Oberthür, des livres comme ça. Il avait une bibliographie très riche, des livres à n'en plus finir. »

Le talent est quelquefois rapporté à un don, parfois explicité par des capacités de vision et d'analyse.

« Un artiste dans tous les domaines. J'ai rarement vu quelqu'un peindre comme il peignait, sculpter comme il sculptait, empailler les animaux comme il l'a fait, ses collections de fossiles. »

« ... il avait l'âme d'un artiste. »

« Il était doué artistiquement. »

« Et puis je vous dis, pour faire ça il faut être artiste, il faut vraiment aimer, comme pour dessiner et pour peindre c'est pareil, il faut aimer, faut être donné là-dedans, il faut avoir l'œil fin et le cerveau fin, il faut tout observer. »

« Comme celui qui peint ou n'importe quoi, lui au bout il y a quelque chose qui sortait, on ne l'a jamais considéré comme un artiste mais il avait un don. »

À côté de ces attributions en propre, la définition de Gérard Mourey comme un artiste peut se faire par contiguïté ou contagion, par appariement à d'autres personnes qu'il fréquente – un photographe voisin aux qualités artistiques par exemple – et qui sont reconnues comme tel, par comparaison avec de grands artistes.

« Lui c'était vraiment un photographe avec vraiment des talents artistiques mais qui était également connu pour son côté très dilettante, il était très bordélique, il perdait les photos des gens, il y a des gens qui couraient après leur photo de mariage donc il était quand même un petit peu réputé aussi pour être quelqu'un de très bordélique donc à peu près tout le contraire de Gérard, donc mon oncle. Donc à un moment donné, forcément, habitants dans un espèce de triangle qui fait 100 mètres, il y a eu la rencontre. »

« À lui tout seul on pourrait dire que c'était un Picasso, pour moi c'était un Picasso, pour redonner une allure, on parle des tableaux de Picasso mais on pourrait parler de lui comme de Picasso. »

Enfin, il y a attribution d'une réputation, dans un espace de comparaison donc, en particulier au regard du travail du taxidermiste chez lequel Mourey a été formé.

« Il y avait Mautet à Grand'Combe-Châteleu c'est lui qui l'a initié à la taxidermie mais après... »

« Il a connu Gérard et de réputation. »

« Il y en avait un qui était à Grand'Combe-Châteleu qui empaillait franchement je ne dis pas que c'était mal fait mais c'était pas le même boulot. »

Talent, don, vocation, réputation ces mots sont largement employés, de façon générale, pour qualifier de façon commune – c'est-à-dire identifier et reconnaître – artiste et travail créateur¹. D'autres qualités ou d'autres mots le sont également, comme la valeur de singularité par laquelle, le travail comme la personne de Gérard Mourey sont également caractérisés. Avec les animaux qu'il naturalise, nous sommes face à la recherche constante de l'unicité et de cette singularité c'est-à-dire d'œuvres originales et non pas de répliques en série comme ceci peut être attribué à des taxidermistes achetant leurs moules contrairement à lui qui modelait ses spécimens. Sa posture apparaît assez loin des préoccupations de la vie quotidienne, *« mon père c'était pas un gestionnaire, c'était plus un... il avait l'âme d'un artiste »*. Sa personnalité, pour poursuivre, apparaît marqué du sceau de la singularité, parfois jusqu'à l'égoïsme et à l'incommensurabilité que l'on peut éventuellement marquer du nom propre d'autres singularités construites comme tout aussi incommensurables, le faisant ressembler à un personnage de roman comme l'Oncle Jules de Marcel Pagnol ou de grands hommes déjà constitués comme Louis Pasteur et Victor Hugo² dont il possédait d'ailleurs un petit buste. La grandeur du taxidermiste est parfois renforcée par la petite valeur de sa formation scolaire ou professionnelle³.

« Mais je savais déjà dès le plus jeune âge qu'il était hors du commun, ça c'était déjà palpable quand on était enfants. C'était une personne qui avait une aura populaire

¹ Cf. l'analyse ou la critique qu'en fait Pierre-Michel Menger, *Le travail créateur. S'accomplir dans l'incertain*, Paris, Seuil/Gallimard, 2009.

² On remarquera que les trois personnages ont été saisis par des stratégies régionalisantes.

³ Ce mécanisme est aussi à l'œuvre par exemple s'agissant de construire la grandeur de Pasteur. Cf. N. Barbe, « Les revenances de Louis : domestiquer Pasteur ou être domestiqué ? », in : N. Barbe et D. Raichvarg (dir.), *Les vies de la pasteurisation. Récits, savoirs, actions : 1865-2015*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2015, p. 245-254. Celui qui est devenu grand a d'autant plus de mérite qu'il était, au départ, petit. Le tout s'agissant de Pasteur sur fond de promotion de méritocratie républicaine.

parce que... par le biais il avait eu cette formation qui à l'époque n'était pas exceptionnelle, il n'était ni médecin ni grand professeur de sciences ou je ne sais pas quoi, il était juste préparateur en pharmacie. »

« Moi c'est la seule personne que j'ai connu avec autant de talents conjugués, c'était impressionnant. C'était un homme exceptionnel aussi en plus de son talent. »

« Après moi je dirais avec un regard plus adulte que c'était un être fantasque probablement un peu isolé dans une bulle intérieure j'imagine. »

« Et puis, il avait une dimension un peu... vous savez comme, comment il s'appelle, comme l'oncle Jules dans le Château de ma mère de Pagnol, l'oncle Jules avec les enfants⁴. »

« Parce que quand on le regarde on pense à Victor Hugo tout de suite. »

« On aurait dit Pasteur. »

« C'était quelqu'un. »

« C'était un personnage. »

« Un sens artistique qui était impressionnant. »

Dans la modélisation qu'ils font des principes et valeurs de références évoqués par les acteurs pour justifier actions et positions, Luc Boltanski et Laurent Thévenot mettent en avant ce qu'ils appellent des mondes parmi lesquels celui de l'inspiration⁵, dans lequel se trouve les artistes, caractérisé par des traits rencontrés chez Gérard Mourey comme la singularité déjà évoquée ou le nom propre mais aussi la passion dévorante et le peu d'attrait pour les choses du quotidien, l'état de la personne plus que le métier, l'intuition ou encore la création.

« Ce n'était pas son métier taxidermiste, bien sûr il vendait son travail mais ce n'était pas son métier comme quelqu'un qui le fait actuellement. »

« Je ne sais pas comment il avait ses repères et ses intuitions. »

« Ses frères ils étaient horlogers, enfin ils travaillaient dans l'horlogerie mais ils n'ont pas fait tant de choses, enfin de création que lui en tout cas c'est sûr. »

Autrement dit les registres argumentaires pour qualifier Gérard Mourey sont apparentés à ceux qui qualifient les artistes.



2. Esthétique 2. La collection comme configuration d'un monde

Gérard Mourey et (par) ses productions sont donc assimilés au domaine de l'art. L'établissement d'un tel domaine repose sur un geste de départage entre ce qui en est et ce qui n'en est pas. Il n'y a pas d'essence de l'art, parfois sacralisation philosophique ou valorisation mondaine du moins dans le monde occidental. « Le singulier de "l'art" désigne le découpage d'un espace de représentation par lequel les choses de l'art sont identifiées comme telles »⁶. Pour autant, s'agissant de préciser et suivant pour cela la distinction établie par Jacques Rancière, le travail de Gérard Mourey ne semble

⁴ Dans le roman de Pagnol, l'Oncle Jules est chasseur, conteur de ses exploits réalisés lors de parties de chasse mémorables, expérience à laquelle se mesure le père de Marcel, instituteur et examinateur au certificat d'études. L'Oncle Jules incarne aussi la virilité.

⁵ Luc Boltanski, Laurent Thévenot, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.

⁶ Jacques Rancière, *La méésentente. Politique et philosophie*, Paris, Galilée, 1995, p. 36.

pas relever d'un « régime esthétique de l'art » au sens où il n'échappe pas aux normes représentatives.

« C'était un esthète je crois, il faut que ça fasse naturel, ah oui les yeux il fallait peindre, trouver la bonne couleur, oh là là ! »

Sa qualité d'artiste est principalement inscrite dans un régime représentatif⁷. L'œuvre est lue comme une bonne image de, et la pensée sur le monde de Gérard Mourey s'exprime sans doute ailleurs, son rapport aux animaux, sa façon de gérer l'étang de Noël-Cerneux...

À cela échappe sans doute l'accrochage de séries d'animaux comme expression d'un goût individuel. Ou certains tableaux comme un autoportrait où le peintre se représente dormant au pied d'un arbre alors qu'un renard passe derrière.

« Parce qu'on va mettre deux animaux l'un à côté de l'autre. Ou ça va ou ça ne va pas. C'est un peu comme quand on fait un tableau, on met une couleur et puis elle ne nous plaît pas et ben on en met une autre. »

« Et puis tu sais il y a un tableau dans lequel il s'est représenté allongé contre un arbre avec un renard qui passe et un coucher de soleil. On dirait presque un autoportrait, je ne sais pas s'il l'a dit comme ça mais... »



Pour autant, par les moments narratifs que nous avons suscités, Gérard Mourey et ses productions appartiennent à une « esthétique première » c'est-à-dire des manières de sentir, de voir et de dire

⁷ J. Rancière, *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La fabrique, 2000,

qui se disent parfois dans un rapport de commun avec le taxidermiste. Particulièrement, ces moments produisent une configuration sensible d'un certain monde, une visibilité de données sensibles⁸ liées et actualisées dans différentes activités.

C'est bien sûr le cas de la chasse où par exemple le sensible est du côté de l'écoute et du son et principalement lié au chien. *Ascoltando*.

« C'est rare qu'on n'entende pas les chiens chasser, les chiens ça chasse tout le temps, tout le temps et rien que ça c'est un plaisir d'entendre travailler les chiens et au début de la chasse on sait à peu près ce que c'est comme gibier et après on est sûr que c'est un chevreuil, il est passé par là donc c'est un chevreuil, et après où il va tourner et les chiens le ramènent ici, c'est tout un travail que le chien fait pour le chasseur, il le fait aussi pour lui mais c'est un plaisir, un plaisir de savoir que le chien il a bien travaillé. »

« Les chiens c'est quand même beau quand il y a une belle menée, des chiens qui tiennent 10 minutes et qui tournent, qui ramènent, on entend que vous êtes là au milieu, vous sifflez un coup. »

C'est l'esthétique première du temps via la question du moment, l'état de la nature alors, la sociabilité déjà évoquée, jusqu'à la présence de Gérard Mourey.

« Nous c'était pour passer une bonne journée, un beau matin c'était de partir avec les chiens et de les écouter chasser avant de tirer un coup de fusil. Ça, ça suffisait, on était content, on avait fait la chasse, on avait fait courir les chiens, on avait pris plaisir à marcher dans le marais ou dans le bois et puis il n'y avait pas que ça, il y a aussi que c'était la saison des champignons alors quand il n'avait pas chassé... »

« Mais vous verriez ce respect, cette ambiance, on croirait que c'est le père Mourey qui vient encore là parce qu'on chasse... »

Ou encore le rapport à la nourriture.

« Je me suis retrouvée à partager un verre de Porto exceptionnel avec le curé, l'oncle de mon mari et Gérard. »

« C'est-à-dire que si vous avez tiré un animal dans une grande chasse et que vous le regardez tout juste et que vous êtes content de votre coup de carabine, il y a quelque chose qui ne me convient pas. Ce n'est pas marrant de vider un animal, de mettre les deux mains dedans mais si vous l'avez tué, si vous avez prélevé cet animal et que vous ne fait pas ça, quelque part il y a quelque chose qui n'est pas juste, et eux c'était ce comportement-là. (...) aller au bout de l'acte de chasse parce que c'est aussi très beau à Noël de ramener la famille autour d'un plat de sarcelle parce que c'est le meilleur des canards ou d'un plat de bécasse ou un plat de bécassine ou un plat de grive vous voyez ce que je veux dire ? C'est une sorte de fête bucolique extraordinaire, même d'une selle de chevreuil ou ce que vous voulez mais ça doit se faire comme ça avec une bonne bouteille de vin c'est ça aussi la chasse, c'est aussi le casse-croûte. »

« Oui mais il était surtout gastronome et le lien il est là parce que les champignons, la nature, le potager, les choses qu'on va manger, qui vont être bien cuisinées c'était ça qui faisait le lien, parce que le curé était gourmand aussi et il aimait le vin. Et l'oncle de Jean, c'était un connaisseur en vin, il avait une cave extraordinaire ton oncle et du coup c'était ça le point de rendez-vous. "Venez à 4 heures", à mon oncle où au curé, "on va se boire un petit porto de derrière les fagots ou un petit vin d'Alsace" donc c'était comme ça qu'il y avait des réunions et que ces personnes se sont trouvées liées. »

⁸ Jacques Rancière, « Politique et indétermination esthétique », in : J. Game et A. Wald Lasowski (dir.), *Jacques Rancière. Politique de l'esthétique*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2009, p. 157-175.

3. Esthétique 3. Invention de soi et pastorale

Par esthétique de l'existence il faut entendre la production de sa subjectivité. Nous ne reviendrons pas ici sur cette question s'agissant de Gérard Mourey et qui traverse tout notre texte. Mais sur les façons dont ce dernier est un point d'appui pour la production de subjectivité chez les autres. Entre les deux il y a d'ailleurs une grande différence. Là où Gérard Mourey est présenté comme à la recherche et la mise en œuvre d'une éthique personnelle, ceux qui le suivent invoquent plutôt l'adhésion à des normes de comportement ou à des morales comme code de règles⁹.

Les grenouilles de l'étang de Noël-Cerneux en sont un bon exemple. Devenu président de l'association qu'il administre, il introduit un nouveau mode de gestion des batraciens, alors que jusque-là « le profit » primait : « ils péchaient tout ».

« Et moi les premières années où j'en ai fait partie quand c'était l'ancien président, il ramassait 40, 45 000 grenouilles jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus, et quand mon père a repris on était à 20, 25 000 grenouilles parce que comme il n'y en avait plus... il y avait plus que des crapauds, il a dit : "faut vite arrêter tout ça si on veut refaire quelque chose". On a refait des petits étangs sur les côtés pour protéger les œufs, il a mis tout ça en place et c'est toujours comme ça maintenant. »

« C'était des gens très « intéressés ». »

« Il n'y avait pratiquement plus de grenouilles. »

Les mêmes principes sont à l'œuvre s'agissant de la chasse.

« Par exemple, je vous dis, si c'était une bête rare, même s'il l'avait au bout du fusil, il n'allait pas la tuer pour la tuer, pour l'avoir. »

La figure de l'écologiste avant l'heure est parfois évoqué, écologiste concret parce que s'appuyant sur des savoirs empiriques¹⁰.

Son mode d'action est présenté comme sans brutalité ou contraintes.

« Non et puis lui il savait présenter les choses, il savait parler aux gens, ils savaient les convaincre, il avait un esprit de corps, un esprit de convaincre les gens sans les brusquer, sans... il prenait les anciens par le cou il disait : "tu vois, regarde, si on fait ça comme il faut on aura quelque chose plus tard, dans 10 ans on pourra encore venir là pour se faire plaisir". Il savait présenter les choses d'une manière où on ne pouvait pas dire non. »

« Il ne disait pas des choses comme : "c'est moi le président, c'est moi qui décide", non, il disait : "tu vois, si on le fait comme ça, on a toutes les chances de léguer quelque chose à nos petits-enfants" et il revenait souvent sur c'te phrase là parce que lui ça lui tenait à cœur. »

Bref une sorte de modalités pastorales de gouvernement des autres ou de pouvoir¹¹. Ce dernier est caractérisé non par une forme répressive mais comme une conduite par un guide qui veille et prend soin, qui est bienveillant individuellement et fait faire, ceux qui sont ainsi gouvernés ne se manifestant que peu comme entité.

⁹ M. Foucault, « Une esthétique de l'existence » (1984), in : *Dits et écrits 2. 1976-1988, op. cit.*, p. 1549-1554.

¹⁰ Même si d'autres sont convoqués.

¹¹ M. Foucault, *Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France 1977-1978*, Paris, Gallimard/Seuil, 2004.

4. Une collection en forme de critique du monde

« Si un homme marche dans la forêt par amour pour elle pendant la moitié du jour, il risque fort d'être considéré comme un tire-au-flanc ; mais s'il passe toute sa journée à spéculer, à raser cette forêt et à rendre cette terre chauve avant l'heure, on le tiendra pour un citoyen industriel et entreprenant. »

Henri-David Thoreau, *La vie sans principe*, Paris, Mille et une nuits, 2004 (1863), p. 10-11.

Dans les discours, depuis Gérard Mourey et sa collection émerge une critique du monde d'aujourd'hui, de son fonctionnement, de son état, des enjeux dont les priorités varient en fonction de qui les émet. La collection autant que l'homme deviennent des points d'appui confrontant le passé au présent non pas dans un registre nostalgique de regret d'un temps révolu ou au contraire ringardisant le passé au nom de la modernité mais en situant le passé dans le présent selon un mode comparatif qui ouvre les portes à une réflexion sur ce monde tel qu'il a été construit et tel que nous le construisons aujourd'hui pour pouvoir l'habiter. Mais comment l'habiter ? Gérard Mourey et sa collection nous interrogent, depuis aujourd'hui, sur un présent et un devenir. C'est un monde appauvri par l'expérience que l'on s'autorise à en faire et par une raréfaction de ce qui reste aujourd'hui en termes de « vivant ». La chasse y est convoquée en tant qu'elle est englobée dans des rapports sociaux et qu'elle configure des rapports au vivant, qu'elle est façon d'habiter ce monde. C'est alors la question de la « bonne » ou de la « mauvaise » chasse qui se pose en termes de pratique, de finalité, de réglementation.

1. Appauvrissement de l'expérience d'un monde appauvri

Crise de l'attention

L'attention, telle que nous l'avons déjà évoquée plus haut¹ avec ce qu'elle implique comme relation au monde, dont l'imagination, par exemple, en est une des modalités, se doit d'être confrontée à la question de sa place actuelle dans le monde présent. Cette collection créée par un homme attentif à ce qui l'entoure, qui pratiquait *l'art de faire* attention à ceux/ce qui le concernait ne pourrait aujourd'hui exister faute d'une « économie de l'attention »², d'« un capitalisme cognitif »³ implanté dans nos actuels rapports au temps.

D'une part, nous n'avons plus le temps de mener une vie telle que l'a vécue Gérard Mourey, une vie d'observation, de contemplation parfois, de création, d'érudition, d'apprentissage de connaissances et de techniques bref de ce que nous considérons aujourd'hui soit comme de simples loisirs ou hobbies, soit comme étant l'affaire de quelques spécialistes et experts. Les acquis et pratiques de Gérard Mourey sont aujourd'hui, hors cadre, en dehors des régimes de vérité du monde actuel qui s'organisent autour de ce que Bruno Latour nomme « les trois sœurs » ou « les trois divinités conjointes » à savoir l'Efficacité (technique), la Rentabilité (économique) et l'Objectivité (scientifique)⁴. Se pose alors la question de savoir si Gérard Mourey pourrait exister,

¹Cf. partie 2.

² Dans une économie de l'attention, les présupposés habituels d'une économie de production sont renversés. Ce ne sont plus les ressources telles que l'énergie, les matières premières, le travail etc., qui sont rares, c'est aujourd'hui l'attention. Autrement dit, la ressource la plus rare est moins localisée du côté de la production que du côté de la réception. Yves Citton (dir.), *Économie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme ?*, Paris, La Découverte, 2014.

³ Y. Citton, « Économie de l'attention et nouvelles exploitations numériques, *Multitudes*, 54, 2013, p. 165. Cf. aussi sur ce point l'article de Georg Franck et Christophe Degoutin « Capitalisme mental » dans ce même numéro de la revue *Multitudes*, p.199-213 dans lequel ils montrent que la publicité, qui dépend des médias, participe d'une forme d'exploitation de notre attention, cette dernière étant un capital-en-devenir, une richesse toute aussi importante dans l'économie actuelle que les formes monétaires.

⁴ Les majuscules sont de l'auteur. B. Latour. « Le rappel de la modernité - approches anthropologiques », *ethnographiques.org*, 6, 2004 [en ligne]. <http://www.ethnographiques.org/2004/Latour.html>.

dans la marche actuelle du monde, comme il l'a fait.

« Aujourd'hui, on ne sait plus regarder donc on ne voit plus, on n'a plus le temps donc... (...) Notre évolution est ce qu'elle est (...), Gérard Mourey a vécu il y a 40 ans maintenant il ne serait peut-être pas heureux, comment je pourrais dire ? Bousculé dans sa tranquillité ».

De cette raréfaction du temps, naissent les concurrences industrialo-médiatiques autour de la capture de l'attention. C'est ce que désigne la formule désormais connue de Patrick Le Lay directeur général de TF1 par rapport au « temps de cerveau humain disponible ». L'idée étant de créer du divertissement pour préparer le téléspectateur à la réceptivité des messages publicitaires⁵. L'attention devient objet de marchandisation.

La réponse à cette incapacité à vivre aujourd'hui comme Gérard Mourey est peut-être donnée par le legs éclaté, distribué de ses savoirs, pratiques et relations entre différents héritiers biologiques ou spirituels : until s'exerce toujours au dessin et à la peinture, tel autre a continué un temps la taxidermie, d'autres la musique, l'ACCA de Noël-Cerneux entretient le même rapport à la chasse que Gérard Mourey, certain est devenu président de l'étang du village, plusieurs membres de sa famille s'adonnent toujours à la recherche des lépidoptères, à la mycologie ou à la paléontologie... D'autre part, nous n'avons plus ni l'envie ni le besoin de *faire* attention, c'est la vitesse de l'accès à l'information qui prime sur la construction de la connaissance.

« On est dans une soirée tout le monde à ça [en montrant son téléphone], "tu connais la différence entre une marte et une fouine ?", avant c'était un jeu, alors d'une part vous pouvez dire n'importe quoi parce que personne ne pouvait le contrôler mais vous aviez la connaissance, aujourd'hui vous ne l'avez plus, c'est lui qui l'a, il va vous donner la différence entre une marte et une fouine avant de le dire, avant pas possible. Donc vous aviez la connaissance dès qu'il y a la connaissance il y a le savoir, aujourd'hui ça disparaît, est-ce que c'est bien pas bien ? Encore une fois c'est un constat. (...) Gérard Mourey (...) incarnait cette figure de vieux sage vous voyez, mais il l'était réellement parce qu'il avait cette connaissance et passer une soirée avec lui, il vous donnerait son savoir toute la soirée donc c'était assez intéressant mais maintenant les jeunes générations disent : "mais moi je m'en fous de ce qu'il dit, si je veux savoir je sais". Vous vous rendez compte les différences de rapports humains que ça crée, c'est énorme ! ».

C'est un appauvrissement de l'expérience qui est pointé ici puisque la connaissance, pour l'acquérir, demande d'apprendre de, c'est-à-dire des rapports humains ou sociaux, de la constance, de l'effort, de l'attention et bien sûr du temps. Elle est un chemin plus qu'un aboutissement. L'information quant à elle ne demande ni temps, ni attention. Elle est comme donnée sans nécessaire persévérance. Même s'il s'agit de deux entités différentes par nature et de deux démarches distinctes, la seconde tend à remplacer la première. L'information n'était qu'étape de la connaissance là où aujourd'hui elle en devient la similitude, prise sans distance critique ou analytique là où Gérard Mourey allait vérifier les faits dans des études et des études dans les faits pour affiner sa connaissance. Cette confusion et absence de distanciation en reviendrait à « *habiter le temps* sur le mode de l'impuissance »⁶. Ce seraient aujourd'hui les technologies numériques qui, donnant accès avec immédiateté à une surabondance d'informations amèneraient à la disparition (relative) de la connaissance et de sa construction par la recherche, le regard, l'imagination⁷, l'attention... Certains chercheurs parlent alors d'attention aliénée ou d'attention malheureuse pour qualifier les effets de ce phénomène.

Quelle question pose cette reconfiguration de l'attention d'un point de vue d'une écologie, d'une

⁵ Cf. l'analyse de Y. Citton sur ce point, « Le Style comme filtre. Économie de l'attention et goûts philosophiques », *Critique*, 752-753, 2010, p. 24-35.

⁶ John Crary, « Le capitalisme comme crise permanente de l'attention », in : Y. Citton (dir.), *L'économie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme ?*, op. cit., p. 38.

⁷ Alain Loute, « L'imagination au cœur de l'économie de l'attention : l'optimisme sémantique de Paul Ricœur », *Bulletin d'analyse phénoménologique*, 2, 2017, p. 494-524.

anthropologie ?

Appauvrissement de l'expérience

C'est là les rapports sociaux dans leur mutation engendrée par la pratique actuelle des technologies de l'information et de la communication qui sont désignés, l'omniprésence des outils de médiation se substituant aux relations directes.

« Pour les gosses, pour nous, on ne se posait pas de questions, on prenait l'auto on faisait 15 kilomètres, on allait au-dessus de Morteau dans la nature et puis là au lieu d'avoir la télé on avait notre petite histoire et les ¾ du temps il nous ramassait dans le tas de foin endormi et il nous ramenait comme ça, ça nous suffisait et nous on attendait le mardi d'après pour pouvoir le faire et quand ce n'était pas ça, c'était des discussions entre les frangins et puis ça durait une soirée de temps, on avait pas besoin de ça [en montrant un téléphone portable sur la table]. Alors qu'à l'heure actuelle c'est comme ça mais et puis.... Moi je suis maître d'apprentissage dans mon métier et un de mes apprentis, il me dit : "monsieur, vous pouvez me ramener ce soir ? ", "pas de problème, je te redescends, je vais chercher l'auto je te prends devant l'usine", je le vois devant l'usine en train de taper un texto, je lui dis : "qu'est-ce que tu fous, tu viens ? ", "oh j'écris à mon pote, je ne vais plus redescendre avec vous, je redescends avec lui", "ah bon ? Il est où ton copain ? ", "sur le trottoir d'en face". Je voyais son pote à 7 mètres de lui, il n'y avait que le passage piéton à traverser, ils s'envoyaient des textos (...) je ne dis pas que c'est mal, c'est l'évolution mais si vous voulez ça a coupé une partie de la vie qui était plus associative je dirais ».

Bernard Stiegler, entre autres, met en avant le bouleversement des structures sociales par ce qui est couramment nommé « la révolution numérique » : « les vraies catastrophes sont déjà bel et bien là, sous notre nez, avec la dégénérescence des pratiques sociales, avec une mass-médiatisation abêtissante, avec une foi collective aveugle dans l'idéologie du "marché" »⁸. Cette modification du lien social, Felix Guattari l'avait déjà annoncé dans ses travaux que l'on retrouve aujourd'hui sous le titre de *Qu'est-ce que l'écophilosophie ?* Nous y reviendrons.

Appauvrissement du monde

La raréfaction des espèces animales est également pointée. Elle s'entend comme une conséquence de l'intensification de la présence de l'homme et de ses modes d'habiter le monde par leurs pratiques et leurs organisations matérielles. L'accaparement d'abord de l'espace par les humains, aménageant un « territoire » dans un souci anthropocentré de rentabilité, d'efficacité, de productivité - on y revient - niant de cette manière ce même espace comme « territorialisant » pour les animaux, c'est-à-dire, non pas comme un « milieu » préexistant aux espèces et qui n'aurait alors que des fonctions de prédatons, d'alimentations, de reproduction etc, mais comme un espace avec lequel les animaux nouent des rapports spatio-temporels, bref, comme un territoire à construire, à défendre, à quitter, à façonner¹⁰. La multiplication des voies de circulation et l'expansion du nombre de véhicules en donne un exemple.

« La voiture n'a pas fait de bien mais c'est le modernisme, on ne peut pas aller contre, il est là. Il est là mais c'est clair que la nature est beaucoup moins protégée depuis la voiture. (...) À Morteau il passe 12 000 voitures tous les matins et puis 6 000 sur Montlebon, vous pensez si ça fait du bien ! »

Certains des animaux taxidermisés présents dans la collection proviennent d'ailleurs d'animaux

⁸ Bernard Stiegler, *Réenchâtrer le monde : la valeur esprit contre le populisme industriel*, Paris, Flammarion, 2008, p.512.

⁹ Félix Guattari, *Qu'est-ce que l'écophilosophie ?*, Paris, Éditions Lignes, IMEC, 2013.

¹⁰ Guillaume Sibertin-Blanc, « Cartographie et territoires. La spatialité géographique comme analyseur des formes de subjectivité selon Gille Deleuze », *L'espace géographique*, 39, 2010, p. 225-238.

percutés par les voitures et récupérés au bord des routes par un réseau de connaissances, d'amis, de clients de la pharmacie qui savaient Gérard Mourey intéressé par des animaux qu'il pourrait naturaliser. Ainsi l'histoire de cette biche en gestation avec qui une voiture est entrée en collision et ramassée par un ami de Gérard Mourey qui en a taxidermisé les deux faons. « *Jamais nés mais toujours présents* » nous dira-t-on à leur propos. Pour en revenir au « territoire » et à son occupation, dans la logique effective, les axes routiers peuvent potentiellement être traversés par des animaux. C'est ce qu'indiquent certains panneaux routiers triangulaires. En aucun cas, ce ne serait la route qui traversait le territoire des animaux. L'agriculture telle que l'a vu évoluer Gérard Mourey au cours de sa vie est également mise en cause par les propos que fait émerger la collection.

« Je me rappelle que, quand même, il était sensible à ce côté de l'agriculture qui était quand même à l'époque au début de la destruction maximale des sols et ça, ça touchait vraiment. »

En exagérant un peu, on pourrait dire que son acuité relevait presque de la prophétie tant il a anticipé les questions qui travaillent notre présent.

« Qu'est-ce qu'on va laisser aux enfants, et aux petits enfants ? Il n'y a même pas une fleur, il y a un tas de fleurs ici que je ne vois plus, c'est fichu, ils ont tellement mis d'engrais sélectifs que les plantes sont mortes, il n'y a plus que quelques choix de fleurs, c'est au bord des routes où ils ne peuvent pas aller avec les engins, là on trouve encore quelques marguerites, bleuets mais dès que vous entrez dans un pré il n'y a plus. Tous les engrais sélectifs, vous arrivez vers une ferme en Suisse ou en France, au printemps ou en automne vous avez un tas de sacs d'engrais qu'ils vont déverser avec des engins et puis tout ça aussi on le boit et on le mange, ils disent : "mais non ! Mais non !", bien sûr que si, sur les nappes phréatiques c'est bien obligé que ça redescende, quand il y a un gros orage, tout. Non, moi je pense qu'on va mal, on produit même du lait qu'on ne sait pas quoi en foutre alors... On est un peu fou, on est un peu timbré. »

« Les rotatives, oui, mais ça c'est vrai que... parce qu'avant quand ils fauchaient avec les autres tondeuses, ils voyaient les chevreuils, ils s'arrêtaient les gars, le bruit, ils se sauvaient déjà plus alors que maintenant le tracteur arrive ils sont déjà foutus, il est trop tard. Et moi j'ai déjà demandé aux chasseurs parce qu'avant quand ils moissonnaient, je demandais aux gars : "vous nous dites quand vous moissonnez", "pourquoi ?" ; j'ai dit : "nous ce qu'on fait, on va épouvanter les bêtes de dedans, les lièvres tout ça ils sortent et s'il y a des chevreuils aussi, eux ils peuvent sortir et vous, vous pouvez moissonner ou alors vous commencez au milieu et vous allez vers l'extérieur comme ça les bêtes elles vont s'en aller, vous ne les tuez pas". Aujourd'hui allez voir un paysan en lui disant : "tu prends le milieu pour faucher" il va vous dire : "je n'ai pas le temps" ; ils sont catégoriques : "je n'ai pas le temps !" alors qu'avec leur machine ils font bientôt une ferme en un jour. (...) Et quand vous voyez 3 faucheuses, une devant et deux derrière, là les bêtes elles n'ont plus de chance. Et les haies c'est pareil les haies, on enlève toutes les haies c'était des belles remises quand même, les petits chevreuils ils se sauvaient, toc, ils sautaient dans le buisson, ils ne bougeaient plus, la tondeuse elle était passée mais là... Et Gérard lui là-dessus il était dur. »

Ou encore c'est le destin commun des gelinottes qui va être raconté devant les dioramas de ces oiseaux réalisés par Gérard Mourey ou pour dire son attachement à eux.

« Une gelinotte, je ne sais pas si vous savez ce que c'est qu'une gelinotte, ici il y en avait beaucoup, il n'y en a plus, plus beaucoup. À l'époque il tirait des gelinottes, il en a eu, il en a tiré, il en a mangé, ce n'est pas quelque chose de particulièrement goûteux d'ailleurs. Mais aujourd'hui les gelinottes ont disparu et je me rappelle d'un agriculteur au-dessus des Gras, il avait trouvé une gelinotte morte, il est allé jusqu'au bout il voulait comprendre pourquoi elles mourraient et il a fait analyser cette gelinotte à Lausanne, à Lausanne hein et ils ont trouvé dedans des petites boules blanches d'engrais et pourquoi cette gelinotte mangeait ces boules blanches d'engrais ? Parce que la gelinotte mangeait

les œufs de fourmis, les œufs de fourmis sont blancs et la paysannerie mettait énormément de petites boules d'engrais pour les pâturages boisés pour en faire des pâtures et donc tuer tous ce qu'il y avait comme espèce qu'ils ne voulaient pas dans leurs pâtures... encore une fois ce n'est pas un jugement de valeur envers personne mais les gelinottes elles sont mortes comme ça. »

La dératisation des prairies par brobindyolone, l'utilisation de désherbants, la suppression des haies, la construction de grandes voies routières, la pêche en abondance, la multiplication des engins à moteur, l'accroissement du nombre de lignes à haute tension... bref, tout ce qui constitue des mesures, des lois, des pratiques, des objets qui emplissent le monde et le dirige vers une unique destinée : celle de son usage - de son usure - par l'homme et pour l'homme sont vivement présents lorsque sont convoqués Gérard Mourey et sa collection. C'est bien là de l'anthropocène dont il s'agit, du fait que « le système terre réagit dorénavant à votre action d'une façon telle que nous n'avez plus de cadre stable et indifférent dans lequel loger vos désirs de modernisation »¹¹. Ce qui participe d'un déséquilibre du monde, nous y venons.

2. L'art de la chasse

Il faut « (...) reconquérir le regard de l'enfance et de la poésie au lieu et place de l'optique sèche, aveugle au sens de la vie, de l'expert et du technocrate »¹².

La chasse a fait partie des nombreuses activités pratiquées par Gérard Mourey, elle a pu enrichir sa collection de taxidermie, affûter sa connaissance de la faune, être l'occasion de moments conviviaux et sociaux. Enfant, il a pu chasser avec son père, dès ses 16 ans il l'a pratiquée avec des amis avec lesquels il chassait au chien courant, plus tard il a chassé avec ses fils et les amis de ses fils. Au long de son parcours de chasseur, son attitude et son regard face au gibier changent. Du jeune chasseur traquant avec le plaisir de la poursuite et de la mise à mort du gibier, il devient, au fil du temps et pour certains chasseurs, un modèle pour son « esprit de la chasse », respect, connaissance, partage, conscience deviennent les maîtres-mots de l'art de la chasse de Gérard Mourey. Qu'en est-il des regards sur la chasse telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui pour ce qu'on appellera « l'équilibre des monde » ? Quelle figure du « bon chasseur » apparaît-elle à la fois dans le discours institutionnel et dans celui des pratiquants que nous avons interrogés autour de la collection de Gérard Mourey car, comme déjà dit, la collection fait émerger des regards critiques sur le monde actuel dont la chasse fait bien évidemment partie.

« c'était un peu notre modèle et c'est ce modèle qu'on continue de suivre »

Gérard Mourey a initié non seulement ses enfants mais aussi d'autres personnes, plus jeunes que lui, à ses manières et principes de chasse. Ces derniers s'entendent aujourd'hui comme ses « héritiers spirituels » en matière de pratique cynégétique. C'est donc dans le registre du monde domestique¹³ que s'ancre ici cette pratique dans le sens où elle se situe dans une chaîne de filiations ininterrompue. Gérard Mourey prend la figure d'un mentor respecté qui a su transmettre avec bienveillance et attention son « art de la chasse »¹⁴.

« Gérard nous a appris tout ça, c'était quelqu'un d'exceptionnel dans ce sens-là c'est qu'il savait transmettre son savoir sans être professeur, ça passait toujours bien (...).

¹¹ B. Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, 2017, p. 108.

¹² F. Guattari, *op. cit.*, p. 34.

¹³ Luc Boltanski et Laurent Thévenot, *De la Justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.

¹⁴ Sur ce point, Christophe Traïani a analysé la chasse à partir du modèle des cités tels que les ont travaillées Luc Boltanski et Laurent Thévenot. Trois cités - ou mondes - apparaissent alors avec les justifications qui les qualifient : les cités inspirée, industrielle et domestique. Christophe Traïani, « Territoires de chasse », *Ethnologie française*, 34, 2004, p. 41-48.

Pour nous il a été presque un père, c'était un peu notre modèle, franchement, oui c'était un peu tout. C'était un copain mais avant d'être un copain c'était surtout un modèle. Nous on lui doit beaucoup, l'ACCA aujourd'hui si elle est comme elle est, c'est un peu grâce à lui, on a fait des choses dans l'ACCA qu'on aurait pas faites s'il n'y avait pas eu Gérard avant, ça c'est sûr. »

Nous l'avons vu, Gérard Mourey s'est construit une solide connaissance des animaux soit qu'il mettait au service de la chasse soit que ce n'eut été la chasse qui lui permit de perfectionner ses savoirs sur les bêtes. Quoiqu'il en soit, dans l'idéal de chasse de Gérard Mourey, il s'agit avant tout de savoir quel animal se présente à nous. C'est déjà en termes d'identification que cela se dit :

« Il nous a toujours appris, quand on va à la chasse la première chose d'abord c'est d'apprendre à connaître les animaux avant de faire quoique ce soit, tant qu'on ne les connaît pas il ne faut pas les tirer »

et

« Avant de tirer un animal, surtout l'identifier, parce qu'il y en a qui ne savent pas toujours identifier, identifier l'animal savoir si on peut le tirer ou pas (...). Nous c'est quelqu'un qui nous a vraiment éduqué comme ça, qui avait une connaissance du gibier exceptionnelle et en plus qui savait bien le transmettre. Il était à la chasse et il disait : "tiens tu entends ? Ça c'est un pic et pêche", parce qu'il connaissait bien les oiseaux mais en plus il connaissait leurs cris, il voyait des coquilles d'œufs il disait : "ça c'est des œufs de ça", il avait une connaissance de la nature, c'était quelque chose d'impressionnant ».

Ces connaissances-là, Gérard Mourey les avait acquises sans enseignement extérieur ou formation lui inculquant quelque savoir comme c'est le cas aujourd'hui pour chaque personne voulant posséder un permis de chasser. À ce titre, la Fédération départementale des chasseurs du Doubs dispense une journée de formation théorique obligatoire présentée en ces termes : « Cette journée de formation est un complément indispensable à vos révisions. Le formateur traitera en priorité les thèmes que vous redoutez le plus tels que : la reconnaissance du gibier d'eau (...) »¹⁵. La question posée entre des connaissances comme celles de Gérard Mourey acquises par autodidaxie et celles enseignées par une institution est celle de la reconnaissance et de la place actuelle des « savoirs populaires » en même temps que celle de leur légitimité.

Le deuxième aspect de la chasse de Gérard Mourey s'entend en termes de respect de l'animal. Dans cette chasse-là, la mise à mort est la fin d'un processus et non pas un but en soi¹⁶, toute souffrance de l'animal lors de la traque et suite au tir est non seulement inutile mais aussi à bannir. L'épisode paradigmatique d'enseignement de cette conduite-là nous est raconté par les « héritiers spirituels » de Gérard Mourey en matière de chasse c'est-à-dire des chasseurs de Noël-Cerneux avec qui Gérard Mourey a pu chasser autrefois et qui aujourd'hui, dans le cadre de l'ACCA du village, appliquent et transmettent à leur tour les enseignements reçus de lui aux jeunes chasseurs :

« Il nous a toujours appris le respect du gibier. Alors ça il nous a donné des leçons ! Particulièrement une fois où on était dans les marais, il tombait des cordes, et son fils tire un chevreuil sur un petit chemin de bois et après le coup de fusil il est allé voir son fils et il lui a dit : "tu l'as touché ?", "je ne crois pas il n'a pas accusé le coup", "l'es allé voir au coup de fusil ?", "oui je suis allé voir au coup de fusil, je ne vois pas de sang, rien, non, non je l'ai pas touché", bon peu importe nous on fait toujours un casse-croûte, on finit la première traque, on se retrouve dans la cabane de l'étang et on fait le casse-croûte et Gérard il n'arrivait pas, on se dit : "merde c'est pas possible, il est arrivé

¹⁵ Site internet de la Fédération départementale des chasseurs du Doubs : <http://www.fdc25.com/doubs-chasse-nature/87-permis-territoire-chasseur/devenir-chasseur/formations-obligatoires.php>

¹⁶ Sur la « mise à mort » de l'animal telle qu'elle est énoncée ici, cf. l'analyse de Jocelyne Porcher entre l'abattage industriel et la mise à mort par les éleveurs. J. Porcher, *Vivre avec les animaux. Une utopie pour le XXI^e siècle*, Paris, La Découverte, 2011, p. 97-107.

quelque chose dans le bois c'est pas possible“ et d'un coup il arrive (...) dans la cabane, nous on avait déjà allumé le feu parce qu'on se gelait, donc il arrive, il secoue son bonnet, il remet le bonnet sur la tête et il commence à poser des questions à son fils : “t'es sûr que tu l'as pas touché le chevreuil, t'as vraiment suivi ?“, “non, non, non“, et au bout d'un moment son fils il dit : “ben ça va c'est bon !“, “ton chevreuil il est mort, je l'ai retrouvé“, il avait passé une heure sous la flotte à suivre la trace du gibier, c'était une chevette qui était allé mourir sous un buisson. Et il a dit : “tu vois ça, t'as pas le droit de le faire, on ne peut pas laisser un gibier crevé comme ça, on ne le tire pas si c'est comme ça, il faut être sûr de son coup de fusil“ ».

Et le même chasseur de poursuivre :

« Moi j'ai blessé un chevreuil, j'ai été invité dans une chasse la semaine dernière, on retrouve des petits bouts d'os et il n'est pas resté sur place, on a fait venir un chien de chasse mais au moins on est sûr, on l'a relevé deux fois, on sait que l'animal il a une patte cassée, il va s'en remettre certainement, il n'y a pas hémorragie, on l'a relevé deux fois et la troisième fois on ne l'a pas relevé, il est parti plus loin tellement on le dérangeait, on a dit bon on laisse tomber, on le laisse. Mais au moins on ne l'a pas laissé mourir dans un coin, laisser mourir un animal dans des souffrances atroces alors qu'on aurait pu faire pour abréger ses souffrances c'est ridicule. Voilà, il nous a inculqué des vraies valeurs d'amour de la nature avant d'aimer la chasse ».

La chasse pour Gérard Mourey est en permanence un moment partagé. Depuis ce regard-là, importe peu les prises et le gibier ramené, la chasse est un temps d'activation des relations sociales et familiales au même titre que les autres activités qu'il pouvait mener, parfois simultanément à la chasse.

« C'était une partie de plaisir, on se rattroupait pour casser une bonne croûte, on discutait, c'était le plaisir, ce n'était pas rien que de tuer. (...) quand on chassait les 4, mes trois frères et moi et puis Feufeu, Feufeu souvent il ne venait qu'un petit coup le matin parce qu'il avait son resto mais il amenait son pâté, des bouteilles et on mangeait au bois, ah c'était bien !... »

« Il était bien dans les bois, on mangeait, (...) hop il disait : “je vais mener les chiens il disait“ mais il ne menait rien du tout parce qu'il se mettait sous un arbre et il dormait pendant une heure de temps, tout le monde était bien ».

« C'était la belle chasse parce que on partait, et on n'avait pas besoin de braconner c'était ouvert, lui Gérard c'était le saucisson et le camembert, moi je prenais du pâté en croûte des choses comme ça et on partait tous, on était tous dans le bois, là autour et on mangeait tous ensemble, c'était une chasse formidable ! Ce n'était pas croyable comme c'était bien, il n'y avait pas d'heures comme maintenant. ».

D'ailleurs la chasse était une occasion à la promenade, à la rencontre d'un animal, d'un champignon, d'un bois à sculpter, une occasion de regarder, d'écouter, de sentir, de ressortir¹⁷...

« Je me souviens être allé à la chasse avec lui, un jour où il pleuvait, on s'est mis sous un gros sapin, il a sculpté la tête à de Gaulle (...) c'était un moment partagé et je me rappelle qu'il m'avait mis sa canadienne sur le dos parce qu'il pleuvait ce jour-là en plus et comme on partait à la chasse mais qu'il savait qu'on n'allait pas chasser ce jour-là pratiquement, il avait trouvé ce bout de bois et aller hop ! »

« Je dirais que mon père c'était un chasseur mais c'était déjà un animalier avant parce que tirer c'était une finalité dans la chasse mais ce n'est pas ce qu'il recherchait. Il aimait mieux voir courir, ce n'était pas l'homme à tirer tout et n'importe quoi, il voyait une biche avec un petit, il ne la tirait pas lui. Il ne s'amusait pas à laisser partir le faon, il

¹⁷ Le territoire de chasse apparaît alors comme lieu d'évasion et d'introspection de soi, le chasseur est ici un individu inspiré pour qui le butin importe moins que l'expérience vécue et les émotions ou sensations ressenties. Cf. C. Traïani, *op. cit.*

laissait tout partir. Non c'était vraiment pour la beauté de l'animal avant quoi que ce soit. Vous savez je dis ça mais c'est un tout en fait. On dit : "les gens c'est des viandards parce qu'ils vont pour tirer pour tuer", nous c'était pour passer une bonne journée, un beau matin c'était de partir avec les chiens et de les écouter chasser avant de tirer un coup de fusil. Ça, ça suffisait, on était content, on avait fait la chasse, on avait fait courir les chiens, on avait pris plaisir à marcher dans le marais ou dans le bois et puis il y a aussi que c'était la saison des champignons alors il ramenait plus de champignons que de gibiers. »

Le dernier point constitutif de cette chasse, consiste à remettre la pratique dans une interrogation globale quant à l'activité de l'homme et ses conséquences pour le monde qu'il partage - on est censé partager - avec « les non-humains ». C'est de responsabilité dont il s'agit. Conscient de la finitude du monde¹⁸, la question du « prélèvement » se pose différent d'une situation où l'on serait face à une permanence et à un infini. Cette interrogation-là - avant-gardiste à l'époque nous l'avons dit - de la part de Gérard Mourey est visible dans la gestion de l'étang de Noël-Cerneux telle qu'il l'a initiée :

« Gérard était président de l'amicale de l'étang de Noël-Cerneux ici c'est un étang qui est dans les tourbières là, c'est une association et au départ je me souviens des gens qui géraient ce truc là c'était des gens très intéressés entre guillemets par la pisciculture, grenouille, chasse etc. Et c'est vrai que quand il a pris la présidence, il n'y avait plus rien. On a complètement changé l'esprit du truc parce qu'il y a des gens qui prenaient des filets pour ramasser les poissons, il y a des gens qui pêchaient 3 semaines, un mois pour ramasser la moindre grenouille, ils commençaient à barrer les ruisseaux en amont, on pêchait dans tous les trous d'eau qu'il pouvait y avoir et moi je me souviens qu'au début qu'on était à l'étang, il fallait 3 semaines pour sortir 2000 grenouilles, 2000 grenouilles ! Ça veut dire que sur 4 hectares au milieu d'une tourbière, c'était complètement exsangue du côté de cette espèce-là. On a commencé à mettre des quotas, à arrêter de pêcher tout et n'importe quoi sur des durées illimitées, commencé à arrêter de ramasser les grenouilles qui n'avaient pas pondu, à ramasser les œufs, les mettre dans des petits bassins etc. Donc tout ça c'est un travail qui a été fait petit à petit, aujourd'hui on ramasse 10 000 grenouilles en moins d'une semaine et sans pêcher la totalité parce qu'on pêche qu'à un endroit, on se limite à un quota et voilà ce quota on l'atteint toujours plus vite, ça veut dire quelque part qu'on a reconstitué une population qui n'était plus là. Donc aujourd'hui on pêche, on met dans des caisses, on fait pondre, d'ailleurs on a développé des techniques pour qu'elles pondent vite, bien, qu'on manipule le moins possible les œufs, on va reposer les œufs dans des bassins à part qu'on vide pour qu'il n'y ai plus de prédateur à la fin de l'été, enfin voilà. Donc tout ça c'est des choses qu'on a mises en place ».

« Il était assez novateur sur ce coup-là, il était assez en avance sur son temps de ce côté là, (...) on s'est défini un quota tous les ans et jamais des gros quotas, 300, 400 bêtes chacun et c'était fini. Pour qu'on ai toujours une suite derrière et qu'on ai toujours quelque chose à présenter les années d'après (...) Il avait déjà des idées de restrictions, de préserver, de pas tout foutre en l'air sur le moment et rien avoir derrière ».

Différence est faite ici entre prédation éclairée et prélèvement sans limite, entre prévoyance et profit immédiat tout en conservant une même conception du monde : il est et reste ressource. Si la gestion des espèces dites sauvages est une réponse apportée hier, peut-elle être la même aujourd'hui ? Cette

¹⁸ Félix Guattari posait la question en ces termes : « Si on est dans un monde éternel, il n'y a qu'à se laisser porter par les choses, on n'a pas à intervenir. Si au contraire on a le sens de la finitude, alors le problème se trouve reposé : qu'est-ce que je fais là dans le monde, je suis là pour un laps de temps donné, dans un contexte donné, qu'est-ce que je peux faire pour construire, reconstruire à la fois le monde et moi-même, à la fois le monde des valeurs et le monde des relations ? », *op. cit.*, p. 96.

autolimitation et contrôle de la reproduction, autrement dit cette « régulation », est devenue un objectif premier, voir un impératif, de la chasse actuelle. Qu'est-ce que l'institutionnalisation de cette mission gestionnaire provoque-t-elle dans les pratiques de chasse ? C'est ce que nous verrons plus loin, mais avant cela, pour en revenir à l'art de la chasse de Gérard Mourey, la connaissance, le respect, le partage et la responsabilité devant ses actes ne sont pas les principes d'une éthique qui donnerait quelques recommandations morales et vertueuses pour pratiquer une « bonne chasse ». Il s'agit de conditions fondamentales et constitutives de la chasse, sans lesquelles la chasse ne peut exister.

Savoir se gouverner

« Depuis l'aube de l'humanité il y a des hommes qui chassent. Par nécessité dans un premier temps pour se nourrir et se défendre, puis dès l'apparition de l'élevage et de l'agriculture (milieu du néolithique soit 15.000 ans avant notre ère !) par plaisir uniquement. De tout temps, des hommes et des femmes ont ressenti ce besoin de renouer avec le lien ancestral qui les relie à la nature. Redevenir prédateur comme à l'origine, mais progrès social aidant, un prédateur conscient, mesuré, raisonnable. Retrouver les émotions vraies du contact originel avec la nature, dans ce qu'elle peut avoir d'immuable, de sauvage, de violent parfois. Affronter le froid, l'humidité, la fatigue, la déception souvent, pour accéder à la joie suprême d'être soi-même, un temps, débarrassé des oripeaux de la modernité. Se confronter au naturel »¹⁹.

Outre un tableau teinté d'authenticité, d'une nature qui s'opposerait à une culture, d'un sauvage qui a su se civiliser au fil du temps à grand coup de progrès, la chasse est présentée comme un lieu dans lequel l'homme teste la maîtrise de ses passions et où le chasseur expérimente sa capacité à être « conscient, mesuré, raisonnable ». Nous sommes face ici à ce que Norbert Elias désigne « le procès de civilisation » qu'il faut entendre comme un processus, dans un temps long, au cours duquel s'effectuent un développement croissant et une complexification des autocontraintes que l'homme - ou la civilisation - s'impose²⁰. L'idée étant donc que la maîtrise et le contrôle des passions soit le fruit et l'expérimentation d'une culture :

« la plupart des sociétés humaines proposent des mesures pour se protéger contre ces tensions qu'elles créent elles-mêmes. Dans les sociétés ayant atteints un niveau relativement avancé de civilisation [...] il existe une grande variété d'activités de loisir, dont le sport, qui ont précisément cette fonction »²¹.

La chasse, aujourd'hui loisir et sport se situe dans cette ambiguïté,

« à savoir comment réconcilier deux fonctions contradictoires : d'une part, le relâchement agréable du contrôle exercé sur les sentiments humains, la manifestation d'une excitation agréable, et, d'autre part, le maintien d'un ensemble de codifications pour garder la maîtrise des émotions agréablement décontrôlées »²².

Cela nécessite un apprentissage qui se fait par expérience au fil du temps et de la pratique dans la « carrière » d'un chasseur.

« Moi j'aimais aussi la chasse, j'ai toujours aimé la chasse et moi quand j'avais 16 ans j'étais un peu comme Gérard quand il était jeune et il nous le racontait. Nous tout ce

¹⁹ Sur le site internet de la Fédération nationale des chasseurs : <http://chasseurdefrance.com/decouvrir-la-chasse-en-france/pourquoi-chasser/>

²⁰ Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1973. Elias ne conçoit pas la civilisation en termes évolutionniste, substantialiste ou essentialiste. Lorsqu'il parle de « sociétés ayant atteints un niveau relativement avancé de civilisation », il désigne par là des sociétés qui au cours des siècles ont connu des complexifications structurales sur différents plans induites par des transformations des manières de se comporter, de ressentir et de se représenter le monde.

²¹ Norbert Elias, Éric Dunning, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994, p. 53.

²² *Ibid.*, p.64.

qu'on veut c'est faire du palmarès, au début qu'on chasse, c'est malheureux mais c'est comme ça, on veut faire des beaux trophées, enfin les trophées on n'en parlait même pas mais c'était plus la chasse pour la chasse que... et maintenant plus on vieillit, plus on vieillit... Maintenant, je ne sais pas si vous avez vu, j'ai un appareil photo et je fais beaucoup plus de photo à la chasse que je ne tire de coup de carabine. »

Que « les passions » soient viventes dans sa jeunesse de chasseur relève du bon déroulement du processus, c'est à ce moment-là que commence l'apprentissage de l'excitation et du plaisir qu'il s'agira ensuite de savoir maîtriser. En revanche, si le contrôle de soi n'est pas acquis par le chasseur expérimenté et qui plus est, s'il expose son absence de maîtrise, cela provoque de violentes critiques et souligne l'échec dans le processus d'apprentissage d'un devenir chasseur.

« Ce qui m'énerve c'est de voir tous ces massacres et puis bêtement ! Parce que moi je ne vois pas, il y avait une photo là d'un gars qui avait 7,8 bécasses sur son capot moi je ne peux pas comprendre qu'on soit aussi con et puis il a fait ça d'une manière ! »

Le suréquipement technique et technologique et l'ultra performance actuelle des armes redessinent le cadre dans lequel se situe et évolue cette gouvernance de soi. Par la généralisation des fusils et carabines, l'encadrement de leur maniement, leur puissance actuelle, la maîtrise nécessaire à l'exercice de la chasse est redéfinie sans toutefois préciser comment ce nouveau rapport au tir caractérise désormais la maîtrise de soi.

« Il y en a qui l'auront gros, le vrai chasseur il en aura gros mais bon ça ne reviendra jamais surtout (...) qu'ils ont de l'argent, ils ont des fusils, avant ils ne chassaient pas maintenant tout le monde chasse, et ils savent bien tirer parce qu'il y a aussi des ball-trap, des machins comme ça et ça, ce n'est pas bon du tout. Donc un plus un plus un... (...) Nous, on était mauvais chasseur, on tirait mal, il n'y avait pas de ball-trap, pas toutes ces conneries, on tirait comme on pouvait, et puis on n'était pas argenté c'était surtout ça, on faisait nos cartouches à la main et on n'en avait pas beaucoup, alors on faisait attention, il y avait beaucoup de pigeons mais on ne les tirait pas parce qu'autrement la cartouillère aurait été vide à 9 heures du matin et puis on pouvait rentrer alors on était précautionneux et méticuleux et restreints au niveau des finances c'est surtout ça. (...) Et dans le temps comme on n'avait pas d'argent on tirait très peu, on ne savait pas tirer, maintenant ils mettent 2,300 cartouches dans l'année, nous on en avait 20 par an. »

« On tire avec des armes qui sont des armes hyper dangereuses, autrefois on tirait avec un fusil de chasse c'est pas si dangereux, si, il y avait des accidents de chasse aussi mais beaucoup moins alors que là une balle de carabine vous êtes touchés, vous êtes mort, on ne s'en sort pas en général... »

On peut lire le tir dans la chasse comme un élément du rite à la manière dont Arnold Van Gennep à analyser les rites de passage qui s'articulent, selon lui, en trois étapes : la séparation durant laquelle l'individu est isolé du groupe, la phase de liminarité ou de marginalisation qui correspond à une période du rituel pendant laquelle, l'individu n'a plus son ancien statut et pas encore son nouveau, c'est donc une phase de transition ; la phase de réintégration ou post liminaire où l'individu retourne dans le groupe sous un nouveau statut²³.

À reprendre cette lecture, on peut considérer les tirs initiaux et les premières mises à mort qui s'en suivent comme une phase de liminarité durant laquelle le jeune (homme pour la plupart du temps) est initié par les plus anciens à un devenir chasseur.

« On leur dit à nos jeunes : "faites pas les cons", pour le tir du chevreuil celui qui a son permis depuis cette année : "on va réguler en fin de saison mais toi si tu vois une chevette et que tu veux la tirer tu peux y aller" de toute façon, il faudra réguler. »

²³ Van Gennep, *Les rites de passage : étude systématique des rites de la porte et du seuil, de l'hospitalité, de l'adoption, de la grossesse et de l'accouchement, de la naissance, de l'enfance, de la puberté, de l'initiation, de l'ordination, du couronnement, des fiançailles et du mariage, des funérailles, des saisons, etc.*, Paris, Paris, Picard, 2011(1909).

En plus d'être un apprentissage de techniques et de maîtrise du corps, de l'arme, de la concentration, du regard, de la forêt, de la réaction de l'animal etc., le tir s'entend comme un apprentissage d'un statut social à acquérir, d'une mise à l'épreuve des plus jeunes évalués par les anciens devenant à ce moment-là des maîtres voir des pères, bref, des figures d'autorité desquelles provient la reconnaissance du statut de chasseur.

« On donne beaucoup plus de chance aux jeunes qu'à nous, moi je suis bien plus content qu'un jeune tue un chevreuil plutôt que ce soit moi. Ça me fait bien plus plaisir quand je vais mettre le bracelet quand c'est un jeune qui l'a tué.

Vous êtes fier à ce moment là ?

Oh oui ! Et puis le gamin aussi, quand tu vas l'embrasser il est... »

Le tir est donc épreuve et preuve, il correspond à un temps particulier dans la biographie d'un chasseur en tant qu'il est un moment de construction du prestige. Les trophées qui suivent les mises à mort en sont la concrétisation. Une fois le prestige reconnu et l'expérience acquise, le chasseur - considéré alors comme un « vieux chasseur » - peut abandonner le tir et le réserver au jeune l'encourageant à prouver qu'il est bien digne de prendre place dans le groupe²⁴.

« Moi des chevreuils je ne sais pas combien j'en ai tué mais franchement, je m'en fous pas mal de tuer des chevreuils maintenant, j'ai fait des beaux trophées, je suis content, on laisse tirer les jeunes et moi je fais des belles photos ça me suffit largement. »

En dernier lieu, la mise en récit de l'acte de chasse, plus particulièrement du tir opère une sorte de floutage ou de confusion entre le traqueur et la proie, entre l'homme et l'animal.

« Je peux vous dire qu'encore dimanche en Côte d'Or, il est passé deux chevrettes vers moi je n'ai pas tiré alors que j'aurais pu les tirer mais quand c'est un animal très beau par exemple, ça m'est arrivé, j'ai laissé une biche de cerf, vous savez, ça vous arrive qu'une fois dans votre vie quand on a 65 ans et qu'on a la possibilité et là c'était le dernier jour de chasse, j'étais le dernier chasseur et j'ai dit : "elle était trop belle", elle avait une forme !

Qu'est-ce qui la rendait belle alors ?

Sa robe, sa prestance et tout, alors, ce jour-là je n'ai pas tué, alors on m'a dit : "tu n'as rien vu ?", "si, une belle grande bête", et il y en a qui étaient postés plus loin, je pensais qu'ils l'auraient vu et j'ai dit au président : "si, j'ai vu une belle biche", "et puis t'as pas tiré ?", "mais non ! Écoute R., je suis le dernier, c'est le dernier jour de chasse, elle est pleine la biche, elle porte, elle a déjà le ventre qui est développé", c'était au mois de février, alors je lui dis : "tu aurais été content de tuer une biche avec un petit dans le ventre ? moi non alors je l'ai laissé" (...) Elle est passé à 50, 100 mètres de moi elle s'est retournée et elle m'a regardé d'un air de dire : "tu ne veux pas de moi" ?,

Et ça a un regard particulier non ?

Ah ben oui ! Vous savez, elle vous regarde comme si vous étiez son petit quand elle m'a regardé cette biche, le regard qu'elle m'a envoyé c'est comme si j'étais son petit ou son protecteur ».

L'animal est anthropomorphisé, son regard devient parole, il communique avec le chasseur, engage avec lui un dialogue, voir relève et statue l'abandon ou le renoncement du chasseur à sa place et sa fonction lorsqu'il « dépose les armes » au sens propre comme au figuré. C'est plus précisément un être féminisé qui apparaît, remarquable pour ses attributs physiques, passant tour à tour du statut de maîtresse, à celui de mère et de fille du chasseur²⁵. La chasse peut s'entendre ici comme une quête sentimentale et l'animal comme un objet de désir qui là encore demande maîtrise et contrôle

²⁴ Pour aller plus loin, cf. Nicolas Govoroff, « Le chasseur et son fusil en Haute-Provence », *Techniques et culture*, 54-55, 2010, p. 509-527.

²⁵ Cf. ici Sergio Dalla Bernardina, « Sur qui tire le chasseur ? Jouissance dans les bois », *Terrain*, 67, 2017, p. 168-185.

des passions.

3. L'équilibre des mondes

La question d'un déséquilibre du monde est omniprésente dans le discours des personnes rencontrées. L'idée étant qu'une fracture entre humains et non-humains a été provoquée par les premiers et qu'elle a mis à mal les derniers. La constatation n'est pas une nouveauté ni même les réponses qui peuvent tenter d'y être apportées. La chasse étant relation entre l'homme et le reste du vivant²⁶, elle s'entend comme un lieu privilégié pour dire et penser un équilibre du monde tout comme elle est en même temps objet de critiques vis-à-vis de la tentative de rééquilibrage qu'elle met en place.

« Vous savez la chasse est un équilibre très particulier, il en faut »

Pour la Fédération nationale des chasseurs, la chasse s'entend comme une continuité relationnelle entre l'homme et son environnement et trouve sa légitimité actuelle dans la réponse qu'elle tente d'apporter aux problématiques contemporaines : « Chasser au 21^e, être le maillon d'une chaîne ininterrompue depuis des millénaires, implique de nos jours une responsabilité assumée devant la société qui s'inquiète à juste titre des agressions qu'elle fait subir à la nature. Le chasseur est fier d'être "un passeur" et de contribuer à sa manière au développement durable »²⁷.

La solution institutionnelle aujourd'hui apportée quant au déséquilibre du monde est celle d'une chasse gestionnaire et régulatrice. « Au fil des temps, [la chasse] a eu à s'adapter aux évolutions de la société, répondre aux impératifs environnementaux comme à la nouvelle demande sociale.

C'est ainsi que le chasseur cueilleur, il y a encore peu de temps, est devenu gestionnaire avant que de se transformer en acteur incontournable de la protection de la nature. Par sa connaissance de la faune bien sûr, mais aussi par son implication chaque jour plus grande dans l'aménagement des milieux, la lutte pour le continuum des espaces, la recherche sur les espèces, le maintien de la biodiversité, la veille sanitaire, la régulation des espèces invasives... C'est à ce titre que la Fédération Nationale des Chasseurs, comme chacune des fédérations départementales, est désormais reconnue au titre de la protection de la nature ! »²⁸. L'affirmation de sa capacité gestionnaire va chercher sa justification d'une part dans l'histoire telle qu'elle a été écrite, d'autre part dans sa capacité à « être moderne »²⁹. La chasse gestionnaire³⁰ est présentée comme la plus à même de créer les conditions d'un certain rééquilibrage.

²⁶Nous entendons ici « le vivant » comme à la fois les humains et les non-humains qu'ils soient animaux ou végétaux. Pour approfondir sur cette notion de vivant et dépasser sa définition dans les seules limites des « sciences du vivant », cf. Laurence Dahan-Gaida, Christine Maillard, Gisèle Séginger (dir.), *Penser le vivant*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2017.

²⁷Site internet de la Fédération nationale des chasseurs : <http://chasseurdefrance.com/decouvrir-la-chasse-en-france/pourquoi-chasser/>

²⁸*Ibid.* C'est ici la position d'une cosmologie naturaliste qui est rappelée. Le naturalisme s'entend par l'opposition, que l'homme construit, entre lui-même et le reste des « existants » qualifiés de « nature » pour ce qui est des aptitudes culturelles et installant une continuité entre les humains et les non-humains par ce qui relève de leur matérialité. Philippe Descola met en évidence quatre façons d'identifier les existants et de configurer des relations entre eux : le totémisme ; l'analogisme, l'animisme et le naturalisme. Cf. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

²⁹À ce propos, B. Latour affirme : « Une certaine conception de la « nature » a permis aux Modernes d'occuper la Terre d'une façon telle qu'elle a interdit à d'autre d'occuper autrement leur propre territoire ». B. Latour, *Où atterrir ?*, *op.cit.*, p. 84.

³⁰Nous ne reviendrons ici pas sur les analyses plus ou moins récentes de cette chasse régulatrice des espèces, des territoires mais aussi des hommes dans leur « utilisations de la nature » telle que l'énonce le Schéma départemental de Gestion Cynégétique du Doubs 2017/2023.

« Quand on voit les “écologistes” qui sont vraiment contre tout, contre tout, il y en a plein qui n’ont jamais vu en vrai, et ils croient ce qui est dit à la télé mais dans la vraie nature ils ne savent pas trop comment ça se passe : “mais si, ça peut se réguler tout seul”, essayez mais maintenant c’est l’homme qui fait que ce n’est plus possible, on a trop envahi, l’agriculture tout ça, ça a envahi, le déséquilibre il est fait maintenant, les sangliers, d’accord, on les laisse, ça va se réguler tout seul et ben il y en a qui vont râler. Il y a des espèces ce n’est pas possible où alors c’est au détriment d’autres espèces. »

L’humain apparaît alors comme à la fois cause et solution de cet équilibre/déséquilibre :

« Alors oui, la nature va réguler, elle va mettre une grosse maladie là-dedans comme il y a eu pour les bouquetins, je ne sais pas si vous avez appris ça ? Les bouquetins sont protégés, c’est une espèce protégée et puis il y a une maladie qui s’est mise dedans, la brucellose je crois que c’est ça, ça a tué plein de bouquetins et pour éviter que ça contamine tout, qu’est-ce qu’il s’est passé ? Ils ont tué les bouquetins. Alors les gens ne voulaient pas bien sûr, au lieu de dire on en prélève un de temps en temps pour éviter la surpopulation mais non parce qu’il y a des espèces qui n’ont pas d’autres prédateurs que l’homme. Ou alors ils veulent mettre le loup c’est pour ça aussi, ils disent : “on va mettre le loup pour remplacer l’homme comme dans le temps” mais dans le temps, il y avait des forêts immenses en France, on n’était pas au milieu des forêts tous les jours en train de chercher des champignons, en train de chercher ci, en train de chercher ça, c’est l’homme qui a trop empiété sur la nature, il y aura un conflit à un moment, ça n’ira pas, ça ne pas aller, ça va coïncé (...) et l’homme il ne sait pas partager, non non non c’est tout pour nous, on prend tout, on rase tout, on voit bien nous en plaine, les bocages les petites haies, ils arrachent tout, les cultivateurs, ils arrachent, ils arrachent, ils arrachent. Une petite haie, ça leur enlève ça de son champ et pendant ce temps dans la haie il y avait des moineaux, plein de petits oiseaux, les passereaux ils faisaient leurs nids, même les faisans et les perdrix ils allaient se cacher. Maintenant c’est des grandes plaines et après on dit : “il n’y a plus de faisans, plus de perdrix, plus de passereaux, il n’y a plus rien !”, ben cherchez pourquoi ».

Ainsi, le schéma départemental de gestion cynégétique du Doubs 2017/2023 tente d’« affirmer et afficher le rôle des chasseurs en tant que gestionnaires de la faune sauvage et de ses habitats. Les chasseurs disposent d’importants atouts dans ce cadre : connaissances approfondies des milieux et des espèces, réalisation de nombreux suivis et participation à des programmes scientifiques, par exemple ». Les chasseurs apparaissent comme les managers et les gardiens d’un capital qui serait l’écosystème, d’une ressource qui serait « la nature ». Pour reprendre l’analyse de la sociologie pragmatique sur les régimes de justification développée par Luc Boltanski et Laurent Thévenot³¹, la chasse relève là du monde industriel³², entre autres, elle a pour mission l’aménagement des territoires c’est-à-dire l’ingénierie des milieux, la régulation des flux du gibier à travers les plans de gestion, l’ensemble appuyant sa justification sur « des programmes scientifiques ». C’est de cette chasse gestionnaire que se revendiquent les « héritiers intellectuels » de Gérard Mourey alliant ou ajustant les objectifs et principes du discours officiel à l’apprentissage qu’ils ont reçus de Gérard Mourey.

« - Ces valeurs que Gérard Mourey vous a finalement transmises de respect de l’animal et de connaissance du gibier c’est quelque chose qu’aujourd’hui vous retrouvez globalement dans la chasse ou pas ?

- Oui quand même... globalement, pas en totalité mais quand même, globalement je trouve que la fédération a pris de bonnes orientations de ce côté là. Je pense que... c’est vrai que Gérard nous a raconté des anecdotes de quand il était gamin, il a tué son premier sanglier à 12,13 ans lui, et il m’a dit : “à l’époque, il faut reconnaître, on ne

³¹ L. Boltanski et L. Thévenot, *De la justification*, op. cit.

³² Pour une analyse plus approfondie de la chasse comme relevant du régime industriel, cf. C. Traïni, op. cit.

chassait pas on braconnaît“, il m’a dit :“ moi mon premier sanglier je l’ai tué à la chevroline au neufs grains avec mon père j’avais 12,13 ans“. Alors c’est qu’après il y a eu l’évolution, moi la grosse évolution que j’ai vue c’est le plan de chasse au chevreuil ou au sanglier. Le plan de chasse au chevreuil, la première fois qu’on a eu le plan de chasse au chevreuil ici, on avait le droit à un chevreuil tous les deux ans, parce qu’il n’y avait quasiment pas avant, il ne faut pas rêver, le fait d’avoir fait un plan de chasse et de le gérer beaucoup mieux, il faut reconnaître il n’y a pas photo, après on a eu un chevreuil tous les ans, après 2, 3, 4 maintenant on est à 11, 12 chevreuils tous les ans. Ça reste stable, ça veut dire que quand on veut respecter les tirs et bien baguer les chevreuils qu’on tire, si on veut bien respecter les consignes, on arrive à le gérer comme il faut et puis tant mieux pour tout le monde parce que les chasseurs sont les premiers contents à tirer un peu de gibier. Alors qu’avant il faut le reconnaître, ici moi la première fois que j’ai vu un chevreuil c’est au bout de 7 ou 8 ans de chasse non, non faut pas rêver, les chevreuils il n’y a pas si longtemps que ça qu’il y en a ici. Et voilà c’est quelque chose de bien. (...) On essaie de faire 1/3, 1/3, 1/3, un tiers mâles, un tiers femelles, un tiers jeunes de l’année et puis voilà quand on a un chevreuil blessé ou un chevreuil qui a les cornes toutes difformes on essaie de faire un tir sélectif quand on peut. »

Les critiques émises par les chasseurs rencontrés face à cette chasse-gestion s’entendent, par ailleurs, d’abord en termes de normation de la pratique. Nous entendons ici la normation telle que la définit Michel Foucault, c’est-à-dire non pas une normalisation définie par du normal ou de l’anormal, mais par la norme. De là, la gestion du pouvoir se fonde sur le dualisme d’une injonction à une conduite hautement uniformisante d’après une norme unique et générale³³. Les lieux, les individus, les gestes, les actes, les opérations sont soumis à cette opération de normation tentant de les rendre conformes au modèle. Le modèle ici étant en premier lieu le cadre légal :

« Je me suis fait prendre moi au Châteleu, je suis passé au tribunal à Pontarlier, oh là là ça a été une aventure, le garde (...) m’a demandé mes cartouches et j’avais du triple zéro, je n’avais pas le droit, soi-disant. Alors moi j’ai joué parce qu’il y a trois sortes de plombs, le plomb de Lyon, le plomb de Marseille et puis le plomb de Paris, c’est trois plombs différents, ce n’est pas le même diamètre, alors j’ai joué là-dessus et j’ai gagné hein ! (...) C’était à l’époque où ils avaient commencé à mettre des balles, l’obligation des bals ».

Les techniques disciplinaires participent donc de cette normation qui englobe bien souvent la notion de sécurité. Elles modèlent, les actions et les corps, ici par exemple en les habillant comme le préconise le schéma départemental de gestion cynégétique : « Le port du gilet ou de la veste orange fluorescente, est obligatoire pour toute chasse à tir (arme à feu ou arc), à l’exception : du tir d’été à l’affût ou à l’approche du grand gibier (cervidés et sangliers) et du renard ; de la chasse du chamois ; de la chasse des oiseaux à poste fixe (sans obligation qu’il soit matérialisé). » À cela, certains chasseurs répondent en opposant cette normation à la chasse telle qu’ils ont pu la pratiquer avec Gérard Mourey et qu’ils définissent comme espace de liberté³⁴.

« Gérard il ne supportait pas non plus maintenant, parce que toi tu dis : “je ne veux plus aller à la chasse parce qu’il faut mettre l’auto dans un parking de chasse, il faut mettre un habit fluo, on n’a pas le droit de tirer ceci, cela, il faut avoir le fusil cassé dans l’auto, enfin tout“... alors il me dit : “des contraintes comme ça non“, et Gérard je pense qu’il aurait été pareil. Ça n’a plus rien à voir, nous on allait pénétrer, on était planqué, on attendait, on regardait maintenant ils sont avec des machins fluos comme

³³ M. Foucault, *Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France. 1977-1978*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 2004. La normation est autrement nommée « normalisation disciplinaire » qui se distingue de la « normalisation sécuritaire »

³⁴ Sur la capacité des chasseurs « ordinaires » à s’approprier (ou non) le discours officiel et à reconstruire (ou non) la pratique de la chasse comme un espace de liberté, voir Hubert Pérès, « Entre réenchantement et désenchantement : chasser en Chalosse », *Études rurales*, 147-148, 1998, p. 99-113.

ça, ils sont sur des miradors, ils mettent les chiens comme ça, non.... nous c'était une partie de plaisir ».

C'est ensuite en termes de normation des savoirs que s'énoncent les critiques de ce monde gouverné par les normes. On l'a vu dans des extraits relatés ici du schéma départemental de gestion cynégétique, la chasse institutionnelle actuelle appuie une part de sa légitimité sur des expertises scientifiques et le recours aux « sciences de l'environnement » ou aux productions scientifiques naturalistes. Jean-Louis Fabiani avait déjà relevé dans les années 1980 que « les représentants des chasseurs (...) sont conduits à intérioriser des formes de représentation du milieu naturel empruntées au monde savant. (...) Dans cette perspective, on peut affirmer que le thème de la gestion rationnelle peut être rapportée à la problématique weberienne de la rationalisation des conceptions du monde comme caractéristique principale de la modernité »³⁵. On assiste là à une sorte de gouvernementalité³⁶ de la chasse par les savoirs des experts ou de ceux désignés comme tels ce qui pose la question de la connaissance de Gérard Mourey ou des « savoirs populaires » dans des institutions comme les fédérations des chasseurs. La volonté de la Fédération des chasseurs du Doubs d'intégrer la collection Mourey à son fonds et de l'utiliser à la fois comme outil pédagogique destiné aux futurs chasseurs et peut-être comme lieu d'où peuvent se déployer des questions anthropologiques vis-à-vis de la chasse déplace cette normation des savoirs experts telle qu'elle agit aujourd'hui dans l'espace institutionnel de la chasse.

Dernière critique, la chasse actuelle militarise les lieux, les techniques, les outils, les êtres et les relations entre eux. Notamment en ce qui concerne la chasse au sanglier et la battue.

« Ils sont sur des miradors, ils sont alignés de 50 mètres en 50 mètres, c'est impressionnant, je ne vois pas où est le plaisir, où est la démarche, moi je partais devant moi avec mon fusil, sans chien, rien, je faisais des kilomètres et des kilomètres à chercher du gibier, le tuer ou pas, c'était pas du tout la chasse qui est pratiquée maintenant. »

« On avait plus de liberté dans ce qu'on faisait, on ne se posait pas de questions, des fois moi si je n'avais pas envie d'aller avec les gens du village chasser le chevreuil, hop, j'allais aux grives, et Gérard pareil, hop, un soir il rentrait du boulot : "on va faire un tour aux grives ?", "si tu veux", on faisait les baies en allant à l'étang, on revenait on avait nos deux grives, on était fin heureux, c'était pas la chasse de maintenant. Maintenant quand je les vois partir avec des gilets orange ça me fout les boules, ça me fout les boules ! Je les vois, tu en comptes un tous les 100 mètres c'est pire qu'en Alsace. »

La forêt devient un espace aménagé, ordonné, quadrillé, « occupé » au moment de la battue³⁷ de telle sorte qu'elle rappelle une manœuvre militaire avec toute une machinerie appropriée : les miradors, les gilets orange identiques qui suggèrent l'uniforme, l'alignement des chasseurs positionnés à des postes définis, identifiés, planifiés. Une architecture de la forêt par la chasse en quelque sorte qui agence des espaces, administre des choses, gouverne des hommes³⁸.

Aucun doute, c'est l'efficacité qui est visée, performante, opérationnelle, maîtrisée, cette forme de chasse³⁹ a pour objectif premier d'abattre des sangliers dont la présence et la multiplication

³⁵ Jean-Louis Fabiani, « Les prédateurs éclairés : remarque sur la "gestion rationnelle" de la chasse en France, *L'imaginaire de la chasse*, Chalon sur Saône, Atelier CRC France édition, 1988.

³⁶ « Par gouvernementalité, j'entends l'ensemble constitué par les institutions, les procédures, analyses et réflexions, les calculs et les tactiques qui permettent d'exercer cette forme bien spécifique, quoique très complexe de pouvoir qui a pour cible principale la population, pour forme majeure de savoir l'économie politique, pour instrument essentiel les dispositifs de sécurité. Deuxièmement, par "gouvernementalité", j'entends la tendance, la ligne de force qui, dans tout l'Occident, n'a pas cessé de conduire, et depuis fort longtemps, vers la prééminence de ce type de "gouvernement" sur tous les autres : souveraineté, discipline, et qui a amené, d'une part, le développement de toute une série d'appareils spécifiques de gouvernement, et, d'autre part, le développement de toute une série de savoirs. » M. Foucault, *op. cit.*, p. 111-112.

³⁷ Cf. Odile Vincent, « Chasse et rituel », *Terrain*, 8, 1987, p. 63-70.

³⁸ Le film d'Amandine Faynot, *Dimanche*, en donne un exemple. SaNoSi Productions, BIP TV, 2016.

³⁹ Il s'agit ici encore d'une chasse en régime industriel, L. Boltanski et L. Thévenot, *op. cit.* et C. Traïni, *op. cit.*

inquiète⁴⁰, une chasse se justifie donc.

Enfin ce sont des talkiewalkies, des « chiens améliorés » dotés de GPS, des 4X4, c'est-à-dire un ensemble de dispositifs techniques qui, articulés entre eux, deviennent des actants de l'efficacité de la battue.

« Les chasseurs de sangliers moi franchement ils commencent à me gonfler parce qu'il y a un peu de tout et de n'importe quoi, il n'y a plus que ça qui compte, on chasse au 4X4 avec les talkiewalkies. Alors après voilà... on va dire qu'au départ c'est ce qu'il fallait faire maintenant c'est aux chasseurs de respecter, après si on leur met des lois et qu'ils ne les respectent pas à un moment donné il faut arrêter. Quand on saute dans les 4X4 comme des tarés pour aller essayer de couper le sanglier à l'autre bout c'est plus de la chasse. »

À côté de cette chasse régulatrice et administrée sont énoncées d'autres manières d'être en liens avec les animaux- chassés ou non-, les forêts, les marais, les prairies, les lacs, les étangs, etc., d'autres conceptions d'une existence en commun entre humains et non-humains, d'autres constructions du monde qui peuvent, ou non, être envisagées.

Selon un premier point de vue, la chasse prend sens aujourd'hui si elle est une forme de résistance à la fragmentation du monde.

« Je pense qu'un chasseur il doit être aussi un peu braconnier mais dans la noblesse de l'âme (...) [et] la noblesse de l'âme c'est d'aller chercher un morceau de gibier à manger, une sarcelle si c'est fermé, tant pis parce qu'on a tué 2 sarcelles on les mangera à Noël, pour moi ça c'est quelque chose de sympathique et pour moi c'est tirer une espèce de canard qui passait rarement ici et qu'il y avait en masse dans le nord de la France et qu'ils auraient tiré pour naturaliser. Pour moi ça, ça reste quelque chose de respectueux dans mon esprit, je n'ai pas dit que tout le monde devait le faire mais pour moi ça reste respectueux. Si vous allez en Afrique (...), ils empoisonnent des canards par millions pour qu'ils ne mangent pas le riz que les Africains puissent le manger, ici ils en tuent deux c'est... où est la limite des choses ? »

C'est en quelque sorte une justice au-delà des bancs des tribunaux ou des lois des hommes qui hiérarchisent et divisent. C'est un monde au-delà des « territoires » et de leurs frontières administratives, bref une conception loin des marqueurs actuels qui organisent la chasse et plus largement l'activité des hommes.

Ensuite, c'est l'acte de chasse, dans son exécution et sa finalité qui est énoncé comme devant être un processus global.

« La chasse doit se pratiquer dans une notion "jusqu'au bout" c'est à dire on tire du gibier, on le dépouille, on ne le fait pas souffrir, on le vide et on le mange, si on ne fait pas tout ça, j'estime qu'on ne fait pas la chasse comme elle devrait se faire. C'est-à-dire que si vous avez tiré un animal dans une grande chasse et que vous le regardez tout juste et que vous êtes content de votre coup de carabine, il y a quelque chose qui ne me convient pas. Ce n'est pas marrant de vider un animal, de mettre les deux mains dedans mais si vous l'avez tué, si vous avez prélevé cet animal et que vous ne fait pas ça, quelque part il y a quelque chose qui n'est pas juste. (...) Oui aller au bout de l'acte de chasse parce que c'est aussi très beau à Noël de ramener la famille autour d'un plat de sarcelle parce que c'est le meilleur des canards ou d'un plat de bécasse ou un plat de bécassine ou un plat de grive vous voyez ce que je veux dire ? C'est une sorte de fête bucolique

⁴⁰ Aussi bien les agriculteurs, les agents forestiers que les chasseurs qu'ils soient des acteurs « ordinaires » ou institutionnels, aussi bien dans le Doubs que dans les grandes plaines d'Aquitaine, depuis les massifs du sud-est de la France à la Bretagne, le sanglier est devenu un sujet national et polémique. Bien que ce ne soit pas là l'objet de la présente recherche, les réunions et discussions des chasseurs entre eux ou avec des chasseurs, qu'elles eut été formelles ou informelles, ont inconditionnellement déviées à un moment ou à un autre sur le sujet.

extraordinaire, même d'une selle de chevreuil ou ce que vous voulez mais ça doit se faire comme ça avec une bonne bouteille de vin c'est ça aussi la chasse, c'est aussi le casse-croûte avec les copains dehors mais ça reste celle-ci. (...) On chasse pour quoi à la base ? L'homme des cavernes il ne le récupérerait pas pour le mettre dans sa caverne, il le récupérerait pour en faire des outils mais c'est aussi noble que tout autre choses, il faisait des outils avec ses os ou avec ses cornes. Nous on le garde pour en faire un souvenir, je n'ai rien contre ça bien au contraire mais il faut pratiquer jusqu'au bout. Chasser que pour la viande c'est mortel, vous voyez le côté viandard c'est catastrophique, à ce moment-là vous tuez n'importe quoi, vous tuez une femelle qui a des petits, vous tuez pour la viande, à ce moment-là ce ne peut pas être possible, il faut chasser et pour la viande et aussi dans une éthique de choix d'animal à prélever par son trophée ou par le prélèvement qu'on doit faire sur une population de gibier. L'un ne va pas sans l'autre. »

Le tir n'est là qu'un aspect de l'acte de chasse. S'il fait l'objet d'attentions particulières à la fois en termes de sens, d'apprentissage, de techniques et de règles, il n'est là qu'un fragment de la chasse parmi d'autres qui, ensemble, font ou fondent la pratique. La mise à mort de l'animal n'apparaît pas comme une fin en soi. Compte ici d'avantage le traitement de l'animal après l'abattage, c'est-à-dire, d'une certaine manière, une fois qu'on le possède, qu'il devient nôtre, qu'il nous appartient puisque nous sommes celui qui lui avons ôté la vie. Si là le chasseur a un droit particulier sur l'animal mort, il en a surtout des devoirs et c'est dans le registre du respect et de la justice que s'entendent les nécessaires traitements de la proie après sa mise à mort. L'utilité et l'utilisation du corps de l'animal après son abattage justifient l'acte de chasse : usage de la viande, de la peau, des os ; présent ou offrande dans un moment social et festif, l'animal devient celui qui nous fait faire : il oblige à agir d'une certaine manière avec son corps et à assumer ces actes tout comme il donne des obligations morales envers lui - principes de respect et de justice - et des devoirs sociaux : le gibier est don et provoque ou accompagne des moments de partage.

Enfin, c'est la question de la juste place de l'homme qui se pose, celle d'hier comme celle d'aujourd'hui que celle-ci s'entendent sous le registre de la continuité ou de la rupture, en ligne de fond toujours l'irréversible dérégulation que l'humain a entraîné par sa prétendue supériorité sur ce et ceux qui l'entourent.

Deux positions ici, la première appelle au non-interventionnisme pour réparer, en quelque sorte, les abus du passé :

« Quand on allait à la pêche avec nos gamins, moi j'ai rempli des bourriches de perches, des perches comme ça, quand on allait au lac on en prenait 80 et je me rappelle avec V. ou avec C., aller hop, on ouvrait la filoché et puis V. ou C. les remettaient à l'eau et on disait : "vas-y, r'mets-en encore un peu, encore un peu" et quand il en restait 8, 10 dans la filoché on disait : "allez, celles-là on les garde". Non moi je ne peux plus et je pense que Gérard Mourey il avait déjà un peu évolué dans ce sens, quand il se représente [en peinture] en chasseur avec son fusil et puis les canards qui passent et qu'il a le fusil à côté de lui, il regarde passer les canards c'est bien un message, c'est un message c'est clair.... Oui quand tu aimes la nature à un moment faut arrêter de prélever, il n'y a pas moyen ».

De ce point de vue, la chasse apparaît comme appartenant à un temps passé et révolu, voir obsolète en inadéquation avec le monde actuel, son évolution et les nécessités contemporaines :

« On a un jeune voisin qu'on observe par notre fenêtre de cuisine, ils ont acheté cette maison il y a un an et demi, il a une petite trentaine, non une grosse trentaine et ça nous épate, (...) je le regarde en ce moment, se lever tôt, partir à la chasse, revenir tard le soir, l'autre jour il revenait avec le sanglier et là on s'est dit : "c'est une survivance du passé". Comment c'est possible qu'un mec de 35 ans qui n'est pas con, il a une formation de scientifique et tout (...), je veux dire c'est pas le gars bas de plafond (...). Sans vouloir porter de jugements il y a quand même des gens un peu rustiques dans le monde de la chasse, et lui il n'a pas du tout dans cette dimension-là lui. Pour moi c'est un

mystère, là il est vraiment le produit d'un transfert de valeurs familiales, ce n'est pas possible, pour qu'il soit comme ça ».

La seconde pointe une impasse impossible à endiguer quelle que soit la position que l'homme adopte aujourd'hui. L'équilibre aurait été que les humains n'interviennent nullement dans les questions d'équilibre et qu'il se contente de sa position « d'animal comme les autres », limitant ses actions à ses besoins physiques. Quelle que soit aujourd'hui la manière dont il intervient, il porte le poids de son passé dont il ne peut annuler les conséquences.

« C'est difficile l'équilibre de la nature, je raconte souvent l'histoire de l'île Maurice parce que j'aime bien, je m'y suis attaché, j'aime encore bien l'histoire et quand les Hollandais sont arrivés là-bas ils ont découvert un oiseau qui s'appelait le dodo, ils en ont mangé, mais ils ont aussi amené dans leurs cabines des rats et ils se sont rendus compte que les rats mangeaient les œufs alors ils ont tué les rats donc on va mettre des mangoustes mais les rats sortaient la nuit, les mangoustes le jour et ça n'a pas très bien marché. Aujourd'hui il y a encore des mangoustes, il y a encore des rats mais il n'y a plus de dodo. »

Dès l'instant où le « sauvage » est manipulé⁴¹, que l'homme implante, nourrit, régule, abandonne, protège, etc., bref qu'il cherche à (ré)équilibrer il déséquilibre.

« - Ça veut dire que c'est un jeu impossible ?

- Oui impossible et c'est malheureux. (...) Si on intervient dans le cycle de la nature on se trompe automatiquement. (...) À partir du moment où on joue avec les équilibre de la nature, on se trompe. Je suis convaincu qu'on ne peut pas. »

Si l'équilibre est impossible c'est aussi, et principalement, parce que l'ensemble de ce que l'on nomme communément la faune, la flore, les ressources naturelles, l'environnement, la nature ou l'écologie voire le paysage sont pris dans une économie de marché qui « régule » les relations sociales qui elles-mêmes reposent sur la concurrence entre les acteurs sociaux dans une recherche perpétuelle d'efficacité, de rationalité⁴², de profit, de rentabilité, de retour sur investissement.

« L'équilibre de la nature est assez simple et après ça il y a l'équilibre avec laylviculture qui veut elle tuer un maximum d'ongulées parce que ça mange les arbres, donc c'est compliqué, on joue automatiquement avec ça. Celui qui a une forêt il veut profiter de son investissement donc c'est assez compliqué, vous avez vu Nicolas Hulot qui est arrivé au ministère de l'écologie, qui a dit au bout de quelques mois : "je voulais arrêter le nucléaire mais je ne peux pas" on ne peut pas. Il s'est certainement rendu compte de certaines obligations par rapport à ce qu'il devait faire et c'est compliqué. »

Ainsi, les non-humains traversent ou plutôt sont traversés par une économie qui, quel que soit le nom qu'on lui prête - de marché, libérale, néo-libérale, capitaliste, etc. - a depuis longtemps dépassé les sphères des entreprises ou lieux de production pour « s'investir » dans l'exploitation des

⁴¹ Cf. Ludovic Ginelli, Sophie Le Floch, « Chassés-croisés dans l'espace Montagnard. Chasse et renouvellement des liens à l'environnement en Hautes-Pyrénées », *Terrain*, 47, 2006, p. 123-140.

⁴² Plus globalement, Bruno Latour posent la question en ces termes : « Comment prendre pour « réaliste » un projet de modernisation qui aurait « oublié » depuis deux siècles de prévoir les réactions du globe terraqueé aux actions humaines ? Comment accepter que soient « objectifs » des théories économiques incapables d'intégrer dans leurs calculs la rareté de ressources dont elles avaient pourtant pour but de prévoir l'épuisement ? Comment parler d' « efficacité » à propos de systèmes techniques qui n'ont pas su intégrer dans leurs plans de quoi durer plus que quelques décennies ? Comment appeler « rationaliste » un idéal de civilisation coupable d'une erreur de prévision si magistrale qu'elle interdit à des parents de céder un monde habité à leurs enfants ». B. Latour, *Où atterrir ?*, op. cit., p.86.

« ressources naturelles⁴³ »⁴⁴. C'est là un monde marchandise⁴⁵ en quelque sorte dans lequel l'animal, l'arbre, l'eau deviennent *data* ou eux-mêmes production de données : leurs nombres, leur état, leur habitat est estimé et mesuré ; leurs actions et présence sont calculées en fonction d'une perte ou d'un apport financier qui les font devenir dégâts et nuisibles ou au contraire bénéfiques et protégés. C'est dans cette situation à laquelle aucun domaine n'échappe que la chasse doit agir ce qui n'est pas sans difficulté pour accomplir les missions et objectifs qui lui reviennent notamment celles de « protection des espaces et des espèces », « préservation et améliorations des habitats de la faune sauvage (...) et des zones humides (...) de l'environnement et de la biodiversité »⁴⁶.

⁴³ Pour rester dans le lexique de l'économie de marché.

⁴⁴ Cette constatation, maintenant ancienne, a fait l'objet de plusieurs textes et analyses. Pour n'en citer que quelques-uns : André Gorz, « Leur écologie et la nôtre », *Le Sauvage*, 12, 1974 et Ivan Illich, *La convivialité*, Paris, Le Seuil, 1973.

⁴⁵ L. Boltanski et Arnaud Esquerre, *Enrichissement. Une critique de la marchandise*, Paris, Gallimard, 2017. Les deux auteurs s'attachent à montrer comment sont générés le profit et l'enrichissement dans une économie qui, ici, ne s'appuie pas sur la production mais sur ce qui existe déjà.

⁴⁶ C'est ce que préconise l'article L420-1 du Code français de l'environnement : « La gestion durable du patrimoine faunique et de ses habitats est d'intérêt général. La pratique de la chasse, activité à caractère environnemental, culturel, social et économique, participe à cette gestion et contribue à l'équilibre entre le gibier, les milieux et les activités humaines en assurant un véritable équilibre agro-sylvo-cynégétique. Le principe de prélèvement raisonnable sur les ressources naturelles renouvelables s'impose aux activités d'usage et d'exploitation de ces ressources. Par leurs actions de gestion et de régulation des espèces dont la chasse est autorisée ainsi que par leurs réalisations en faveur des biotopes, les chasseurs contribuent au maintien, à la restauration et à la gestion équilibrée des écosystèmes en vue de la préservation de la biodiversité. Ils participent de ce fait au développement des activités économiques et écologiques dans les milieux naturels, notamment dans les territoires à caractère rural », www.legifrance.gouv.fr. Et qui est repris dans le schéma départemental de gestion cynégétique du Doubs 2017/2023.